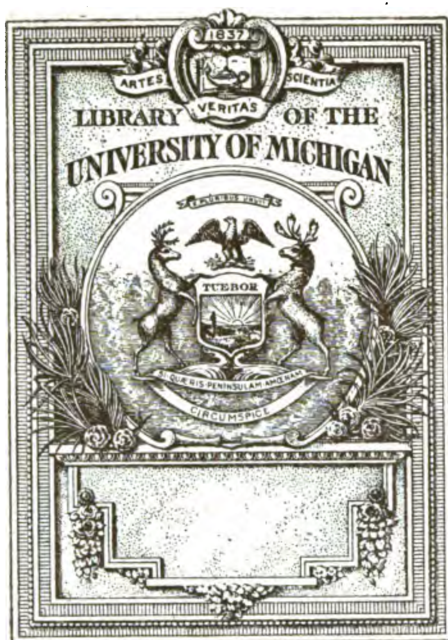

1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE



Un franc le volume

NOUVELLE COLLECTION MICHEL LÉVY

1 FR. 25 C. PAR LA POSTE

A. DE PONTMARTIN

LE FILLEUL DE BEAUMARCHAIS

NOUVELLE ÉDITION



CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

Provisoirement : 2 fr.

LE FILLEUL
DE BEAUMARCHAIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

A. DE PONTMARTIN

Format grand in-18

CAUSERIES LITTÉRAIRES	1 vol.
NOUVELLES CAUSERIES LITTÉRAIRES	1 —
DERNIÈRES CAUSERIES LITTÉRAIRES	1 —
CAUSERIES DU SAMEDI	1 —
NOUVELLES CAUSERIES DU SAMEDI	1 —
DERNIÈRES CAUSERIES DU SAMEDI	1 —
CONTES D'UN PLANTEUR DE CHOUX	1 —
CONTES ET NOUVELLES	1 —
LES CORBEAUX DU GÉVAUDAN	1 —
ENTRE CHIEN ET LOUP	1 —
LE FILLEUL DE BEAUMARCHAIS	1 —
LA FIN DU PROCÈS	1 —
LE FOND DE LA COUPE	1 —
LES JEUDIS DE MADAME CHARBONNEAU	1 —
LETTRES D'UN INTERCEPTÉ	1 —
LA MANDARINE	1 —
MES MÉMOIRES. — ENFANCE ET JEUNESSE	2 —
MÉMOIRES D'UN NOTAIRE	1 —
OR ET CLINQUANT	1 —
POURQUOI JE RESTE A LA CAMPAGNE	1 —
LE RADEAU DE LA MÉDUSE	1 —
LES SEMAINES LITTÉRAIRES	1 —
NOUVELLES SEMAINES LITTÉRAIRES	1 —
DERNIÈRES SEMAINES LITTÉRAIRES	1 —
NOUVEAUX SAMEDIS	20 —
SOUVENIRS D'UN VIEUX CRITIQUE	6 —
SOUVENIRS D'UN VIEUX MÉLOMANE	1 —

F. Aureau. — Imp. de Lagny

LE FILLEUL

DE

BEAUMARCHAIS

PAR

Augustin Joseph Marie Ferrard

ARMAND DE PONTMARTIN, comte

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1887

LE FILLEUL

DE

BEAUMARCHAIS

I

Si vous voulez, cher lecteur, donner d'avance un cadre à la première scène de ce récit, venez avec moi sous le péristyle de l'Odéon, et dirigeons-nous de là, en droite ligne, vers la rue qui s'appelle encore rue de l'Ancienne-Comédie. Nous aurons à notre gauche une boutique de libraire contiguë au restaurateur Pinson, et presque en face de cette boutique le fameux café Procope tenu par le glacier Zoppi.

En 1784, le café Procope, aujourd'hui som-

bre, enfumé, taciturne, et moins fréquenté que ne le comporte sa vieille célébrité, était, comme vous le savez, le rendez-vous de tous les beaux esprits de l'époque. La boutique était occupée par un barbier fort achalandé parmi les habitués du café. Il se nommait Eustache Goudard.

Or, le 27 avril 1784, dès neuf heures du matin, une agitation presque égale régnait des deux côtés de la rue, chez Eustache le barbier et chez Zoppi le glacier. Quelques mots vont nous suffire pour expliquer cette émotion.

Eustache Goudard n'était pas un barbier ordinaire — ou plutôt il exagérait le travers habituel des hommes de sa profession, lesquels aiment à se croire des penseurs, des politiques, des lettrés ou des guerriers, quand ils comptent dans leur clientèle un philosophe, un député, un auteur ou un général. Excellent homme au fond, bon mari, bavard inoffensif, petit génie, pauvre cervelle, Eustache n'avait

pu résister à la contagion du voisinage. Son esprit, honnête et borné, était malade d'une épidémie de café Procope. Le moyen de ne pas se poser, le soir, en réformateur des abus, en bienfaiteur de l'avenir, après avoir coiffé le matin Marmontel ou le baron Grimm, et promené la savonnette sur le menton de La Harpe ou de Palissot, de Diderot ou de Chamfort! Mais ce qui achevait de lui tourner la tête, c'est qu'à la suite de trois coups de poing vigoureusement assenés, le 23 février 1775, à trois siffleurs du *Barbier de Séville*, il avait été élevé par M. Caron de Beaumarchais, son client, le personnage le plus affairé de Paris, à une foule de dignités : il était son claqueur en titre, son commissionnaire favori, et, comme on dirait de nos jours, sa *réclame* vivante. Les gens d'esprit, qui s'amusaient de ses légers ridicules, n'avaient pas eu de peine à lui persuader que Figaro n'était autre qu'Eustache Goudard, et Beaumarchais le lui laissait croire.

Maintenant, vous comprendrez le trouble du brave Eustache, si je vous rappelle que ce jour-là — 27 avril 1784 — devait avoir lieu la première représentation du *Mariage de Figaro*, si je vous dis que l'auteur lui avait promis un billet, et si j'ajoute que sa femme était sur le point d'accoucher pour la première fois, après cinq ans de mariage.

Au café Procope, la surexcitation n'était pas moindre. Quoique la pièce fût annoncée et affichée, quoique le bruit se répandît que deux ou trois des plus grandes dames de la cour avaient passé la nuit dans l'intérieur du théâtre afin d'être sûres de leur place pour le lendemain, bien des sceptiques s'obstinaient à douter encore.... On l'avait tant de fois promise, ajournée, censurée, condamnée, cette comédie formidable, qui allait se produire avec l'éclat d'un scandale et la puissance d'une machine de guerre! Tant d'influences quasi souveraines s'étaient liguées pour la réduire à de

furtifs succès de lecture! Et puis, on la disait si éblouissante de verve, d'audace et d'esprit! si bien faite pour rejeter dans l'ombre le *Mustapha* de Chamfort, *les Barmécides* de La Harpe et la *Cléopâtre* de Marmontel! Il résultait de ce double courant que, tandis que les rares survivants du parti de l'Église et de la cour s'effrayaient d'avance d'une comédie essentiellement révolutionnaire, les encyclopédistes et les voltairiens en voulaient à Beaumarchais du bruit toujours croissant qui se faisait autour de son nom et du succès qu'il allait obtenir. Les jaloux, en pareil cas, sont plus ombrageux que les adversaires et plus dangereux que les ennemis.

Nul, pendant ces années ardentes, où les idées de réforme sociale passionnaient tous les esprits et fermentaient dans toutes les âmes, ne fut plus haï que Beaumarchais. Il guerroyait en amateur, sans accepter ni consigne, ni discipline, et uniquement, semblait-

il, pour exagérer son importance et augmenter sa fortune. Il touchait par plusieurs points au groupe des disciples de Voltaire, mais il n'en était pas, et le patronage des princesses, filles de Louis XV, le compromettait auprès des lecteurs du *Contrat social* et du *Dictionnaire philosophique*. Aristocrate de manières et de goûts, révolutionnaire de sentiments et de pensées, démolisseur avec des airs d'architecte, vivant à l'aise dans le tapage comme l'alcyon dans la tempête, suspect aux grands seigneurs qu'il inquiétait ou offensait en les amusant, odieux aux petites gens qu'il écrasait de ses dédains, redouté des littérateurs officiels dont il se vengeait en ameutant contre eux les frondeurs et les rieurs, enfant terrible de cette phase transitoire qui préludait au mal en cherchant le mieux et prépara le crime en exaltant la vertu, Beaumarchais, au milieu de toutes ces méfiances et de toutes ces haines, trouvait pourtant moyen de réussir, grâce aux instincts de

la multitude, à qui peu importe qu'on la méprise pourvu qu'on la flatte, et qui excelle à reconnaître les siens, même en regardant au-dessus d'elle. Il avait en outre pour lui ceux — et le nombre en est grand dans notre malheureuse France — qui pardonnent tout au talent, et qui pour une soirée de plaisir s'exposeraient volontiers à des années de calamités et de périls.

Mais les hommes du métier, les héritiers *in partibus* du patriarche de Ferney, n'étaient pas de composition aussi facile. On peut affirmer que, pendant cette orageuse matinée, les habitués du café Procope se divisaient en deux fractions inégales : ceux qui désiraient que la pièce fût interdite, et ceux qui souhaitaient qu'elle fût sifflée.

— Eh bien, quelles nouvelles, mon cher Suard ? dit un quinquagénaire de haute taille et de physionomie solennelle à un homme qui venait d'entrer, et dont le regard fin, les

allures souples, la tête soigneusement poudrée, dénonçaient un ennemi des innovations violentes.

— Mauvaises, mon cher Palissot! La pièce se joue! Cette fois, c'est irrévocable.... je quitte à l'instant M. de Sartine.

— Qu'importe qu'elle se joue, si elle tombe? dit Chamfort avec un mauvais sourire, et elle tombera....

— Deux cents fois de suite! murmura un vieillard, assis à la table voisine, où il dégustait une tasse de café.

— Ah! monsieur Préville, reprit Palissot, votre oracle serait plus sûr, si vous aviez accepté le rôle de Figaro!

— Hélas! non, je suis trop vieux, et il fallait, avant tout, un Figaro jeune.... Je crois avoir fait acte de sagesse en me rabattant sur Brid'oison. Le héros de M. de Beaumarchais est presque toujours en scène.... Il doit déployer une souplesse de mouvements, une vi-

vacité de physionomie, une variété d'intonations et de gestes que je n'ai pas ou que je n'ai plus.... Vous verrez ce soir Dazincourt dans ce rôle.... il y est très-bon.

— Plaisanterie à part? s'écria un nouveau venu, jeune encore, dont la figure joyeuse contrastait avec les airs majestueux de ses deux acolytes, Ducis et Thomas.

— Oui, plaisanterie à part, cher monsieur de Bièvre, et vous étiez assez riche de votre propre fond pour laisser cette pointe à mon camarade Dugazon.... Remarquez d'ailleurs que Figaro n'est plus le valet gouailleur et bouffon de l'ancienne comédie, à qui l'on pardonne d'être insolent, paresseux, ivrogne, fripon, gourmand, libertin, à la seule condition de faire rire. Scapin est monté en grade, Crispin a fait ses classes, Gros-René écrit des brochures, Mascarille parle sous votre dictée, messieurs les philosophes! La comédie qu'il anime de sa verve endiablée touche de bien près au pam-

phlet et à la satire.... Il est trop mordant pour avoir besoin d'être bien gai, et M. Cazotte, que j'aperçois là-bas, dirait peut-être qu'il est sinistre.... Un feu d'artifice tiré sur un baril de poudre, voilà l'œuvre de M. de Beaumarchais.

Le vieux comédien faisait autorité; il y eut un silence.

Tout à coup ce silence fit place à un sourd frémissement. On venait de voir paraître derrière la vitre un homme leste et vigoureux, bien qu'il eût dépassé la cinquantaine. D'une main il fit tourner le bouton de la porte; de l'autre, il essuyait, à l'aide d'un mouchoir brodé, son front ruisselant de sueur.

— Ah! s'écria-t-il, en se laissant tomber sur une chaise, j'ai les jambes rompues!

— C'est toujours ça de fait, monsieur Caron de Beaumarchais! dit d'une voix incisive un jeune homme d'environ trente ans, qui s'était vivement approché de la porte.

— O mon bon monsieur Rivarol, riposta l'auteur du *Mariage de Figaro*, je reconnais là les douceurs auxquelles vous m'avez habitué. Mais, de grâce, tranquillisez-vous.,.. ma comédie n'attaque que la noblesse.

Ils étaient quittes. Rivarol, qui eût donné tous ses bons mots pour un petit bout de parchemin authentique, se mordit les lèvres jusqu'au sang. Peut-être le conflit allait-il s'envenimer entre ces deux jouteurs d'égale force, sans un nouvel épisode qui fit diversion.

— Eustache ! Eustache ! crièrent, en rouvrant la porte du café, Grimm, Thomas et La Harpe, qui prétendaient rester neutres ; Eustache, on vous attend ; venez donc par ici !...

L'individu auquel ils s'adressaient était en ce moment au milieu de la rue. Encore plus essoufflé que Beaumarchais, regardant tantôt à droite, tantôt à gauche, il semblait tour à tour attiré et arrêté par deux puissances contraires. A la fin, il reconnut son idole au milieu

de tous ces visages qui le regardaient en riant, et, se précipitant dans la salle :

— Tout va bien, mon cher maître, tout va bien ! dit-il de l'air radieux d'un triomphateur. Le spectacle tient; nous serons joués ce soir, en dépit des censeurs, des envieux et des mauvaises langues ! J'ai passé chez Mlle Contat : elle avait hier soir un peu de migraine; aujourd'hui elle se porte comme un charme.... J'ai vu MM. Molé, Dazincourt, Mlle Saintval.... ils sont prêts, ravis de leurs rôles, décidés, s'il le faut, à périr sur la brèche.... A propos, Mlle Saintval demande encore deux billets, et M. Molé, trois.... Quant à la curiosité du public, vous le savez déjà, c'est de la fièvre, c'est du délire !... Vous aurez des ducs et des marquis pour *battoirs*.... Il n'est pas dix heures, et déjà la queue grossit et s'allonge depuis le guichet jusqu'au carrefour.... Madame la duchesse de Bourbon vient d'y envoyer des valets de pied pour attendre la distribution des

billets.... J'ai rencontré rue des Fossés-Monsieur-le-Prince trois cordons bleus qui se dirigeaient en courant du côté du théâtre. O mon cher maître, quel succès nous allons avoir !... O la belle journée !

— La folle journée ! c'est le second titre de ma pièce, murmura Beaumarchais avec un malin sourire.... Merci, mon brave Eustache, de tout le mouvement que tu te donnes.... Je ne suis pas ingrat.... tiens, voilà ton billet !

— Ah ! vous me comblez !... Je n'osais l'espérer, quoique je l'aie bien gagné !... Grâce à vous, me voilà le plus heureux des hommes !

— Oui, si je le permets, dit, en s'avançant, un personnage muet jusque-là, et qui paraissait fort lié avec messieurs les philosophes.

C'était le chirurgien Berval, dont il est question dans les mémoires du temps. Il reprit d'un ton qui voulait être pathétique et qui n'était que goguenard :

— Comment, monsieur le barbier de Paris,

vous êtes assez fou pour ne songer qu'au barbier de Séville?... Vous avez une femme parfaite, douce, pieuse, sensée, charmante!... Après avoir attendu cinq ans cet enfant, ce premier enfant que vous désiriez tant, elle va enfin vous rendre père.... dans la journée peut-être.... ce soir très-probablement.... Et au lieu d'être à votre poste de tendresse et d'honneur, à son chevet que je quitte à l'instant, vous voilà courant les rues dès l'aurore, pour savoir si Mlle Contat n'a pas la migraine, ou si M. Molé est content de son rôle !

Eustache Goudard baissa la tête, comme un écolier pris en faute.

— C'est vrai, monsieur le docteur, balbutia-t-il, vous avez bien raison!... Ma bonne Geneviève....

— Méritait mieux qu'un écervelé, un songe-creux, qui se croit appelé, par procuration de ses clients, à réformer le genre humain.

— Eh bien, monsieur le docteur, bredouilla le pauvre Goudard qui semblait faire un effort surnaturel, pour expier ma faute, et par amour pour ma chère Geneviève, je rentrerai ce soir à la maison, et je n'irai pas....

— Voir le *Mariage de Figaro*, allons donc! interrompit M. Berval, se radoucissant tout à coup. Voilà ce que je voulais vous faire dire. Maintenant je vous relève de votre vœu de pénitence, et, pour tout arranger, voici ce que je vous propose....

— Parlez! vous me rendez la vie! dit Eustache avec un naïf enthousiasme.

— Un mari n'est nullement nécessaire dans ces moments-là.... il n'est même souvent qu'un embarras de plus.... D'ailleurs, qui vous empêche de revenir pendant les entr'actes? Du théâtre chez vous, et de chez vous au théâtre, il ne faut pas pour de bonnes jambes comme les vôtres plus de quatre ou cinq minutes.

— Ah ! c'est cela, c'est bien cela ! vous êtes mon sauveur !

Puis se tournant vers Beaumarchais, qui avait écouté tout ce dialogue avec un mélange d'ironie et de bienveillance :

— Monsieur.... mon patron, mon maître, murmura timidement Eustache, j'ai encore une prière à vous adresser.

— Laquelle, mon ami ? Parle sans crainte.

— Il m'a appelé son ami !... il m'a tutoyé !... s'écria Goudard avec une exaltation croissante.

Puis, emmenant Beaumarchais dans un coin de la salle, il lui dit à voix basse :

— Si votre comédie a un immense succès, comme j'en suis sûr, et si ma femme me donne un fils, comme je l'espère.... je voulais, — pardon, vous êtes si bon ! — je voulais vous supplier.... d'être le parrain de cet enfant.... J'ai mon idée.

— Soit ! mon cher Eustache ; mais pas de-

main.... Tu comprends, j'aurai trop à faire.... Les visites.... les courses.... les retouches pour la seconde représentation.... Voyons ! veux-tu après-demain, à neuf heures du matin ?... Je serai exact.

— Oh ! merci encore, merci toujours ! répondit Eustache émerveillé.

Puis, s'élançant hors du café et traversant la rue comme une flèche, il rentra dans sa maison.

II

Nous n'avons pas à vous raconter la première représentation du *Mariage de Figaro*. Cette soirée mémorable aurait pu se résumer dans le mot de Beaumarchais : « Il y a quelque chose de plus fou que ma pièce : c'est son succès ! » Succès prodigieux et prophétique, dont furent également complices les précurseurs de la Révolution et ses futures victimes ; les uns par l'atmosphère de feu qu'ils avaient créée autour de cette pièce incendiaire, les autres par cette opposition maladroite qui centu-

ple les ravages d'une œuvre dangereuse, ou par cette curiosité frivole et coupable que nous avons vue, à toutes les époques, mordre à belles dents au fruit défendu et encourager de ses absurdes complaisances toutes les corruptions du théâtre et du roman.

Nous ne redirons pas, après Bachaumont, madame Campan, Arnault, Grimm et M. de Loménie, tous les épisodes de ce triomphe aiguisé en scandale. Contentons-nous de regarder, au premier rang du parterre, un homme que l'on eût pu prendre pour l'auteur lui-même, tant il semblait ému à chaque hésitation du public, enivré à chaque explosion de bravos, entraîné dans ce tourbillon où le génie de l'écrivain, le choc des allusions, le jeu des acteurs, le prestige de la mise en scène, la passion de l'auditoire, s'entremêlaient et éclataient en des milliers d'étincelles! Avez-vous, comme moi, le malheur de dater des belles années de la monarchie de 1830 vos souvenirs de jeu-

nesse ? Vous est-il arrivé, à cette époque, d'entrer au Théâtre-Italien et de promener vos regards sur les loges au moment où Rubini chantait l'*Il mio tesoro* de Mozart, le *Pria che spunti l'aurora* de Cimarosa, ou le *Come un' angelo celeste* de Bellini ? On eût pu suivre les mélodies du maître, idéalisées par le merveilleux chanteur, sur les nobles et purs visages de ces belles enthousiastes qui sont aujourd'hui mortes ou aïeules. On eût dit que la double magie du musicien et du virtuose leur ouvrait le *pays du bleu*, ou qu'elles entendaient vibrer dans leur âme l'écho fidèle de ces musiques enchanteresses. Il en était de même du spectateur fanatique qui, les yeux braqués sur le théâtre, semblait répéter en dedans chaque phrase du rôle de Figaro. Était-il vraiment capable de comprendre tout ce qu'il applaudissait ? Ne fallait-il voir dans son extase que cet aveugle sentiment d'idolâtrie qui fait les séides, et qu'excitent également les hommes su-

périeurs, les charlatans, les sectaires, les novateurs, les faux génies et les héros de contrebande? A deux ou trois reprises, ses voisins furent tentés de le croire fou. Pourtant, on put remarquer que, malgré ses admirations béates qui paraissaient devoir le river à sa place, il sortait pendant les entr'actes, bousculait la foule pour regagner son banc, et se rasseyait avec une expression d'anxiété bizarre, bientôt dissipée par la prose de Beaumarchais.

Au cinquième acte, ces deux sortes de pantomimes contradictoires offrirent un caractère encore plus étrange. Notre homme semblait vouloir se partager, lancer au dehors une moitié de son âme et garder le reste pour savourer le fameux monologue qui répondait sans doute à ses plus chères pensées. Quand la toile tomba au milieu du tumulte d'une orageuse ovation, il n'attendit pas même que le nom de l'auteur fût proclamé, Rassemblant toutes ses forces, bravant les cris et les injures, il fit sa

trouée à travers cette masse de spectateurs enfiévrés, et se trouva à la porte du théâtre sans savoir comment il avait pu en sortir.

D'un bond il traversa la place, obstruée par une foule presque aussi compacte, presque aussi bruyante que celle qui remplissait la salle, après quoi quelques emjambées furieuses lui suffirent pour arriver au bout de la rue. Là, il fut forcé de s'arrêter, suffoqué d'émotion et de fatigue. Son cœur battait à se rompre; mais cette halte ne dura qu'une seconde. Reprenant sa course, il allait s'engouffrer sous la porte d'une maison située en face du café Procope, lorsqu'il fut violemment heurté par une des commères du quartier :

— Ah! monsieur Goudard, s'écria-t-elle en le reconnaissant, arrivez donc! Tout est fini et bien fini! Vous avez un beau garçon.... Geneviève n'a pas trop souffert?... A présent elle pleure de joie, et vous appelle à grands cris!...

— Geneviève! chère Geneviève! murmura

le retardataire, aussi joyeux de l'heureuse délivrance de sa femme que honteux de ne pas y avoir assisté.

Il monta quatre à quatre les marches assez roides qui conduisaient à la chambre de Geneviève.

— Eh bien, que vous disais-je? On s'est passé de vous! fit, en l'apercevant, le docteur Berval avec cette bonhomie railleuse qui lui était familière. Allons! ajouta-t-il, madame la garde, montrez à monsieur son héritier présomptif, dont la naissance vient de se rencontrer si brillamment avec celle de son cher patron Figaro.

Le pauvre Eustache ne pouvait plus suffire à cette rapide série d'émotions, d'extases, d'incertitudes, de joies, de remords; tantôt il pressait dans ses bras l'enfant que lui présentait la garde en couches, et qui, effrayé de ses violentes caresses, se débattait comme un beau diable; tantôt il s'agenouillait, les larmes aux

yeux, au chevet du lit de sa femme qui lui tendait la main en signe de pardon et de tendresse, et dont le doux et chaste visage reflétait les félicités ineffables d'une première maternité ; mais, le malin docteur lui ayant répété, toujours sur le même ton :

— C'est votre Figaro, à vous !...

Aussitôt les idées du barbier philosophe rebroussèrent chemin ; il se remémora ce qu'il venait de voir, d'entendre, d'applaudir, ce qu'il s'était assimilé à force d'enthousiasme ; et, mêlant dans un singulier amalgame ses impressions de théâtre et sa jubilation paternelle, il s'écria d'un air de prophète :

— Oui, docteur, oui, c'est plus vrai que vous ne le croyez.... mon Figaro, à moi, et peut-être le Figaro de tout le monde.... Figaro émancipé par la réforme sociale, élevé à son rang véritable et devenant, à son tour, une puissance.... Ah ! si vous saviez !... si vous aviez entendu !...

« Il fallait un danseur, ce fut un calculat...

Non, je me trompe! n'importe! ma chère femme! mon cher fils! « Noblesse, fortune, un rang, des places, qu'avez-vous fait pour tant de biens?... Vous vous êtes donné la peine de naître. » Comme c'est vrai! comme c'est beau! M. de Beaumarchais est un grand homme.... il m'a tutoyé, et après-demain.... Oh! ceci, c'est mon secret.... la joie m'étouffe! Geneviève, je t'adore. Ton enfant sera un autre personnage que son père.... Moi, j'ai trente-six ans.... et puis.... l'éducation première m'a manqué.... Quand nous serons tous libres, tous riches, tous égaux, tous heureux, quand le règne de la justice et de l'humanité aura remplacé les abus et les privilèges, il sera trop tard.... Mais lui.... mon fils.... lorsque toutes les portes seront ouvertes, toutes les barrières tombées, il recueillera le fruit de nos légitimes efforts pour la délivrance et le bonheur du genre humain.... Il marchera l'égal de ces grands seigneurs qui nous dédaignent aujourd'hui, et

que j'ai vus, ce soir, se faire les claqueurs de la comédie nouvelle!... « Il ne lui faudra pas plus de science et de calcul pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes.... » C'est dans la pièce, je n'invente rien.... Geneviève, je t'aime! tu seras la mère d'un général, d'un ambassadeur, d'un archevêque ou d'un ministre!...

Geneviève, dont la figure naturellement mélancolique avait repris, pendant cette longue tirade, son expression habituelle, l'arrêta d'un signe, et lui dit d'une voix affaiblie par ses récentes souffrances :

— Eustache! mon pauvre Eustache! tu seras donc toujours mauvaise tête?...

— Et bon cœur, fort heureusement; sans quoi il faudrait l'envoyer aux Petites-Maisons! dit le docteur en reprenant sa canne. Là-dessus, bonsoir! vous n'avez plus besoin de moi.... Eustache, à présent que vous voilà père de famille, tâchez d'être un peu plus raisonnable.

— Docteur, vous me croyez fou.... mais, dans dix ans....

— Dans dix ans, si rien ne change, ce sera mal.... Si vos prédictions se réalisent, ce sera pire.... Bonsoir; mes compliments à M. Caron de Beaumarchais!...

Et il sortit brusquement.

Le surlendemain, entre neuf et dix heures, eut lieu, à Saint-Germain des Prés, le baptême de cet enfant, qui, d'après les calculs chronométriques de son père, était venu au monde juste à l'instant où Figaro débitait son monologue, — nous allions dire son manifeste.

Aux parents d'Eustache Goudard et de sa femme s'étaient joints la plupart des clients du barbier, plusieurs habitués du café Procope, et bon nombre de curieux, attirés par l'espoir de contempler face à face le fameux auteur de la pièce qui agitait tout Paris. La veille, Eustache n'avait pas perdu son temps : lié avec tous les bavards du quartier, il s'était arrangé

pour que, de la rue de Vaugirard au carrefour Buci et de la place Saint-Michel à la place Saint-Sulpice, personne n'ignorât que M. de Beaumarchais en personne lui faisait l'honneur d'être le parrain de son fils.

Beaumarchais fut exact, et ses ennemis eux-mêmes durent reconnaître que sa physionomie et son attitude offraient toute la gravité désirable. Un moment après, le curé de la paroisse demanda sous quels noms il devait baptiser l'enfant. C'est ce qu'attendait Eustache pour faire son coup de théâtre.

— Ses noms? répondit-il aussi haut que le lui permettait la majesté du lieu; il n'en a et ne peut en avoir qu'un : Figaro, fils légitime d'Eustache Goudard et de Geneviève Darbel, et filleul de M. de Beaumarchais !

Ce fut une stupeur générale, et nous devons avouer que l'illustre parrain n'eut l'air ni plus satisfait ni moins étonné que le reste de l'assistance.

— Permettez, mon ami! dit le curé après un silence; vous êtes libre, dans l'intimité, de donner à votre fils ce nom qui a pénétré jusque dans nos sacristies : mais, pour les prières de l'Église, pour son acte de baptême, pour votre femme, si sincèrement pieuse, il nous faut des noms de chrétien, et je suis sûr que M. de Beaumarchais lui-même....

— Vous avez bien raison, monsieur le curé, répliqua Beaumarchais impatienté de cet incident.

— Voyons, monsieur! vous êtes le parrain.... c'est à vous que j'en appelle.... Vous avez sans doute d'autres noms que des noms de comédie?...

— Certainement.... Pierre-Augustin.

— Un grand apôtre et un grand docteur.... je n'en demande pas tant.... Et lequel choisissez-vous?

— Pierre, si vous le voulez bien....

La cérémonie terminée, on passa dans la sa-

cristie pour les inscriptions et signatures d'usage.

— C'est égal, monsieur le curé, dit Eustache; pour moi, pour mes clients, pour les amis de l'humanité, pour la postérité peut-être, mon fils se nommera Figaro!...

— Tant que vous voudrez, mon brave Eustache!... mais pour l'Église et pour votre femme — ses deux mères — il s'appellera Pierre.

III

Franchissons maintenant un espace de dix années. Quelles années que celles qui commencent au lendemain de *Figaro*, immenses laboratoires d'idées, de paradoxes, d'utopies, de réformes, dont M. de Talleyrand a dit que ceux qui les avaient traversées ne pouvaient plus s'étonner de rien, et qui finissent au guichet de la Conciergerie et de Saint-Lazare, au seuil du 9 thermidor! Pour les peindre en dehors de leur cadre historique, il nous suffirait de rentrer un moment au café Procope, et de

nous demander ce que cette Révolution, inaugurée au nom de la liberté et de l'intelligence, avait fait de la plupart de ces penseurs, de ces philosophes, de ces économistes, si fiers de leur intelligence et si avides de liberté.

La société charmante qu'ils grisaient des hardiesses de leur esprit et dont ils corrigeaient les grands abus entre deux petits soupers, s'était évanouie sous la main brutale des geôliers et des bourreaux. Les salons où ils avaient régné en maîtres s'étaient clos sous les scellés de la Terreur. La puissance appartenait aux clubs, la parole aux pourvoyeurs de l'échafaud, la rue aux assassins. Précurseurs et adversaires de la Révolution, rares défenseurs du passé, démolisseurs des palais, des châteaux et des églises, sophistes devenus barbares par amour de l'humanité, voltairiens assez aveugles pour croire que l'on pouvait supprimer le ciel sans bouleverser la terre, matérialistes mis au pied du mur de leurs doctrines changées

en prisons, grands seigneurs ou grandes dames, complices imprévoyants de tout ce qui devait les perdre; littérateurs, poëtes, artistes, comédiens, éternellement condamnés à être les premières victimes du désordre matériel qu'ils provoquent par le désordre moral, tout ce monde brillant et fragile se confondait dans le même pêle-mêle d'expiations et de douleurs. Ceux qui n'étaient pas morts allaient mourir; ceux que leur bonne ou mauvaise étoile dérobait à la guillotine subissaient les misères de l'exil et méditaient, loin de la France, sur les conséquences logiques de l'idée qu'ils avaient propagée ou combattue. Condorcet, proscrit, traqué, sans pain, errant dans les bois comme les bêtes sauvages qui avaient failli le dévorer, retombait au pouvoir des hommes, qui le dévorèrent. Il venait d'écrire son *Esquisse des progrès de l'esprit humain*, et de s'empoisonner, en guise d'épilogue, pour échapper au plus récent de ces progrès. Chamfort, ingrat envers une

auguste bienfaitrice, se vengeait de ses nouveaux amis par des épigrammes, et de lui-même par un essai de suicide. La Harpe, Garat et Ginguené attendaient, sous les verrous, leur arrêt de mort qui devait être intercepté par Tallien. Rivarol s'était réfugié à Hambourg dont les habitants se cotisaient pour le comprendre. Ducis ébauchait *Abufar* dans les montagnes de l'Oberland. Grimm avait quitté la France, trop cruelle envers ses enfants pour être digne de garder ses hôtes. Dazincourt, emprisonné depuis dix mois, s'étonnait que la liberté de tout dire, de tout écrire et de tout faire eût fini par jeter dans les cachots de la Terreur le Figaro de la Comédie-Française. Cazotte avait péri sur l'échafaud. Marmontel mourait de faim. Des deux Chénier, l'un était forcé de se cacher pour avoir crié : « Des lois et non du sang ! » On sait où était l'autre, et où la Révolution allait le conduire.

A quoi bon continuer cette liste lugubre?

Parmi ces émancipateurs de la pensée, vivants ou morts, incarcérés ou exilés, il n'y en avait pas un qui n'eût senti se retourner contre lui-même l'arme qu'il avait aiguisée.

Et Beaumarchais? L'enivrante soirée du 27 avril 1784 avait marqué pour lui ce point culminant d'où l'on ne peut plus que descendre; seulement, au lieu de descendre, il était tombé. Sa vie, pendant cette orageuse période où il dut, bien des fois, reconnaître son ouvrage, n'avait été qu'une série de déchéances, d'affronts, de représailles, de spéculations hasardeuses, de prodigalités insensées, de voyages ruineux, de pamphlets, de pièces et de mémoires où la verve n'était plus que de l'intrigue et de la fièvre. Cet homme si prompt à la riposte, à l'oreille si fine qu'il avait entendu venir la Révolution, était atteint d'une surdité telle, qu'il se comparait à une urne sépulcrale. Il subissait en détail la peine du talion. Voltaire, dont il se proclamait le disciple et dont

il se fit l'éditeur, lui coûta, par une ironie posthume, beaucoup plus d'argent qu'il ne lui avait donné de leçons. Son rire avait perdu, une à une, les trente-deux dents de Suzanne, et s'absorbait dans le hoquet mélodramatique de la *Mère coupable*. Révolutionnaire en 1784, retardataire en 1789, sa comédie cédait le pas au *Charles IX* de Chénier, mieux approprié aux violentes passions du moment. L'étincelle disparaissait dans l'incendie. Il jetait un million six cent soixante-trois mille francs par les fenêtres de sa maison, bâtie avec un luxe de parvenu, et dont il ne devait rester d'autre trace qu'un nom à l'angle d'un boulevard. Bientôt de nouvelles entreprises lui préparèrent de nouveaux malheurs. On connaît l'interminable histoire des soixante mille fusils, qui se traduisit, pour l'incorrigible spéculateur, en lettres de cachet plus redoutables que celles qui menaient à la Bastille. Arrêté et enfermé à l'Abbaye le 23 août 1792, détenu jus

qu'au 30, il n'esquiva que de trois jours les massacres de septembre et ne dut son salut qu'à Manuel. Puis il recommença sa vie errante à la recherche de ses fusils, plus difficiles à rencontrer qu'une loi de proscription ou une sentence de mort. Le 5 thermidor 1794, jour où se rouvre notre récit, Beaumarchais, à bout de ressources, poursuivi par ce terrible créancier qui s'appelait la Convention, ne sachant plus s'il était suspect, émigré, fournisseur ou martyr de la République, courait les rues de Londres, tandis que sa femme, sa fille et sa sœur, incarcérées par Robespierre, otages promis à l'échafaud, croyaient n'avoir plus que quelques jours ou quelques heures à vivre.

Mais j'oublie que j'essaye un tableau de genre, et non pas une page d'histoire. Hâtons-nous de rentrer dans la modeste maison du barbier, qui a eu, elle aussi, sa large part de mécomptes et de deuil. La bonne et pieuse Geneviève était veuve depuis cinq ans, et, s'il

était permis de railler cette date mémorable, on aurait pu ranger la mort d'Eustache Goudard parmi les *bienfaits* de 89. A partir de la première représentation du *Mariage de Figaro*, qu'il ne séparait plus, dans son souvenir, de la naissance et du baptême de son fils, les lubies philosophiques et politiques du brave Eustache n'avaient cessé de s'accroître. Se regardant de plus en plus comme un personnage, fier d'avoir donné le jour au Figaro de l'avenir, dévorant, par centaines, les brochures qui paraissaient alors par milliers, il rasait moins, ne coiffait guère, sortait le matin pour ne rentrer que le soir, parlait beaucoup et déraisonnait davantage. Quand sa femme, qu'il aimait toujours, lui adressait quelque affectueuse remontrance, lorsqu'elle lui disait qu'avant de faire de leur cher enfant un ambassadeur ou un ministre, il fallait avoir de quoi le nourrir et l'élever, Eustache répondait que ce n'était pas sa faute si les agitations publiques lui en-

levaient peu à peu sa clientèle; qu'il n'y avait qu'à prendre patience; que le moment approchait où le règne de la vérité, de la liberté et de la justice dédommagerait de leurs sacrifices tous les amis de l'humanité, et que, lorsque le vieux monde touchait à une ère de rajeunissement et de réforme, peu importaient quelques barbes ou quelques perruques de moins; que son seul chagrin était d'avoir presque perdu de vue M. de Beaumarchais, lequel avait changé de quartier, faisait bâtir, s'était lancé dans de grosses affaires et semblait oublier son filleul.

Là-dessus, Geneviève soupirait, serrait dans ses bras son cher Pierre, qu'Eustache et ses amis s'obstinaient à appeler Figaro, et dont la figure intelligente paraissait justifier les ambitions paternelles. Goudard prenait son chapeau, et, le nez au vent, le pied leste, une brochure sous le bras, allait se joindre aux groupes des nouvellistes et des utopistes.

Dans les premiers jours de juillet 1789, Eustache eut une grande émotion : Beaumarchais, qu'il n'avait pas revu depuis des années, descendit de voiture devant sa maison, entr'ouvrit la porte, et lui dit rapidement :

— Bonjour, mon ami ! c'est moi.... je ne t'oublie pas.... mais, tu comprends.... la distance les voyages, les affaires.... c'est si loin, le boulevard Saint-Antoine !... A propos, mon filleul se porte bien ?

Puis, sans écouter la réponse :

— Mon hôtel est enfin terminé.... on le trouve assez beau. Viens donc le voir un de ces matins.... je serais ravi de t'en faire les honneurs.... Adieu.... je suis très-pressé ; à bientôt, n'est-ce pas ?

Et il remonta en voiture, laissant Eustache partagé entre son premier tressaillement de joie et une vague impression de tristesse : il me tutoie toujours, murmura-t-il, mais ce n'est plus la même chose !...

Pourtant, quelques jours après, il sortit de grand matin et s'achemina vers le faubourg Saint-Antoine en passant par le Palais-Royal, rendez-vous des agitateurs et point de départ de tous les désordres. La journée s'annonçait brûlante, et la surexcitation des esprits n'était que trop d'accord avec l'état de l'atmosphère. Depuis l'avant-veille, Paris préludait à une de ces crises formidables dont le contre-coup nous agite encore. En arrivant au Palais-Royal, Eustache vit les orateurs populaires hissés sur des chaises et haranguant la multitude que des rumeurs sinistres, envenimées par la détresse et la faim, disposaient à toutes les violences. On parlait de complots de la cour contre l'Assemblée, d'argent distribué aux troupes pour les décider à tirer sur les Parisiens ; on exagérait le nombre des personnes tuées ou blessées, le 12, dans le jardin des Tuileries. Les noms de Necker, de La Fayette, de Flesselles, du prince de Lambesc, de Camille Desmoulins,

de Bailly, se mêlaient aux clameurs, aux enthousiasmes et aux anathèmes de la foule. On racontait que les soldats avaient refusé de se battre, que les électeurs s'étaient rassemblés à l'Hôtel de Ville, qu'ils avaient décrété la formation d'une milice bourgeoise; que cette milice avait des armes, et que la résistance s'organisait de toutes parts.

Eustache, en sortant de chez lui, n'avait eu d'abord d'autre idée que d'aller rendre à Beaumarchais sa visite et de contempler son cher patron dans cette nouvelle résidence dont on célébrait les merveilles. Mais lancez un baril de poudre dans une fournaise, l'explosion ne se fera pas attendre. Au bout de dix minutes, notre homme avait oublié tout ce qui n'était pas le spectacle irrésistible où il retrouvait la réalisation de ses rêves. Ces cris tumultueux, cette bourgeoisie armée, ces déclarations de guerre aux iniquités de l'ancien régime, cette manifestation soudaine de la puissance popu-

laire, qu'était-ce donc sinon le présage de la régénération sociale, tant de fois prédite par les illustres penseurs dont il avait été tout ensemble le barbier, le confident, l'admirateur et le disciple ? Heureux de se reconnaître dans ces milliers de libérateurs, grisé de bruit et de soleil, Eustache se laissa emporter par le torrent qui l'entraîna d'abord aux Invalides, où les émeutiers firent main basse sur les fusils et les canons. Là, de nouveaux cris retentirent : « A la Bastille ! à la Bastille ! sus à la forteresse du despotisme et de l'arbitraire ! » Ce mot d'ordre ou de désordre fut électrique. Goudard, dont la vigueur naturelle était triplée par ses patriotiques ardeurs, bondit comme le coursier de l'Écriture au son du clairon, et se vit bientôt aux premiers rangs d'une foule immense qui se ruait vers le faubourg Saint-Antoine. Tout en marchant ou en courant, il remarqua bien quelques détails qui l'eussent fait réfléchir, s'il eût été, en ce mo-

ment surtout, capable de réflexion. Bon nombre de ces soldats improvisés avaient d'étranges costumes et de singulières figures pour des bienfaiteurs de l'humanité. C'étaient déjà ces physionomies sinistres, ces êtres sans nom, sans âge et sans sexe, terreurs vivantes enveloppées dans des haillons, qui reparaissent invariablement aux heures de révolution, qu'on ne peut plus oublier après les avoir vues, et qu'on dirait chargées de donner des nouvelles de l'enfer aux révolutionnaires naïfs qui promettent le paradis.

Grossie de toute la population des faubourgs, cette effroyable armée arriva devant la Bastille dont le gouverneur, l'intrépide Delaunay, refusa de se rendre. La lutte, on le sait, fut longue et terrible; il fallut cinq heures à ces multitudes furieuses pour triompher d'une garnison de cent quatorze invalides. A la fin, le pont-levis s'abaissa, l'avalanche humaine se précipita dans l'intérieur de la citadelle, et

Eustache, de plus en plus enivré, put entendre le râle des mourants, les cyniques injures des vainqueurs, les cris de Delaunay et de ses vétérans que l'on égorgeait. Cette première scène de délivrance ressemblait à une tragédie ; cette première revanche de la liberté et de l'humanité s'entremêlait d'épisodes barbares ; cette première aurore se teignait de sang.

Mais Eustache Goudard opposait vaillamment à ces tristes revers de médaille une idée consolante et généreuse. Il voulait avoir l'honneur et la joie de délivrer de ses propres mains un des prisonniers. L'opération fut difficile, non pas qu'il rencontrât la moindre résistance, mais parce que la plupart des cellules étaient vides. Enfin, il en ouvrit une d'où sortit un homme d'environ cinquante ans, de grande mine, de haute taille, fort différent du type qu'Eustache s'était fait d'avance en songeant à ces prodiges de cruauté seigneuriale et féodale.

— Venez, dit-il au prisonnier, venez, pauvre victime de la tyrannie et de l'arbitraire ! Désormais nous serons tous libres, tous égaux, et il ne sera plus permis aux suppôts d'un régime de bon plaisir d'opprimer les faibles, les petits, les défenseurs du droit et de la justice, et de les jeter dans d'horribles cachots....

— Tiens ! il paraît que la canaille a fait des siennes ! murmura l'inconnu avec un mélange de surprise et de dédain.

La canaille ! C'était une fausse note dans le concert d'actions de grâces qui, d'un bout de la France à l'autre, devait saluer cette magnifique journée. Le mot sonna désagréablement aux oreilles du libérateur ; mais il n'était pas homme à se décourager pour si peu.

— Le malheureux ! se dit-il. Cette affreuse réclusion a troublé son intelligence.... Ah ! les tyrans savent bien ce qu'ils font.... on entre dans leurs bastilles jeune, robuste et raisonnable, et on en sort décrépit, infirme et idiot.

Puis il reprit doucement, comme s'il parlait à un malade :

— Est-ce que ce n'est pas bien bon, ces gorgées d'air libre et ces rayons de soleil ? Est-ce que cela ne vaut pas mieux....

— Que de sentir le renfermé?... oh! certainement....

— Sans compter qu'on vous avait sans doute arrêté et incarcéré pour un de ces crimes qui sont des titres de gloire.... Peut-être aviez-vous pris en main la défense de ce peuple qui vous délivre et qui a tant souffert?

— Pas précisément.... j'ai le caractère un peu vif.... Il y a trois ans, on me signala un de mes gardes comme coupable de connivence avec les braconniers qui infestaient mon parc; je le fis venir et le tançai d'importance; il me répondit insolemment. J'avais à la main mon fusil chargé et armé.... Dans mon premier mouvement de colère, je tirai sur l'impertinent et je le tuai.

Eustache tressaillit d'horreur.

— Je crois bien, continua négligemment le martyr de l'arbitraire, qu'il y eut, pour la forme, un procès, une condamnation capitale ; mais, vu ma naissance, — je suis le marquis de Trévières, — et mes alliances avec trois ou quatre maisons ducales, la peine a été commuée ; j'en fus quitte pour une lettre de cachet et un séjour à la Bastille que vous aurez, vos amis et vous, très-charitablement abrégé. Merci, mon cher !... mais il faut avouer que la liberté m'arrive en bien mauvaise compagnie !...

Et il promenait un regard de mépris sur ces ruines fumantes, sur ce peuple en guenilles, sur ces femmes échevelées, ivres, hideuses, que ce premier carnage avait mises en appétit, et qui criaient d'une voix avinée : « A l'Hôtel de Ville ! A mort, Flesselles et sa clique ! »

Le pauvre Eustache était atterré. Ainsi donc, cette victime de l'arbitraire et du despotisme

était un privilégié ! Il venait de délivrer, lui Eustache Goudard, le barbier philosophe, le père de Figaro, l'élève de Beaumarchais, une preuve vivante des abus de l'ancien régime, mais dans un sens diamétralement contraire aux vraies notions de justice et d'égalité ! Il y avait là de quoi bouleverser une tête plus forte que la sienne. D'autre part, à mesure qu'il se dégrisait, son âme honnête protestait contre ces scènes violentes dont l'horreur s'était d'abord effacée pour lui dans l'entraînement de la lutte. Il avait rêvé des réformes pacifiques, bienfaisantes, pures de toute effusion de sang; et voilà que, dès le début, la Révolution inaugurait son triomphe par une orgie de cannibales, hurlant sur des cadavres et dansant sur des débris !

Peu à peu il s'éloignait de la foule, qui prit le chemin de l'Hôtel de Ville. Le marquis ne l'avait pas quitté. Ils marchaient côte à côte, sans échanger une parole. Lorsqu'ils furent

arrivés au coin de la rue du Temple, Eustache dit à son bizarre compagnon :

— Et maintenant, monsieur le marquis, que comptez-vous faire?...

— Parbleu! aller revoir mon château de Trévières, qui doit être dans un bel état, si les manants de ce pays-là suivent les exemples de la populace de Paris.... Ah! il paraît que nous avons fait du chemin depuis trois ans, pendant que j'étais sous clef; et si le roi n'y met bon ordre.... N'importe, j'ai encore la main prompte et le coup d'œil sûr; j'en tuerais bien une douzaine avant qu'ils m'aient tout à fait pillé ou assassiné....

Nouveau frémissement d'Eustache; le marquis reprit avec une cordialité de grand seigneur en vacances :

— Et vous, mon ami, qui êtes-vous? Car enfin, je dois connaître le nom de mon libérateur.... Plus tard, si la chance tourne, si je puis vous prouver ma gratitude....

— Je me nomme Eustache Goudard, répondit le barbier, revenant à son naturel; j'exerce provisoirement la profession de barbier, qui m'a valu de brillantes connaissances; je compte, dans ma clientèle, des auteurs, des poëtes, des académiciens; je suis l'homme de confiance de M. de Beaumarchais, qui a bien voulu consentir à être le parrain de mon fils....

— M. Caron de Beaumarchais! il a bien de l'esprit.... j'étais à la première représentation de sa comédie, dans la loge de ma sœur, la duchesse d'Erlange.... Nous avons ri comme des fous.... Ainsi, mon cher, si j'avais à vous retrouver?...

— Eustache Goudard, rue de la Comédie, vis-à-vis le café Procope.

— Très-bien; et moi, le marquis de Trévières, au château de Trévières, en Normandie, près Bayeux....

Ils se séparèrent; il était temps. Eustache se sentait suffoqué de ce mélange d'insouciance

aristocratique, de persiflage, de dureté, de dédain, et surtout de l'idée que la délivrance de ce prisonnier de la Bastille allait peut-être coûter la vie à des douzaines de paysans.

— Me serais-je trompé? murmura-t-il.

Alors seulement il s'aperçut qu'il n'avait rien mangé ni bu depuis le matin, qu'il mourait de soif, ruisselait de sueur, et que son cerveau était en feu. Il entra dans un café et but avec une avidité fébrile une carafe frappée et une limonade à la glace.

L'effet fut rapide et terrible. Il sembla au pauvre Eustache que ses tempes brûlantes étaient prises dans un étau. Le sang afflua à sa poitrine; une douleur aiguë comme la pointe d'un stylet pénétra jusqu'au poumon. Presque en même temps, un frisson de mauvais augure fit claquer ses dents. Il essaya de se lever; ses jambes fléchirent.

Pourtant, il eut la force de se traîner jusque chez lui; mais, sur le seuil de sa porte, il

tomba foudroyé. Ses voisins le portèrent dans sa chambre où Geneviève l'attendait, depuis le matin, avec un redoublement d'angoisses.

— Ma chère femme!... mon pauvre enfant!... je suis perdu! dit-il d'une voix étouffée.

On le mit dans son lit; il se laissa faire; le délire commençait. Geneviève, en le voyant livide, l'œil injecté, le front couvert d'une pâleur mortelle, avait poussé un cri d'épouvante. Quel ne fut pas son désespoir lorsque le médecin, appelé à la hâte, constata une fluxion de poitrine compliquée de transport au cerveau!

— C'est bien grave! dit-il de ce ton qui signifie : Voilà un homme mort.

L'agonie d'Eustache fut déchirante. Les paroles les plus incohérentes se heurtaient sur ses lèvres; on devinait que le paroxysme de la fièvre transformait pour lui en visions sinistres les souvenirs de cette redoutable journée :

— Le marquis de Trévières! bégayait-il en essayant de se dresser sur son séant.... Un

marquis ! un assassin !... je l'ai délivré !... il en tuera d'autres.... Pourquoi du sang?... Ce n'était pas dans mon rêve !.... Ce gouverneur !... je l'ai vu mourir.... il m'a regardé en tombant.... son regard m'a porté malheur !... Oh ! ces cris de rage !... ces femmes qui dansent et qui hurlent !... je les entends.... elles me poursuivent.... A la Bastille ! à l'Hôtel de Ville ! à Versailles !... Sauvez le roi et la reine !... Et ce tocsin ! toujours le tocsin ! c'est dans ma tête qu'il sonne !... Oh ! que c'est froid !... le froid de la mort qui a pénétré dans mes veines !... et puis on brûle ! on tremble ! on meurt !... Geneviève.... pardon ! j'aurais dû rester ici !... j'étais fou !... je le suis encore.... M. de Beaumarchais, où est-il? On va saccager sa maison.... elle est trop belle.... on n'en veut plus.... Et Figaro !... c'est-à-dire Pierre !... Pierre, mon enfant ! mon cher enfant !... Que Dieu te protége !... car les hommes.... on voudrait leur faire du bien.... et ils s'égorgent !...

Agenouillée au pied du lit, la pauvre Geneviève suivait d'un œil morne les progrès de cette agonie. Son fils Pierre se serrait auprès d'elle, à genoux comme elle, pleurant comme elle, et, quoiqu'il n'eût alors que cinq ans, son intelligence précoce s'initiait aux horreurs de la mort et devinait confusément un mystérieux lien entre cette douleur de famille et une grande catastrophe publique. Déjà Geneviève, à qui le médecin avait peu à peu enlevé un reste d'espoir, n'osait plus demander à Dieu de faire un miracle et de lui conserver son mari. Son âme, profondément pieuse, acceptait le sacrifice. Mais son cher Eustache devait-il mourir sans se reconnaître? n'aurait-il pas, après cette nuit de délire, une heure suprême, une heure d'apaisement et de salut pour retrouver la foi de ses jeunes années, s'unir aux prières de sa femme, revenir au Dieu de miséricorde dont ses brillantes et superbes idoles lui avaient appris à se passer? C'est de ce côté

que se tournèrent les ferventes prières de Geneviève ; elle fut exaucée.

Vers quatre heures du matin, Eustache parut plus calme. La tête était dégagée; il ne souffrait plus que d'une oppression mortelle, qui envahissait peu à peu la poitrine. A la lueur du jour naissant, il regarda autour de lui, remercia d'un pâle sourire sa femme et le docteur, puis leur fit signe de se rapprocher de lui :

— Mon fils! un prêtre! dit-il d'une voix qui n'était plus qu'un souffle.

Geneviève alla chercher Pierre, qui avait fini, la veille au soir, par s'endormir dans ses bras. Le prêtre arriva quelques instants après. C'était le même curé qui, cinq ans auparavant, avait baptisé l'enfant d'Eustache et de Geneviève, le filleul de Beaumarchais. Il tenait en grande estime la femme du barbier, la traitait, malgré sa condition inférieure, à l'égal de ses meilleures paroissiennes, et il lui était bien

souvent arrivé d'appliquer mentalement à Eustache les paroles évangéliques : « Pardonnez-lui, Seigneur ! car il ne sait ce qu'il fait.... et ce qu'il dit ! »

Par l'expression de son regard, le recueillement de son visage, les mots entrecoupés qu'il put arracher à la suffocation croissante, le mourant ne laissait aucun doute sur les dispositions de son âme. La mort lui rendait cette lumière divine qui avait manqué à sa vie. Le curé profita d'un moment de trêve pour se pencher sur le lit funèbre et coller son oreille aux lèvres de l'agonisant. Il recueillit le témoignage de son repentir, de sa foi, et lorsqu'il étendit les mains pour le bénir et l'absoudre, il put se dire avec certitude que Dieu avait pardonné.

Une heure après, Eustache avait cessé de vivre ; mais, de son délire nocturne, il lui était resté une idée fixe, un nom : le marquis de Trévières ! D'un signe il avait demandé à Ge-

neviève d'écrire sous sa dictée, et, avec un douloureux effort, il avait murmuré une dernière fois :

— Le marquis de Trévières.... château de Trévières.... près Bayeux....

Ce nom, qu'il avait répété pendant la nuit, à travers les frissons de la fièvre, qu'il répétait encore, au moment d'expirer, dans toute la plénitude de sa raison, fut saisi au passage par Pierre et se grava dans sa mémoire enfantine.

Lorsque Eustache eut rendu le dernier soupir, lorsqu'on n'entendit plus que les sanglots de sa femme et de son enfant :

— Pauvre Eustache ! dit tout bas le curé ; au fond, c'était un bien honnête homme !...

— Oui, monsieur le curé, murmura le médecin, moins charitable : tout juste de cette espèce d'honnêtes gens qui viennent d'ouvrir la porte aux coquins !

IV

A dater de cette journée douloureuse, Geneviève ne vécut plus que pour son fils. Ils devinrent inséparables. Elle le menait à l'école, où la vivacité de son esprit étonnait et charmait ses maîtres; puis elle lui faisait répéter ses leçons; après quoi, il l'accompagnait partout, à l'église, au marché, à la promenade. Il y avait quelque chose de touchant dans cette tendresse partagée, dans le spectacle de cette veuve, jeune encore, de cette mère en deuil tenant par la main son enfant, son unique

bien en ce monde. Les grands yeux, la figure expressive, les caresses filiales de Pierre ajoutaient à cet effet de sympathie dont personne ne pouvait se défendre. Bientôt ils furent populaires dans le voisinage; d'autant plus que Geneviève, quoique réduite au strict nécessaire, trouvait encore moyen, pendant ces années de disette et de misère, de secourir les pauvres de son quartier. On saluait avec un affectueux respect la veuve du barbier; on aimait le filleul de Beaumarchais; on s'amusait de ses spirituelles reparties; si le sucre n'avait pas été encore plus cher que le pain, on lui aurait prodigué bonbons et pralines.

Quelques amis du défunt, se souvenant de la scène du baptême et des ambitions paternelles, maintenaient à Pierre son nom de Figaro; lui-même s'habituait sans trop de répugnance à s'entendre appeler ainsi; mais alors la mélancolique figure de sa mère exprimait un surcroît de tristesse :

— Non, mon enfant, disait-elle les larmes aux yeux; pas ce nom-là ! il te porterait malheur !

Pour toute réponse, Pierre lui sautait au cou, et leurs larmes se confondaient. Il lui était doux de se voir si bien comprise et si tendrement aimée; et pourtant cette sensibilité si vive, sans cesse mise en éveil par un esprit prompt à tout deviner, lui causait une frayeur instinctive. — Il sera malheureux ! pensait Geneviève. Par une sorte de phénomène qu'expliquait l'intime union de ces deux existences constamment absorbées l'une dans l'autre, Pierre, à un âge où les enfants ne s'inquiètent que de leur cerceau ou de leurs billes, s'assimilait tous les sentiments et toutes les idées de sa mère. On eût dit qu'ils n'avaient qu'une seule âme.

Geneviève ne s'était jamais occupée de politique; mais les femmes d'élite sont d'un parti qui résiste à toutes les vicissitudes et

brave toutes les violences, le parti de la pitié. A mesure que la Révolution s'envenimait, que se multipliaient les journées sanglantes, que le roi et la reine, arrachés de Versailles, ramenés de Varennes, abreuvés d'outrages, traînés des Tuileries au Temple, épuisaient goutte à goutte le calice de leur martyre, des trésors de compassion et d'amour s'ouvraient dans le cœur de Geneviève. Toutes ces dates néfastes, le 6 octobre, le 20 juin, la boucherie de septembre, les premiers rugissements de la Terreur, la mort de Louis XVI, le long supplice de Marie-Antoinette, les raffinements incroyables de barbarie et de perversité exercés par des monstres contre l'enfant royal, innocente victime dont telles furent les souffrances que le contre-coup atteignit *toutes les mères*, cette implacable série de fureurs, d'infamies et de crimes, —rêve affreux qui ne nous a pas corrigés,— avait ses échos dans cette humble et modeste maison que son obscurité déro-

bait aux calamités publiques. Geneviève en éprouvait un sentiment d'indignation, de stupeur et de douleur qui s'associait pour elle à la mémoire de son mari : « Pauvre Eustache! s'écriait-elle les mains jointes, comme il a bien fait de mourir!... » Ou bien : « Ah! si ton père vivait encore, comme il maudirait les illusions et les mensonges qui devaient aboutir à ces horreurs!... »

Et elle ajoutait : « Voilà donc ce que c'est que la Révolution! » Et Pierre répétait après sa mère : « Voilà donc où mène une Révolution!... »

Cependant le temps s'écoulait; cette phase épouvantable semblait ne pas devoir finir. Les jours de deuil succédaient aux jours de carnage. Les scélérats tombaient après leurs victimes; l'engrenage révolutionnaire saisissait à la fois le condamné et son juge, le supplicié et son bourreau, l'œuvre et l'ouvrier. Dans ce triomphe de l'humanité, la vie humaine ne

comptait plus pour rien; dans cette apothéose de la raison, le crime avait tous les caractères de la folie. Acteurs et comparses du drame tournoyaient dans une ronde infernale autour de leur proie, jusqu'à ce que les Furies dont ils étaient possédés les eussent pris au collet et jetés à leur tour dans le gouffre. Une dictature effrénée, des ténèbres sanglantes, un chaos effroyable, voilà ce que la logique républicaine offrait aux platoniques amants de la liberté, de la lumière et de la justice. La Terreur planait comme une orfraie sur notre noble terre de France; elle préparait des anniversaires à tous les regrets, à tous les remords, à toutes les fidélités, à toutes les hontes. Après le 21 janvier, le 16 octobre; après le 16 octobre, le 9 mai; Louis, Marie-Antoinette, Élisabeth, conduisant à l'échafaud et au ciel toute une légion de serviteurs intrépides ou de pécheurs purifiés. On marchait dans la nuit, en compagnie de la mort, et si, par hasard, la lugubre

compagne lâchait prise, on était plus stupéfait que joyeux. On ne savait que faire de la vie.

Depuis longtemps, Geneviève avait perdu de vue Beaumarchais : elle le savait vivant, mais lancé dans de périlleuses aventures ; les rumeurs de son quartier le lui représentaient comme forcé de s'expatrier pour échapper à ses persécuteurs.

Un jour, — le 5 thermidor an II (1794), — le docteur Berval, qui, depuis la naissance de Pierre, passait rarement devant la porte sans s'arrêter un instant, arriva tout effaré et dit à Geneviève :

— Eh bien, ma bonne dame ! sommes-nous assez loin du *Mariage de Figaro?...* On vient de m'annoncer que, en l'absence de M. de Beaumarchais, sa femme, sa fille et sa sœur avaient été arrêtées l'autre jour et conduites à Saint-Lazare. Vous savez où l'on va quand on en sort?...

— Hélas! oui, répondit Geneviève en frémissant.

Elle ne s'était jamais fait une idée bien exacte des relations de son mari avec l'auteur de la comédie célèbre que tant de détails personnels lui défendaient d'oublier. Peut-être en voulait-elle un peu à Beaumarchais de l'influence qu'il avait exercée sur le faible esprit d'Eustache. Mais, en ce moment, elle ne se souvint plus que des titres de l'homme illustre à sa reconnaissance. N'avait-il pas consenti de bonne grâce à être le parrain de son enfant, quoiqu'il fût alors le personnage à la mode, le favori de la ville et de la cour, du théâtre et du succès? N'était-il pas l'oracle du pauvre barbier dont elle avait déploré les prétentions chimériques, les lubies de penseur et de songecreux, mais qu'elle avait tendrement aimé et qu'elle pleurait encore? Bien différent de la plupart des habitués du café Procope, hautains, pédants ou moroses, Beaumarchais, dans le

bon temps, avait presque désarmé sa méfiance de femme pieuse et sensée par le charme et l'affabilité de ses manières. D'ailleurs il était malheureux, proscrit, absent; un grand péril menaçait ce qu'il avait de plus cher au monde. Geneviève se serait accusée d'ingratitude et d'égoïsme si elle était restée tranquillement chez elle au lieu de s'assurer de la vérité, de risquer quelques tentatives pour voir et consoler les prisonnières. Son parti fut pris à l'instant. Elle sortit en emmenant son fils, et se dirigea vers le faubourg Saint-Denis.

Traverser Paris, pendant ces jours néfastes, c'était un acte de courage; mais le courage ne manquait pas à Geneviève, et on vivait alors dans une atmosphère qui faisait du péril, du sacrifice, de l'aventure, l'état normal de toutes les âmes. La veuve hâtait le pas, s'efforçant de ne pas regarder, essayant de ne pas entendre, afin d'échapper aux hideuses images, aux figures de bandits, aux cris de mort, aux grou-

pes de tricoteuses, aux tumultes effroyables, régime quotidien de cette incorrigible capitale, si fière, dix ans auparavant, de donner le ton à l'Europe. Pierre, très-grand et très-fort pour son âge, accompagnait sa mère d'un petit air délibéré qui lui allait fort bien, et qui lui eût attiré les sourires des rares passants, si, le 5 thermidor an II, il eût été possible de sourire. Parfois, en remarquant dans les rues ces alternatives de morne solitude et de rassemblements tumultueux, en regardant les maisons désertes et les fenêtres fermées, en rencontrant partout les visages empreints des deux ineffaçables signes de cette époque abominable, — le crime et la peur, — Pierre répétait à sa mère ces mots qui étaient devenus entre eux une sorte de refrain :

— Voilà donc ce que c'est que la Révolution !...

Ils étaient arrivés sans trop d'encombre à la porte Saint-Denis, et ils venaient d'entrer dans

le faubourg, quand ils furent arrêtés par une rumeur plus effrayante que toutes les autres. C'était comme une houle de vagues humaines, un bruit d'orage agitant des milliers de têtes. Bientôt la foule reflua jusqu'au boulevard, et elle devint si compacte que la circulation fut interrompue. Au delà des groupes les plus rapprochés on entendait retentir, avec un grincement de roues et de ferrailles, des huées, des injures, des clameurs féroces, d'infâmes chansons. Instinctivement, Pierre se serra contre sa mère, qu'il avait vue tressaillir et dont le front s'était couvert d'une affreuse pâleur. Geneviève avait compris. Ce qui lui barrait le passage, ce qui ameutait la multitude, ce qui excitait des joies d'anthropophages et des hurlements de bêtes fauves, c'était le régal journalier des *patriotes*, la *fournée* du matin en attendant celle du soir; la fatale charrette qui transportait les condamnés de la prison de Saint-Lazare à la place de la Concorde.

Un instant après, quelques hommes à cheval, armés de piques, dignes gardiens de la *mort* publique, firent reculer les premiers rangs de la foule, et la charrette parut.

Sa charge était au complet; toutes les classes de la société, tous les âges de la vie avaient fourni leur tribut à cette dîme de l'échafaud.

On voyait, dans le tas, des femmes, des vieillards, des magistrats, des bourgeois, des gentilshommes, un évêque ; tous graves et calmes ; quelques-uns souriant aux insultes avec un dédain aristocratique, d'autres levant les yeux au ciel, leur refuge. L'évêque bénissait de sa main blanche, où brillait encore l'anneau pastoral, cette immonde populace, qui lui répondait par un redoublement de railleries grossières et de huées.

La charrette avançait lentement. De dix en dix pas, elle était forcée de faire halte. A l'angle du faubourg et du boulevard, la foule

ayant fait un mouvement en avant, cette halte fut un peu plus longue.

Geneviève, en proie à une émotion poignante, saisie d'une espèce de vertige, se figurant, dans sa superstition maternelle, que ces monstres allaient lui prendre son fils ou que cette multitude menaçait de les séparer, ne pouvait plus que bégayer, d'une voix brisée par la terreur : « Serre-toi bien près de moi !... ne lâche pas ma main !... ne me quitte pas !... »

Elle n'avait pas remarqué une femme à peu près de son âge, vêtue comme elle en bourgeoise de condition modeste, que le flot populaire avait refoulée presque à ses côtés, et qui tenait par la main une petite fille de cinq à six ans. Tout à coup elle vit cette femme s'affaisser et tomber évanouie en poussant un sourd gémissement.

Cet épisode fit un moment diversion au spectacle principal. La plupart des curieux et des curieuses qui entouraient Geneviève et la

femme évanouie étaient, bien entendu, du parti des bourreaux contre les victimes. Il y eut d'abord un murmure, puis des paroles de me nace, de soupçon et de haine.

— Ce doit être une *ci-devant*.... Elle s'est déguisée pour tromper le peuple !... Peut-être la femme ou la sœur d'un de ces brigands que l'on va raccourcir.... Il faut l'interroger, l'arrêter !... Il y aurait encore une place sur la charrette, et ma foi ! si elle se trouve mal parce qu'un des siens va mourir, il vaut autant qu'elle meure avec lui !

Déjà les plus violents s'apprêtaient à vérifier leurs soupçons, à exécuter leurs menaces. Ils n'en eurent pas le temps. Geneviève avait compris le danger : relevant la femme évanouie et la prenant dans ses bras, elle dit aux agresseurs, dont elle essaya d'imiter le langage :

— Vous vous trompez, citoyens ! Cette femme n'est pas ce que vous croyez.... C'est ma cou-

sine Madeleine Farjot, et cette jolie enfant que vous voyez là, sanglotant près de sa mère, est ma nièce. Le mari de Madeleine, maraîcher à Viroflay, est un excellent patriote : ses concitoyens l'ont décoré du nom de Curtius. Ma cousine était venue me voir ; elle se plaignait d'être un peu souffrante. Pour la distraire, je l'ai amenée ici, espérant bien pouvoir la faire jouir de quelque beau spectacle civique. J'y avais droit, en ma qualité de veuve d'un des vainqueurs de la Bastille. Mais, vous comprenez, mes amis, la chaleur, la fatigue, la foule, la justice du peuple, la nouveauté de cette scène, effrayante pour une pauvre campagnarde, tout cela était au-dessus de ses forces. C'est ma faute, aussi vrai que nous sommes deux bonnes républicaines.... Vous devriez m'aider à trouver une voiture ; je reconduirai ma cousine chez moi et lui donnerai les soins nécessaires.

Tout cela fut dit d'un ton si simple et si na-

turel, que Geneviève ne rencontra pas un seul incrédule. Alors, avec cette mobilité habituelle aux masses populaires, au moment même où elles sont poussées par les passions les plus furieuses, cette foule, si hostile tout à l'heure, passa d'un extrême à l'autre. Ce fut à qui prodiguerait à la malade, à sa compagne, aux deux enfants, des témoignages d'affectueuse sympathie. Pendant ce temps, la tragique charrette s'était éloignée; le boulevard et la rue du Faubourg-Saint-Denis se dégageaient peu à peu. On finit par trouver une voiture de place; l'inconnue, qui n'avait pas encore repris ses sens, y fut hissée avec tous les ménagements imaginables. Geneviève s'installa à côté d'elle; les enfants s'assirent sur le devant, et le citoyen cocher fouetta ses chevaux.

Les cahots du fiacre ne tardèrent pas à ranimer l'infortunée que Geneviève venait de sauver. Elle se doutait bien que cette fois les soupçons des pourvoyeurs de l'échafaud

avaient frappé juste, et que ces vêtements de petite bourgeoise cachaient une grande dame. Quelques indices, promptement saisis par sa perspicacité féminine, lui prouvaient qu'elle ne s'était pas trompée. La vraie noblesse, celle qui ne dépend pas d'un blason ou d'un parchemin, est commune à toutes les belles âmes, et l'humble veuve du barbier, en devinant chez sa prétendue cousine une condition infiniment supérieure à la sienne, pouvait encore la juger en égale. Cette femme, qu'elle s'efforçait de rappeler à la vie, et dont les yeux rougis par les larmes avaient peine à se rouvrir, n'était plus de la première jeunesse. Évidemment, l'angoisse et le malheur l'avaient vieillie avant l'âge ; ce n'était pas une figure, c'était une ombre. Des rides précoces couraient sur son visage, pâle comme l'albâtre, et se rejoignaient à ses tempes, creusées par la maladie ou le chagrin. On apercevait sous les plis de sa mante quelques cheveux blancs mêlés à une

opulente chevelure blonde, dont la poudre n'altérait plus les nuances délicates. Mais tous ces détails s'effaçaient dans un délicieux mélange de grâce, de tristesse, et surtout de *distinction;* qualité supérieure à l'élégance, signe de race que nulle fortune ne saurait donner, qu'aucune révolution ne saurait ravir.

Quant à la petite fille, elle eût suffi à rendre inutile le déguisement de sa mère. Rien de plus pur, de plus frais, de plus suave que cette jolie créature, dont les yeux étonnés semblaient chercher autour d'elle l'explication de ces énigmes terribles. Un grand artiste, pour peindre la fille d'une reine, n'aurait pas voulu d'autre modèle. Fleur éclose dans l'orage, sur des ruines, au bord d'un gouffre, on ne savait, en la regardant, s'il fallait pleurer ou sourire.

Un mouvement, puis un léger soupir, annoncèrent à Geneviève que sa compagne reprenait l'usage de ses sens. Par un geste d'une douceur infinie, elle l'attira sur son cœur et lui

mit une main sur la bouche, afin que la pauvre femme ne pût rien dire avant de l'avoir entendue.

— Ne craignez rien, ne parlez pas! murmura-t-elle à son oreille, profitant de ce premier instant de stupeur qui suit les évanouissements. Vous êtes sauvée, voilà votre enfant, et vous allez dans une maison amie.

— Mais où suis-je? dit l'inconnue, comme si elle sortait d'un songe. Il me semble qu'il y avait une grande foule, que je suis tombée, que j'ai entendu des cris de mort.... Ah! malheureuse!... Gaston! Gaston! pourquoi ne suis-je pas morte?

— Pour que votre fille ne restât pas seule au monde, reprit à voix basse Geneviève, qui avait tout deviné. Madame, nous sommes dans un temps horrible; mesurons notre courage à nos malheurs, et résignons-nous à la volonté de Dieu!

— Mais qui êtes-vous, madame, vous qui me

tenez ce doux langage sous le règne des tigres et des démons ? C'est vous, j'en suis sûre maintenant, qui m'avez sauvée de leurs fureurs !

Au lieu de répondre, Geneviève lui dit avec une irrésistible expression de respect :

— Et vous, madame, de quel nom dois-je vous appeler.... quand personne ne peut nous entendre ?

— Je suis.... je me nommais autrefois la duchesse d'Erlange.... A présent, je n'ai plus de nom, plus d'asile, plus de famille, et peut-être, en ce moment même....

Elle poussa un cri déchirant : ses idées, ses souvenirs lui revenaient en foule.

— Oui, au moment où je vous parle, le bourreau me fait veuve !

— Il vous reste du moins votre fille, cette délicieuse enfant.

— Oh ! oui, ma chère petite Jeanne ! reprit la duchesse en embrassant d'une étreinte con-

vulsive le charmant petit ange qui la dévorait de caresses.

Les larmes, que lui avait refusées son premier accès de désespoir, jaillirent tout à coup de ses yeux, comme de deux sources vives.

Ce fut un apaisement. Bientôt sa douleur prit une autre issue :

— Mais à elle, à Jeanne, la pauvre orpheline, qui lui restera ?

— Moi.

— Vous ?

La duchesse mit dans ce monosyllabe une incroyable expression de gratitude, de prière et de tendresse.

— Oui, moi, Geneviève, une pauvre bourgeoise, veuve aussi, veuve d'Eustache Goudard, barbier.

— Eh bien ! ma chère Geneviève....

Par une de ces inspirations qui viennent du cœur, la duchesse absorbait dans le doux nom

de baptême le vulgaire nom de famille. Elle reprit d'une voix tremblante :

— Chère Geneviève, je vais vous léguer un bien lourd fardeau.

— Que voulez-vous dire, madame la duchesse?

— Vous ne m'avez donc pas regardée ?... Croyez-vous que je puisse vivre? Et croyez-vous que, si je n'étais pas sûre de mourir, je ne me serais pas précipitée sous les roues de cette horrible charrette, en criant : Gaston ! Gaston ! emmène-moi !

Un violent accès de toux interrompit ces dernières paroles, prononcées avec une exaltation effrayante. Ce corps frêle, d'une maigreur navrante, parut s'cbranler dans cette secousse comme une branche desséchée sous un vent d'orage. Une rougeur maladive monta subitement à ces joues dont la pâleur avait épouvanté Geneviève. Elle comprit alors que la duchesse n'exagérait rien, et qu'elle n'avait pas eu besoin

du tribunal révolutionnaire pour être condamnée à mort.

Cette crise s'apaisa. Redevenue plus calme, la duchesse, se reprochant peut-être l'égoïsme de sa douleur, fixa ses grands yeux sur Pierre, qui, plus attentif et plus ému que ne le comportait son âge, n'avait pas perdu un détail de cette scène. Puis, promenant doucement sa main sur les cheveux bruns de l'enfant, elle dit à Geneviève avec un sourire mouillé de larmes :

—Il n'y a plus de duchesses.... S'il y en avait encore, je n'en connais pas une qui ne fût fière d'avoir un fils tel que le vôtre.... Cher enfant, que Dieu te protége !

On arrivait. La rue était déserte, et Geneviève put, sans être remarquée de personne, faire monter la duchesse d'Erlange dans son modeste logement, composé de trois chambres. A peine entrée, la malade tomba de nouveau en faiblesse. La coucher dans son lit, préparer un

bouillon, entourer des soins les plus minutieux et les plus tendres celle que la Providence venait de confier à sa garde, ce fut pour l'active ménagère l'affaire de quelques instants. Elle installa dans la même alcôve le pliant qui avait servi à Pierre pendant sa première enfance, et sur lequel elle s'était penchée bien des fois pour contempler ce visage rose, souriant à travers son sommeil. Elle se hâta d'y porter Jeanne, que la chaleur et la fatigue avaient endormie. Pierre la suivait dans tous ses mouvements.

Bientôt Geneviève songea à la nécessité d'admettre quelqu'un dans sa confidence. Elle ne pouvait se dissimuler que la duchesse était dans un état très-grave, menacée de nouvelles crises qui seraient peut-être mortelles; or, comment faire face, sans un conseil, sans un appui, à l'imminence de ce danger, de ce malheur? Le nom du docteur Berval lui vint naturellement à l'esprit. Qu'il fût chrétien ou

philosophe, républicain ou royaliste, elle l'ignorait; ce qu'elle savait, c'est qu'il était, sous ses airs d'ironique brusquerie, honnête, généreux et bon, et qu'il avait en horreur les violences révolutionnaires.

Elle le fit appeler; il accourut. Quand elle lui eut raconté l'histoire de cette terrible matinée, il commença par la regarder avec ce respectueux attendrissement dont elle lui avait donné l'habitude; puis il s'approcha du lit où gisait la duchesse, ranimée une seconde fois par quelques gorgées de bouillon que Geneviève l'avait forcée de prendre. Il la pria de lui abandonner sa main brûlante, qu'il tint un moment entre les siennes; il examina ce pâle visage que se disputaient la consomption et la fièvre.

Quelques questions auxquelles elle répondit d'une voix mourante achevèrent de le renseigner. Attirant Geneviève dans la chambre voisine, il lui dit tout bas :

— Elle n'en a pas pour cinq jours.... N'importe, je reviendrai.

Il revint, et sa présence fut pour les deux femmes, — l'infirmière et l'agonisante, — une consolation et un soutien. Quoiqu'il se prétendît blasé par le spectacle des misères physiques et morales qui lui avaient livré tous leurs secrets, il oubliait son stoïcisme et son pessimisme en montant ce petit escalier, en entrant dans cette modeste chambre. Au moment où se déchaînaient au dehors toutes les variétés de la scélératesse et du vice, il admirait dans cet étroit espace, comme dans un sanctuaire caché à tous les regards, la silencieuse revanche de cette vertu dont il avait été souvent tenté de dire, à l'exemple de Brutus : « Tu n'es qu'un mot ! » Ces deux femmes la personnifiaient à ses yeux, consacrée par la douleur, la charité, le sacrifice et la mort. La grande dame et l'humble bourgeoise étaient dignes l'une de l'autre. L'égalité chrétienne, si différente de

l'égalité révolutionnaire, se réalisait dans sa perfection idéale sous les traits de la duchesse et de Geneviève. Celle-ci n'avait pas l'air de se douter de ce que son dévouement à une inconnue offrait de noble et de grand dans un temps où le malheur et l'épouvante prêchaient l'égoïsme aux âmes vulgaires. Celle-là, — le docteur l'avait deviné comme Geneviève, — se mourait parce que son mari était mort, à une époque où il était presque de bon ton, dans le monde des privilégiés de la fortune et de la naissance, de bafouer la tendresse et la fidélité conjugales.

Cependant le mal faisait des progrès rapides; la duchesse d'Erlange touchait à ses derniers moments. Résignée à son sort, certaine que sa petite Jeanne ne serait qu'à demi orpheline, doucement émue des soins affectueux du docteur et de Geneviève, elle éprouvait pourtant un surcroît de douleur en songeant que la plus précieuse des consolations allait lui manquer.

Hélas ! ce qu'aurait souhaité cette âme ardente, Geneviève ne pouvait pas le lui donner. Où était-il, le vieux curé, le digne prêtre qui avait assisté Eustache Goudard et adouci son agonie? Cruelle question à laquelle auraient pu répondre les pavés sanglants de la rue de Vaugirard et les tragiques murailles du couvent des Carmes.

Le quatrième jour, la duchesse eut une de ces heures de calme qui précèdent souvent la crise suprême; elle voulut en profiter pour redire à Geneviève toute sa gratitude, lui recommander encore une fois sa fille et lui faire, plus en détail, le récit de ses malheurs. Cette douloureuse histoire différait peu de celles qu'ont pu retrouver plus tard, dans leurs souvenirs, les survivants des grandes familles proscrites par la Révolution et décimées par la Terreur. Douze ans auparavant, lorsque nul ne pensait encore aux prochains orages, quand la reine Marie-Antoinette égayait de sa jeunesse, de son

charme et de sa beauté les majestés de Versailles et les idylles de Trianon, le duc et la duchesse d'Erlange, mariés depuis quelques mois à peine, plus jeunes que le roi et la reine, comblés de tous les dons qui font de la vie une ivresse, avaient brillé aux premiers rangs de ce groupe que poursuivirent, on le sait, tant de calomnies, mais qui sut donner à la fin d'une monarchie, d'une société et d'un monde l'attrait d'un chapitre de roman. Le duc et la duchesse paraissaient si heureux, ils s'aimaient d'un amour si profond et si pur qu'on leur pardonnait l'éclat de leur naissance, les faveurs ou les préférences de Marie-Antoinette et même la durée indéfinie de leur lune de miel. — Le joli couple ! disait en souriant la gracieuse souveraine. — Et le bon ménage ! ajoutait plus gravement Louis XVI.

L'épreuve ou l'expiation avait suivi de près ces rapides journées de printemps, d'insouciance et de plaisir. Le duc d'Erlange, attaché

au comte d'Artois, était sorti de France avec le prince, au moment où sa femme, qui avait perdu ses deux premiers enfants, venait de lui donner cette petite Jeanne qu'elle ne pouvait ni emmener ni quitter. Après une campagne dans l'armée de Condé, aimant mieux tout braver que rester séparé de sa femme et de sa fille, il était revenu à Paris, où il espérait pouvoir se cacher. Quelques mois s'écoulèrent sans qu'il eût à se repentir de son imprudence. Toutefois, pour plus de précaution, il avait envoyé la duchesse et Jeanne dans une ferme voisine de Corbeil, où elles avaient trouvé un asile sûr chez un ancien valet de chambre de la famille, devenu, par suite des transformations sociales, propriétaire et agriculteur. C'est là que la duchesse, atteinte déjà de la maladie qu'aggravaient ses continuelles alarmes, apprit l'arrestation de son cher Gaston. Depuis lors, sa vie n'avait été qu'une série de désespoirs, d'angoisses, de démarches aventureuses et

inutiles. Elle venait, deux ou trois fois par semaine, à Paris, espérant toujours avoir des nouvelles, être admise dans la prison, rencontrer quelque protecteur inconnu. Nos lecteurs savent le reste.

En terminant son récit, la duchesse était retombée dans un état d'agitation fébrile qui mit le comble à l'effroi de Geneviève.

— Oh ! un prêtre ! si je pouvais avoir un prêtre ! dit tout à coup la malade, dont les forces étaient soutenues par l'intensité de la fièvre.

— Hélas ! vous savez bien que c'est impossible ! lui dit sa compagne en s'efforçant de la calmer. Dieu, qui vous prive de ce dernier secours, vous a déjà pardonné.... Quelle faute ne serait d'ailleurs rachetée par vos douleurs, lavée par vos larmes ?... Vous étiez une épouse dévouée, une bonne mère, et non pas une pécheresse....

— Vous dites vrai, Geneviève, si nous parlons

comme le monde.... L'épouse n'a jamais trahi ses devoirs ; la mère aurait donné cent fois sa vie pour épargner à son enfant une souffrance et un chagrin ; mais, maintenant que l'approche de la mort me rend plus sérieuse et plus clairvoyante.... Oh! chère bienfaitrice! que de légèretés coupables! que de fantaisies ruineuses! que d'oublis des saintes lois de l'Évangile! Croyez-vous donc que ces calamités et ces crimes seraient possibles, si la société qui m'écrase de sa chute n'avait attiré par ses frivolités et ses fautes les colères divines?... Ce sont les hommes qui nous frappent; c'est Dieu qui nous châtie.... Oui, j'aimais Gaston avec passion, trop de passion.... il n'est pas permis à une femme chrétienne d'absorber ainsi toute son âme.... Gaston répondait à ma tendresse; mais il était jeune, brillant, léger, amoureux de fêtes, d'éclat, de plaisir.... Jamais il ne songeait à se demander quels seraient les lendemains de ces jours d'ivresse, et s'il était sage de jouer avec

les outils de nos démolisseurs.... Moi, je le suivais partout.... ses plaisirs, je les partageais.... j'étais de moitié dans ses imprévoyances.... avec lui, je me laissais aveugler par une heure d'amusement sur les périls que couraient dès lors toutes ces puissances, complices de leur ruine prochaine.... Ainsi que lui, je souriais à ce qui aurait dû m'indigner comme un scandale, m'irriter comme un défi, m'épouvanter comme une menace.... Tenez, Geneviève! un souvenir entre mille!... Vous avez sans doute entendu parler de la comédie de M. de Beaumarchais, le *Mariage de Figaro*?

Geneviève fit un mouvement; mais elle se contenta de répondre :

— Oui, madame!

— Tous nous aurions dû aller nous jeter aux pieds du roi et de la reine, les prier de maintenir l'interdiction d'une pièce qui a servi de prologue à nos malheurs.... Eh bien, nous fîmes le contraire; notre curiosité était si vive,

telle était notre passion pour le fruit défendu, que nous n'eûmes ni repos, ni trêve, jusqu'à ce que les répugnances du roi et le *veto* de la censure eussent cédé à nos folles instances.... Le jour de la première représentation, je remuai ciel et terre pour avoir une loge ; je l'obtins.... quelle soirée ! je sentais vaguement qu'il y avait là une déclaration de guerre ; mais bientôt mon malaise se dissipa ; je fus entraînée, étourdie par les éclats de cette verve, par les applaudissements de mes amis, par l'enthousiasme du parterre ; je ris et j'applaudis comme les autres, et, quand on baissa le rideau, je dis à mon frère, le marquis de Trévières....

— Le marquis de Trévières ! interrompit Geneviève, qui ne put, cette fois, retenir une exclamation de surprise.

— Oui, reprit la duchesse avec un frémissement nerveux ; je m'appelle, de mon nom de famille, Louise de Trévières.... Mon frère, de quinze ans plus âgé que moi, — le terrible

marquis, comme on disait à la cour, — nous donna, hélas! bien du souci.... Ah! voilà encore un grand coupable! Des hommes tels que lui ne justifientrien, mais expliquent tout....

— Le marquis de Trévières! répétait Geneviève.

— Vous le connaissez donc?...

— Je ne le connais pas, je ne l'ai jamais vu.... et pourtant....

Elle fouilla dans un tiroir, et y retrouva la feuille de papier où elle avait écrit sous la dictée de son mari: « Le marquis de Trévières, château de Trévières, près Bayeux. »

— C'est cela! c'est bien cela! dit l'agonisante en se soulevant encore une fois sur son oreiller; mais comment cette adresse est-elle entre vos mains?...

— Je l'ai écrite.... quelques instants à peine avant la mort de mon mari.... La nuit, pendant son délire, il n'avait cessé de répéter ce nom qui semblait éveiller en lui je ne sais quelle

redoutable image.... Le matin, il avait recouvré sa raison, et c'est alors qu'il me fit écrire cette adresse que je ne puis plus oublier.

— C'est étrange.... Et vous vous souvenez de la date?...

— La date! s'écria Geneviève en pleurant; oh! je l'oublie encore moins; la nuit du 14 au 15 juillet 1789! Le soir et le lendemain de la prise de la Bastille!...

— Ah! je crois comprendre, moi, ce que vous ne comprenez pas! murmura la duchesse en retombant sur son lit.

Dans ce moment, le docteur rentra. Sa figure exprimait une émotion profonde et annonçait un grand événement.

— Madame! dit-il à la duchesse, si votre belle âme était accessible à l'idée de vengeance, j'éprouverais quelque joie à vous informer de ce qui se passe.... La Révolution vient encore de dévorer quelques-uns de ses plus abominables enfants.... Robespierre, Couthon, Saint-Just,

Henriot et tous les monstres de la Commune, sont envoyés à l'échafaud.... Leur mort sera, dit-on, le signal d'un retour à la justice et à la pitié !...

— Trop tard !... Gaston !... Trop tard !... répliqua la malheureuse femme, que cette nouvelle et cet effort achevèrent d'épuiser.

Ce furent les dernières paroles qu'elle prononça distinctement. Pourtant elle vécut encore jusqu'au lendemain matin. Geneviève, pendant cette veillée funèbre, la vit bien souvent, à la pâle lueur de la lampe, tourner son regard mourant vers le petit lit où Jeanne, après avoir beaucoup pleuré, avait fini par s'assoupir. Bien souvent, elle l'entendit ou crut l'entendre lui dire d'une voix à peine saisissable : « Je vous la lègue.... je vous la donne ! »

Le matin, comme la duchesse lui disait une dernière fois avant d'expirer :

— Je vous la lègue, je vous la donne !...

— Mourez en paix, sainte et chère martyre !

lui répondit Geneviève ; je l'aimerai comme ma fille !

Un sourire effleura les lèvres livides de la duchesse d'Erlange.... un soupir s'exhala.... elle était morte.

Le jour naissait; un rayon se glissa à travers la fenêtre, pénétra dans la chambre, éclaira la blancheur de ce visage immobile, de ce drap qui allait servir de linceul.

Jeanne dormait encore; mais Pierre, réveillé avant l'aube, était accouru auprès de sa mère. Il l'avait entendue.

— Maman ! lui dit-il tout à coup, si tu aimes Jeanne comme ta fille, c'est donc que je l'aimerai comme ma sœur?...

— Peut-être ! murmura-t-elle en tressaillant.

A ces paroles naïves d'un enfant de dix ans, la pauvre mère n'avait pu se défendre d'un douloureux pressentiment.

V

Si Geneviève avait eu l'expérience d'une femme du monde, peut-être aurait-elle cherché à tout prix un moyen de séparer son fils Pierre de sa fille adoptive, sans leur laisser le temps de vivre et de grandir ensemble. Mais que pouvait-elle? Pendant les années de désordre social et moral qui suivirent le 9 thermidor, bien des enfants furent élevés au hasard, dans la rue, sans surveillance et sans maître. Il lui eût été fort difficile, même dans le quartier classique des environs du Luxem-

bourg, de trouver une pension assez sûre pour mériter sa confiance. D'ailleurs, à ne consulter que sa prudence maternelle, lequel de *ses* deux enfants aurait-elle éloigné? Pierre? C'était trop demander à cette mère, qui avait fait de cette chère créature sa consolation, sa vie, son unique joie, une partie de son âme. Jeanne? Quelques jours avaient suffi à Geneviève pour l'aimer si tendrement qu'elle n'avait même plus besoin de se souvenir de la promesse faite au lit de mort de la duchesse d'Erlange. Avoir Jeanne à ses côtés, savourer ses caresses, sourire à ce frais visage, entendre chaque matin et chaque soir cette voix, douce comme le gazouillement de la fauvette, prier pour les morts, les proscrits et les absents; regarder complaisamment Pierre qui, tout fier de son âge et de sa science, apprenait à sa jeune *sœur* à épeler ses lettres ou à répéter sa leçon, il y avait là pour Geneviève un tel charme, ce charme répondait si bien à toutes les tendresses de son

cœur, qu'elle ne tarda pas à confondre l'illusion avec la réalité, la maternité factice avec la maternité véritable. Il lui semblait que cette situation n'avait pas de date, que Jeanne lui appartenait dès le berceau, que, pour la dédommager de ses chagrins, Dieu lui avait envoyé cette enfant, chargée de suppléer à ce qui lui manquait.

Chez les femmes pures et aimantes qui ne vivent que pour les affections de famille, l'amour maternel a des contradictions touchantes : le fils est l'idole; c'est à lui que se rattachent tous les rêves d'ambition, toutes les idées d'avenir; pourtant la mère devine qu'il lui échappera par maint endroit, qu'il aura peut-être des secrets qu'elle ne devra pas connaître. Mais sa fille! c'est le complément d'elle-même; c'est la maternité renouvelée chaque jour et à chaque heure sous sa forme la plus gracieuse et la plus délicate, avec des blancheurs d'hermine, des pudeurs de sensitive,

dans une si étroite intimité de cœur et d'esprit, qu'on croit entendre penser l'une en écoutant parler l'autre..

Geneviève ne fit donc rien pour prémunir Pierre contre le danger qui pouvait le menacer plus tard ; ce danger était si loin, et le bonheur était si près ! Et puis, à côté d'un sujet d'inquiétude, n'y avait-il pas une espérance ? Cette Révolution fatale, que Geneviève avait si souvent maudite, dont les préliminaires avaient affolé le pauvre Eustache, dont les premiers triomphes l'avaient faite veuve, cette Révolution serait-elle aussi stérile qu'elle avait été meurtrière ? Ne pouvait-il pas arriver, après les excès et les violences, une phase d'apaisement où s'effaceraient les vieilles catégories sociales, où le principe d'égalité, dépouillé de son sanglant alliage, apparaîtrait dans toute son évangélique beauté, où un jeune homm bien doué, riche d'honneur, d'intelligence et de courage, pourrait tout naturellement épouser

une jeune personne de haute naissance? Par une inconséquence familière aux âmes les plus droites, Geneviève, en embrassant d'un même regard Pierre et Jeanne, charmants tous deux, tous deux unis par cette amitié d'enfance qui pourrait plus tard s'appeler d'un autre nom, penchait à croire que tout n'était pas absurde et irréalisable dans les aspirations et les rêves qu'elle avait parfois reprochés à son mari comme de folles chimères. Tant que son cœur n'y avait pas eu d'enjeu, son bon sens en avait eu peur, et les événements s'étaient chargés de justifier au centuple ses frayeurs ou ses répugnances. Mais, à mesure que s'éloignaient les calamités ou qu'elles offraient un caractère plus tolérable, à mesure qu'elle découvrait chez Jeanne une grâce nouvelle, chez Pierre une preuve d'intelligence et de force, un présage de supériorité morale : « Qui sait? se disait-elle; Eustache avait peut-être raison.... Il est impossible que tant d'hommes d'esprit se

soient grossièrement trompés, que des idées généreuses n'aient dû aboutir qu'à des prodiges de méchanceté et de scélératesse ; impossible que Dieu ait permis tant de crimes et de malheurs s'il ne devait en sortir un bienfait pour la génération à venir.... Or, quel bienfait plus grand, plus précieux, plus chrétien que celui-là : le rang fixé par le mérite ! deux êtres également bons, également beaux, dignes de se comprendre, de s'aimer et de s'unir, n'ayant plus à se préoccuper des distinctions de naissance ! la noblesse passant des parchemins dans les âmes !... Ah ! ce serait enfin le règne de la vérité et de la justice ! ce serait le bonheur de mes chers enfants ! quelle fête pour moi ! quel triomphe pour M. de Beaumarchais ! » Et Geneviève, qui dans le temps n'avait jamais voulu aller voir le *Mariage de Figaro*, se surprit un jour achetant la brochure et rentrant chez elle pour la lire.

Il y eut à cette époque, pendant ces années

turbulentes, inquiètes, brodées de gloire, tachées de sang, de scandales et de hontes, deux courants bien distincts. Les esprits vulgaires ou frivoles, incertains de l'avenir, séparés du passé par un abîme, déshérités par les catastrophes publiques de toute éducation sérieuse, échappés à la Terreur, traversant le Directoire, se ruèrent au plaisir comme des convalescents affamés qui célébreraient par un festin pantagruélique leur surprise et leur joie de n'être pas morts. Ils renouvelèrent les futi lités de l'ancien régime en y mêlant cette lave, cette vase et cette lie qu'avaient apportées les débordements populaires. Il existait entre les deux sociétés cette différence, que l'une s'était étourdie pour ne pas songer à sa chute prochaine, et que l'autre s'enivrait pour être plus sûre de sa récente délivrance. A un quart de siècle de distance, la légèreté française couvrait le même visage, ici, du masque de velours aristocratique, là, du masque de carton en-

luminé par le mardi gras plébéien. La galanterie baissait d'un cran et descendait du boudoir dans la rue; l'élégance était remplacée par la fougue, la licence par le dévergondage, les dentelles et la poudre à la maréchale par un compromis bizarre entre le débraillé du révolutionnaire et la surcharge du parvenu. Ces joies avaient la fièvre, ces divertissements tenaient du délire, ces modes associaient la nudité païenne au cynisme démagogique; ces amours secouaient leurs ailes humides du sang des victimes et des bourreaux et récitaient Anacréon sur la fosse de Robespierre.

Mais, à côté de l'orgie qui refusait de réfléchir de peur de ne pouvoir plus oublier, quelques âmes d'élite profitaient des premières heures de trêve pour se recueillir et penser. Celles-là se demandaient, comme Geneviève, si tant d'efforts et de sacrifices devaient être à jamais perdus, si l'humanité était éternellement placée dans l'alternative

ou de gémir sous un joug séculaire, hérissé de priviléges et d'abus, ou de subir la tyrannie des multitudes, plus oppressive et plus cruelle que tous les despotismes. N'y aurait-il donc pas moyen de dégager du chaos, où ne s'apercevaient encore que quelques vagues lueurs, un certain nombre de ces vérités dont le premier essai avait coûté si cher? Fallait-il désespérer des sociétés modernes, parce qu'un siècle sans foi et sans mœurs, chargé d'accomplir une œuvre essentiellement chrétienne, avait laissé tomber entre des mains brutales et perverses le programme de la sagesse et de la vertu?

Parmi ces obstinés *mainteneurs* de l'idée de réforme ou de régénération sociale, figurait le docteur Berval. Ayant dépassé la soixantaine, assez riche pour mettre sa vie d'accord avec ses goûts de philosophe et de savant, s'étant vu enlever, disait-il, par le tribunal révolutionnaire la chance de tuer ou de guérir ses

malades, le docteur avait congédié peu à peu sa clientèle et se donnait tout entier à ses livres qu'il appelait ses amis, et à ses amis qui parfois lui offraient des sujets d'étude comme ses livres. Il multipliait ses visites à Geneviève, trouvant dans cet aimable intérieur de quoi satisfaire tout ensemble sa spécialité de bourru bienfaisant et sa passion d'observateur. La veuve lui avait toujours inspiré une affectueuse sympathie qui, depuis le tragique épisode du 5 thermidor, était devenue de l'admiration et du respect. Mais il n'était plus seulement attiré par les douces vertus de Geneviève : ces deux enfants d'origine si diverse, réunis par le malheur des temps, grandissant sous un même souffle de tendresse maternelle, l'intéressaient à tel point que, à défaut de leur mère, il eût été homme à les adopter. D'abord, ils étaient charmants ; chaque jour ajoutait à la gentillesse de Jeanne, qu'il nommait sa petite duchesse, à la bonne mine et aux progrès de

Pierre, dont le caractère impétueux, passionné, enthousiaste, acceptait avec une ardente joie les jolis caprices et la gracieuse tyrannie de Jeanne. Ensuite, il voyait ou croyait voir en eux l'application des idées qui soutenaient sa vieillesse, animaient sa solitude, le consolaient d'avoir vécu, et adoucissaient pour lui les souvenirs de la Révolution et de la Terreur. Si jamais le dogme de l'égalité sociale devait être mis en pratique et triompher des préjugés du vieux monde, n'était-ce pas au profit et en la personne de ces enfants dont l'un, fils d'un petit bourgeois, possédait en germe toutes les qualités qui font l'homme de bien et l'homme supérieur, dont l'autre, unique et dernier rejeton d'une famille ducale, serait morte peut-être de dénûment et de faim sans la pauvre veuve du barbier?...

Bientôt ce ne fut plus assez, pour le docteur Berval, de fréquenter cette paisible maison où se dilatait son vieux cœur, plus sensible à l'iso-

lement, depuis que sa vie était moins active. Il voulut contribuer par lui-même au dénoûment qu'il souhaitait et qu'il intitulait d'avance : « Épilogue du *Mariage de Figaro.* » Geneviève y gagna, pour Pierre et même pour Jeanne, un maître tel qu'en auraient vainement cherché, en ces moments de désarroi, des millionnaires ou des princes.

— Pierre, dit un jour le docteur à son jeune ami, qui touchait alors à l'adolescence ; vous savez, n'est-ce pas, que M. de Beaumarchais a été votre parrain ?

— Oui, monsieur, et c'est pour cela qu'on m'appelle encore dans le quartier « Figaro-Pierre, » ou « Pierre-Figaro » ou « Figaro » tout court. Au commencement ce nom m'amusait.... aujourd'hui je voudrais bien savoir ce qu'il signifie.

— Ah ! on t'appelle Figaro, mon bon Pierre ? interrompit Jeanne, qui assistait à l'entretien ; c'est un joli nom, plus amusant que le tien....

J'ai bien envie, moi aussi, de t'appeler Figaro.... pour varier.... quand je serai très-contente de toi. Monsieur Berval, voulez-vous me l'expliquer?

Expliquer le *Mariage de Figaro* à une charmante espiègle de neuf ans et à un écolier courant sur sa quatorzième année, ce n'était pas chose facile. Pour s'en tirer décemment, le docteur imagina de profiter de l'occasion et d'ébaucher une première expérience.

— Chers enfants, leur dit-il, l'œil fixé sur Geneviève qui ne perdait pas une syllabe de ses paroles, Figaro, dans la pensée de l auteur qui est un habile homme, représente.... c'est-à-dire, non.... rappelle ce que nous enseigne l'Évangile, ce que bien des gens avaient oublié; que nous sommes tous égaux; qu'il n'y a de supériorité réelle que celle de la vertu, de l'intelligence et du talent; qu'il est injuste que l'homme digne du premier rang soit relégué au dernier par des préjugés de naissance; qu'il

doit être, grâce au progrès social, en mesure d'aspirer à tout, et que personne, ni le grand seigneur, ni le ministre, ni le Crésus, ni la duchesse, n'est en droit de le dédaigner.

— Mais cela n'a pas le sens commun! s'écria Jeanne avec une vivacité singulière; n'est-ce pas ce que voulaient les méchants qui ont tué mon père, qui sont cause que ma mère est morte, qui ont brûlé nos châteaux, forcé nos parents et nos amis à émigrer avec nos princes?

Le docteur fronça le sourcil; il échangea un regard avec Geneviève.

— Mademoiselle la petite duchesse, reprit-il après un silence, vous êtes trop savante pour moi.... mais tenez!...

Il tira de sa poche un flacon et ajouta:

— Vous voyez, dans cette fiole qui n'a l'air de rien, cette liqueur jaune tirant sur le rouge: prenez-en six gouttes, c'est un remède; six cuillerées, c'est un poison. Je reviens à toi,

mon petit homme, dit-il en se tournant vers Pierre; tu es le filleul de M. de Beaumarchais; mais ton parrain, emporté par les événements, par les affaires, par les agitations perpétuelles de sa vie, a complétement négligé les devoirs que lui imposait ce titre. On le dit d'ailleurs infirme, dégoûté de tout, sourd comme un tapis.... C'est à moi de faire son œuvre : je veux être ton précepteur. Qu'en dis-tu?

L'expressive figure de Pierre rayonna de bonheur....

— Oh! que vous êtes bon! dit Geneviève.

— Non, je ne suis pas bon; je suis très-mauvais, au contraire! J'ai le genre humain en horreur. Les méchants.... nous avons vu de quoi ils sont capables. Les gens de bien!... ils m'impatientent presque autant que les autres; presque toujours ils méritent ce qui leur arrive. Mais j'aime Pierre depuis sa naissance, et je ne veux pas qu'il soit dit.... Suffit, je m'entends. Pour aujourd'hui, trêve de réflexions

philosophiques ou chagrines!... Il fait beau: en dépit de nos folies et de nos fureurs, le joli mois de mai n'a rien perdu de son charme. Je vais, chers enfants, vous donner ma première leçon au grand air, au Jardin des plantes, qui vient d'être livré au public et où nous trouverons à nous instruire en nous amusant. Vous verrez la ménagerie, nouveau bienfait de mon illustre ami Bernardin de Saint-Pierre; des loups-cerviers, des panthères, des tigres, des lions.... Pauvres bêtes! on les appelle encore féroces!... Il y a quatre ans, en 1793, on les a transportées de Versailles à Paris dans des cages de fer.... quel à-propos!... Ah! si elles avaient su parler! « Laissez-nous circuler, auraient-elles pu dire, et remplacez-nous dans nos cages; tout le monde y gagnera. »

— Des lions! des lions! dit Jeanne en battant des mains; quelle joie! Il y en a dans les armes de mon père.

Les deux enfants prirent les devants. Resté

un moment seul avec Geneviève, le docteur lui dit à demi-voix :

— Vous avez entendu ?

— Hélas ! oui, et je tremble.... Ah ! monsieur le docteur, qu'ai-je fait ? J'ai péché par imprévoyance, par égoïsme peut-être. La consolation présente m'a caché le péril à venir. Mon pauvre Pierre ! par l'intelligence et par le cœur il a deux ou trois ans de plus que son âge ; son excessive sensibilité va le rendre bien malheureux ! Vous le savez, je lis dans son âme comme dans la mienne ; il ne se connaît pas encore ; ce sentiment profond, passionné, que Jeanne lui inspire, n'est encore que de l'amitié.... Mais vienne la seizième année — et il n'en est pas loin, — ce sera de l'amour, un amour qui sera son supplice et le mien ; car il n'y a pas d'illusion possible : Jeanne...

— Eh bien ?

— Oh ! je n'ai pas à me plaindre de cette enfant : elle n'est pas ingrate ; ses caresses sont

aussi douces que son visage. Cent fois par jour elle m'appelle sa bienfaitrice, sa mère, son bon ange; elle aime Pierre.... comme un frère, un camarade plus âgé qu'elle, qui la protége, l'amuse, obéit à toutes ses volontés et se ferait hacher pour lui épargner un chagrin. Elle se laisse aimer. Ah! ce n'est pas la même chose! Ces petites filles sont si étonnantes!... Jeanne sait que sa famille a eu des alliances avec les Rohan, les Montmorency, les Noailles; qu'un de ses ancêtres était à la première croisade. Qui le lui a dit? Ce n'est pas moi.... Jamais elle n'oubliera le sang noble qui coule dans ses veines; jamais elle ne consentira à s'appeler madame Goudard.... Et Pierre.... il en mourra!

Ses yeux se remplirent de larmes; M. Berval l'interrompit.

— Ta! ta! ta! ma chère dame, il est bon de tout prévoir, mais il me semble que nous allons bien vite; nous ne songeons pas au petit dieu malin, comme on disait dans mon

jeune temps, lequel dérange ou arrange bien des choses. Une fillette de neuf ans ne peut encore en être aux sentiments romanesques. Un frère, un petit-cousin, un joujou, un carlin, une poupée, c'est tout un. Mais l'enfant deviendra jeune fille: elle a beau descendre en ligne droite des douze pairs de Charlemagne ou des chevaliers de la Table-Ronde, il arrive un moment où le cœur parle; et pour qui parlerait le sien, si ce n'est pour l'aimable garçon qui marche fièrement devant nous, donnant la main à sa gentille compagne?

Geneviève ne demandait qu'à être persuadée; elle sourit avec une complaisance maternelle, et le docteur, excellent latiniste, se remémora le *Latonæ tacitum* de Virgile. Il reprit:

— Se douterait-on, à le voir si leste et si fort, que Pierre est à l'âge dit *de disgrâce?* Avant peu on le citera comme un des beaux jeunes gens du quartier, et ce ne sera que le moindre de ses avantages. Quelle franchise dans ses

yeux noirs! quel heureux mélange de modestie et de fermeté dans toute son attitude! Il n'a pas fait d'études régulières; il y supplée par sa facilité à tout apprendre. Il a tout ce qui peut l'élever plus tard au niveau des situations les plus brillantes: du feu, de l'âme, de l'esprit, du courage; il sera un homme, je vous en réponds, ou j'y perdrai mon latin! Je veux qu'il soit, à vingt ans, si accompli, si instruit, si irrésistible, qu'on ne puisse le refuser sans folie.

— Encore une fois, monsieur le docteur, comment vous remercier?

— Ne me remerciez pas! Mais, j'y pense.... ce serait un obstacle de moins.... Les nobles ancêtres de mademoiselle Jeanne me font l'effet d'être endormis dans leurs tombeaux. Depuis la terrible date du 5 thermidor, avez-vous reçu de l'étranger une missive quelconque où il fût question de l'orpheline?

— Pas une.

— On parlait, ces jours-ci, de la rentrée d'un certain nombre d'émigrés. Personne n'est venu demander ou réclamer votre fille adoptive?

— Personne. Ah! il ne nous manquerait plus que ce malheur! répondit Geneviève en frémissant. Malgré mes pressentiments et mes craintes, j'aime Jeanne comme ma fille; je l'ai promis à sa malheureuse mère, et je ne croyais pas si bien dire. Que deviendrais-je, grand Dieu! que deviendrions-nous si on tentait de nous la prendre?

Le nom du marquis de Trévières lui traversa le cœur et monta à ses lèvres; une répulsion instinctive l'empêcha de le prononcer.

— Vous voyez donc bien, poursuivit M. Berval, que nous ne sommes pas menacés de ce côté-là. Allons, espoir et courage! Le jour où notre petite duchesse sera forcée de s'avouer qu'elle aime votre fils Pierre, — et elle l'aimera, — le nom de Goudard resplendira pour

elle de toutes les magnificences féodales ; sinon, à quoi aurait servi la Révolution ?

— Ah ! docteur, c'est ce que je me suis demandé bien souvent depuis la mort de mon pauvre Eustache !

— Et je serais peut-être fort embarrassé de vous répondre.... Nous voici arrivés : allons voir les tigres.

VI

A dater de ce jour, commença pour Geneviève et ses enfants, pour le docteur Berval et ses élèves, une vie qui aurait été délicieuse si Pierre, en grandissant, n'avait partagé les vagues anxiétés de sa mère. Pendant la belle saison, c'étaient le Jardin des plantes et le jardin du Luxembourg qui servaient de salles d'étude. Le docteur était une encyclopédie vivante et, ce qui vaut mieux, une encyclopédie familière. Botaniste, musicien, géologue, érudit, polyglotte, connaissant à fond la littérature et

l'histoire, il avait l'art de mettre son savoir à la portée de l'adolescent et de la petite fille; il assouplissait sa science comme ces légers tissus d'Orient qui couvrent, en se dépliant, une large surface et que l'on peut faire passer à travers un anneau. Grâce à lui, les heures s'écoulaient rapides, laissant dans ces jeunes mémoires des trésors qui les enrichissaient sans les accabler. Les récréations et les leçons s'adaptaient si bien, que Pierre et Jeanne en étaient arrivés à ne plus les distinguer. Ils ne savaient plus s'ils s'instruisaient à la promenade ou s'ils s'amusaient le livre à la main.

Souvent Geneviève, pour ne pas rester seule au logis, acceptait le bras du docteur. Elle allait s'asseoir, avec boîte à ouvrage, sous ces marronniers ces platanes, jeunes alors, dont la vieillesse abrita tant de fois, pendant les années de collége, nos jeux ou nos rêveries. M. Berval prenait place auprès d'elle. Ils causaient. S'il est vrai, comme on l'a dit, que

les peuples heureux sont ceux dont l'histoire est ennuyeuse, il faut rendre cette justice à la Révolution, que, depuis le premier jour de son règne, l'histoire de France n'ennuie plus. Chaque mois, dans cette phase transitoire, amenait son émotion, son incident, son imprévu. A la Terreur et aux massacres avaient succédé l'incertitude, le malaise, l'agitation des partis, les vicissitudes de la guerre. La République, grevée de débauches, de faillites et de crimes, se sentait mourir; mais, fidèle à sa prédestination et à ses instincts, elle ne voulait pas que sa mort réparât ses fautes et que son héritage retombât entre les mains de la Royauté. Le 18 fructidor préparait le 18 brumaire, c'est-à-dire un coup d'État et une dictature, en ajournant indéfiniment la monarchie tempérée, telle que l'avait rêvée Louis XVI, telle que l'essaya Louis XVIII, telle que les Français n'ont jamais su ni la comprendre, ni la pratiquer, ni la mériter.

Mais on était alors trop près des événements pour les juger, et d'ailleurs la politique ne pouvait intéresser Geneviève que dans ses rapports avec l'avenir de Pierre et de Jeanne. Quant au docteur, il était resté, malgré sa haine contre les excès révolutionnaires, légèrement chimérique comme les belles âmes, et il lui répugnait, même après tant de rudes expériences, de perdre le fruit de la Révolution. Tous deux subordonnaient à leur idée fixe les inquiétudes publiques et les formes de gouvernement. A tous deux il semblait que le principe républicain, s'il réussissait enfin à se moraliser, à se fixer et à s'adoucir, serait plus favorable que l'autre à ce grand travail de fusion sociale qui devait rapprocher toutes les classes et rayer du dictionnaire le vieux mot de *mésalliance*.

Pendant qu'ils discouraient ainsi, une gazette sur leurs genoux, les enfants prenaient leurs ébats ; tantôt, au Luxembourg, ils se poursui-

vaient gaiement à travers les allées, ou distribuaient aux cygnes du grand bassin les miettes de pain de leur déjeuner; tantôt, au Jardin des plantes, ils s'amusaient à lire les étiquettes des plates-bandes, à préparer leur leçon de botanique ou à parcourir les sentiers en pente qui mènent au cèdre de Jussieu. Mais ces innocentes récréations ne suffisaient plus à Pierre: il ne tardait pas à revenir, ramené par un attrait invincible, auprès du docteur et de Geneviève.

Il voulait prendre sa part des nouvelles publiques, suivre en idée la marche de nos armées, se faire expliquer ce qu'il ne comprenait pas encore dans les alternatives de désordres et de victoires. On eût dit qu'il se croyait appelé d'avance à jouer un rôle dans ce drame immense dont les scènes se succédaient avec une rapidité effrayante, dont les acteurs ouvraient à sa jeune intelligence de nouvelles perspectives et le faisaient tour à tour tres-

saillir de colère et de surprise, d'enthousiasme et de pitié.

Parmi ces noms, il y en avait un qui dominait tous les autres et saisissait les imaginations par le double prestige de la gloire et de l'inconnu. La campagne d'Italie, la campagne d'Égypte, révélaient à la France et au monde le génie de Napoléon Bonaparte, mais sans leur livrer ses secrets, et en préparant sa grandeur par un bizarre mélange d'admiration et d'incertitude. Éclatant et mystérieux tout ensemble, il empruntait également à l'éblouissement de ses triomphes et à l'obscurité de ses projets ce je ne sais quoi qui fit sa puissance et confondit à son bénéfice la légende et l'histoire. Si le jeune vainqueur d'Arcole et de Lodi, de Montenotte et de Marengo fixa sur lui tous les regards, passionna jeunes et vieux et s'empara d'une génération tout entière, quel effet ne devaient pas produire sa renommée, ses pas de géant, le bulletin de ses batailles, sur

l'âme ardente de Pierre, qui, dans ses rêves d'adolescent, intéressait peut-être sa propre destinée à l'élévation soudaine de ce petit élève de Brienne, de cet obscur lieutenant d'artillerie, devenu, en cinq ans, l'égal de tous les héros et le supérieur de tous les rois? Ce fut comme une explosion. A cette date, toute de mouvement et d'action, Bonaparte, avec ses habiletés et ses bonheurs de mise en scène, devait être pour Pierre, comme pour bien d'autres, ce que furent plus tard, pour une jeunesse rêveuse, les personnages créés par lord Byron et Chateaubriand. Il en fit son idéal, son type, son modèle, le confident lointain d'un amour qui se dégageait de plus en plus des brumes de l'adolescence et qui ne pouvait plus être taxé de folie dans un temps où s'accomplissaient de tels prodiges. Pierre ne se lassait pas d'interroger le docteur au sujet de son idole, de lui demander sans cesse de nouveaux détails sur tel ou tel épi-

sode de ces brillantes campagnes. Pendant ces récits, son cœur battait dans sa poitrine; son visage s'animait; une émotion extraordinaire se trahissait dans l'éclair de ses yeux noirs. — « Ah ! c'est la gloire ! » disait-il, et il battait des mains comme s'il avait entendu le bruit du canon, le piaffement des chevaux, les sons de la musique militaire et les cris de victoire. Une fois, il s'échappa jusqu'à dire en regardant Jeanne : — Ce grand homme nous ouvre la route.... il nous donne le vrai sens de la Révolution.... oh ! marcher sur ses traces, gagner une bataille, devenir illustre, et puis....

Il ajouta, après un moment d'hésitation : — Je suis sûr que, s'il le voulait, le général Bonaparte pourrait épouser une grande dame ?

— C'est déjà fait ! répliqua M. Berval avec une nuance d'ironie peu flatteuse pour les vertus et les beautés du Directoire ; sans compter qu'il n'a pas dit son dernier mot ! — Puis, d'un ton plus grave :

— Ah! jeune homme! jeune homme! la gloire! elle est bien belle.... de loin. Nous savons aujourd'hui ce qu'elle rapporte; plus tard, nous saurons ce qu'elle coûte!

Le docteur et Geneviève s'inquiétaient de cette exaltation juvénile. La veuve eut cette idée poignante, que, pour vaincre les préventions innées de la noble orpheline et faire tomber toutes les barrières, Pierre songeait déjà à partir, à s'engager, à se battre, à courir mille dangers dont le contre-coup suffirait à la tuer. M. Berval partageait ses appréhensions, et y ajoutait, de son cru, cette profonde antipathie pour la guerre et les hommes de guerre, qui fut un des traits caractéristiques de la plupart des penseurs et des savants de cette époque; antipathie que Bonaparte rendit avec usure à ceux qu'il qualifiait d'idéologues. Le docteur était ou avait été trop de son siècle pour ne pas en garder quelques illusions. Une sorte d'intuition scientifique l'avertissait que

les excès de l'anarchie morale et politique ne pouvaient conduire qu'au triomphe de la force brutale, et que cette force, sous le pseudonyme de gloire militaire, allait recueillir l'héritage de la Révolution. Il lui déplaisait de penser que Pierre, son cher élève, une organisation si délicate, un esprit si vif, une âme si pure et si tendre, s'associerait à ce mouvement de réaction contre la liberté et l'intelligence, et renverserait à coups de sabre les obstacles qui le séparaient de la petite duchesse.

Mais cette même faculté de déduction et d'analyse créait à M. Berval d'autres perplexités. Comment Pierre pourrait-il, étant donné les préjugés nobiliaires, se rendre digne de prétendre à la main de Jeanne d'Erlange ? En s'élevant d'emblée au-dessus des jeunes gens de sa condition et de son âge, en entrant, par droit de conquête, dans ces sphères supérieures où la renommée se charge d'unir sous un même rayon le nom aristocratique et le nom

plébéien. Or, comment atteindre ce but si difficile, si ce beau jeune homme restait toujours auprès de sa mère? et comment décider Geneviève à perdre de vue son fils, à le livrer aux dangers du monde, aux difficultés d'un début, aux hasards d'une époque troublée où le terrain tremblait sous les pas les plus fermes, où les catastrophes alternaient avec les scandales, où le héros de la veille était le proscrit du lendemain? Le docteur tournait et retournait dans son esprit cet inquiétant problème, sans découvrir une solution qui pût le satisfaire. En attendant, il s'accoutumait à vivre au jour le jour, heureux de se savoir utile, d'échapper aux tristesses d'une vieillesse solitaire; s'attachant de plus en plus aux enfants, à Geneviève, et se réchauffant le cœur au foyer de cette douce amitié. — Rien ne presse, se disait-il; remplissons notre tâche.... Dieu fera le reste.

Donnons, par un détail secondaire, une idée

des soins minutieux qu'il apportait à l'éducation de Pierre, et de sa persistance à le pourvoir de tout ce qui pourrait décider le cœur de Jeanne. Il voulut que le fils du barbier eût des manières exquises, bien sûr que cet avantage lui serait peu disputé par les élégants de l'an VII et les créatures de Tallien et de Barras. Il avait eu pour clientes, pendant ses années de vogue, quelques-unes des femmes dont le salon servait de rendez-vous à la bonne compagnie, et qui gardaient les grandes traditions de politesse et de bon langage. Observateur par état et par goût, il avait étudié ces nuances fugitives, à peine saisissables, qui font que le même mot, le même geste, peuvent révéler l'homme vulgaire ou l'homme bien élevé. Il s'était passionné pour cette étude, comme s'il se fût agi de minéralogie ou de botanique, et il en conservait un souvenir assez fidèle pour essayer d'en faire profiter son élève. Le succès fut prompt et complet. En dépit des classements

d'origines et de races, il est rare que la pureté de l'âme, la droiture du cœur, la délicatesse de l'esprit, l'habitude de se plaire aux pensées fortes et aux sentiments généreux, ne se reflètent pas au dehors ; les manières sont le miroir des pensées ; comment le cristal se ternirait-il, si rien n'a terni le souffle qui l'effleure, l'image qui s'y réfléchit? Les mots même de notre langue, si souple et si fine, n'expriment-ils pas cette intime alliance de l'homme moral avec l'homme extérieur? Donnez pour mobile à l'activité humaine un idéal de désintéressement et de grandeur; vous avez la *noblesse :* transportez la conscience du domaine de l'âme dans celui de l'esprit; vous avez le *goût :* considérez le goût dans ses rapports avec la société polie; vous avez le *tact.*

Pierre n'eut donc pas besoin d'efforts pour acquérir ce complément d'éducation. Jamais sa bouche n'avait proféré une parole grossière. Il possédait naturellement cette grâce qu'une lé-

gère culture peut aisément changer en élégance. Le docteur se délectait en le voyant, dans tous les menus détails de la vie sociale, ressembler de plus en plus aux fils des grandes familles que la Révolution avait décimées ou dispersées. — « Si la petite duchesse n'est pas contente, se disait-il, il faudra qu'elle soit bien difficile ! »

Vers cette époque, Pierre eut une émotion plus douce, mais aussi dangereuse peut-être que celles qui lui venaient des bulletins de victoires. Le 1er mai 1799, M. Berval, profitant d'une belle matinée, promenait ses élèves au Jardin des plantes, et, fidèle à sa méthode familière, s'arrangeait pour que chaque arbuste, chaque fleur, chaque bête curieuse, chaque production exotique, devînt le sujet d'une courte et attrayante leçon. Ils approchaient de la *Vallée suisse*, quand ils rencontrèrent un vieillard, à peu près du même âge que le docteur, accompagné de jardiniers auxquels il donnait des ordres. Sa physionomie triste et morose

prévenait peu en sa faveur. Pourtant, M. Berval le salua avec une nuance d'affectueuse admiration et de respect. A la vue des deux enfants, que nul ne pouvait regarder sans un mouvement de sympathie, le vieillard se dérida ; un sourire se dessina sur ses lèvres, et, s'arrêtant avec bonté devant cet aimable groupe, il dit au docteur :

— Je ne vous savais ni marié, ni père de famille.... dans tous les cas, vous n'avez rien perdu pour attendre !...

— Ce ne sont pas mes enfants ; ce sont mes élèves, et je m'en vante, répliqua M. Berval.

— Un frère et une sœur ?...

— Non.

— Je n'en ai pas connu de plus gracieux et de plus charmants....

— Pas même Paul et Virginie ?

Cette allusion à un livre dont l'immense succès, bravant les calamités publiques, avait fait en dix ans le tour de l'Europe, eut l'effet

que produisent toujours sur un auteur les compliments bien tournés. La figure de Bernardin de Saint-Pierre, — on l'a déjà deviné, — s'épanouit tout à fait; caressant d'un regard paternel les deux élèves de M. Berval, il dit à celui-ci :

— Serait-ce.... une nouvelle édition?

— Peut-être.... Malheureusement, Paris n'est pas l'île de France, et la Seine est bien loin de la rivière des Lataniers....

Le vieillard sourit encore, serra la main du docteur, et passa. M. Berval fit signe à Pierre de se retourner, et lui montrant l'illustre écrivain qui se retirait lentement :

— Voilà la gloire aussi! lui dit-il; celle-là ne fait pleurer personne, ou du moins les larmes qu'elle fait répandre sont plus douces que celles des veuves et des orphelins....

Ce court dialogue avait excité au plus haut point l'attention de Pierre et vivement frappé

Jeanne, aussi curieuse que peuvent l'être à onze ans, — et même plus tard, — les petites-filles d'Ève. Paul et Virginie!... N'y a-t-il pas dans le succès, que dis-je? dans le titre seul de certains ouvrages une puissance magnétique, indépendante de ce que renferme le livre? Il s'en exhale un souffle mystérieux, pareil aux brises d'automne qui éparpillent et font fructifier, à des distances incroyables, les graines des arbustes et des plantes. Pierre n'avait jamais lu ce roman; il ne pouvait s'en faire une idée; et cependant il était sûr d'en avoir entendu parler; il s'attendrissait d'avance en songeant à Virginie et à Paul. Ces deux noms vibraient dans son âme, comme ceux d'un frère et d'une sœur qu'il aurait perdus dès le berceau, retrouvés en rêve, et qui reviendraient lui parler la langue d'une patrie inconnue.

Rentrés au logis, les deux enfants supplièrent M. Berval de leur lire *Paul et Virginie;* leurs instances furent appuyées par Geneviève, que

sa sensibilité[1] naturelle disposait à s'émouvoir avec eux. Le docteur se fit un peu prier; puis il réfléchit que ces tableaux de la nature tropicale, ces vives et exactes peintures d'une végétation trop riche et trop splendide pour notre froid climat, seraient de nouvelles leçons de botanique, dont le charme se doublerait d'un intérêt romanesque. Cette fois, d'ailleurs, la tentation était irrésistible. L'expérience qui lui avait mal réussi, deux ans auparavant, à propos du *Mariage de Figaro,* il voulait la recommencer sur un terrain meilleur et dans un cadre plus favorable. Il voulait faire naître et observer, non pas chez Pierre dont il ne devinait que trop bien la passion naissante, mais chez Jeanne, une émotion qui serait de bon augure, si elle s'unissait de cœur aux idéales tendresses placées par le poëte au-dessus des

1. J'abuse de ce mot, aujourd'hui passé de mode.... Hélas! comment l'avons-nous remplacé?

conventions mondaines, si elle comprenait Virginie aimant Paul bien avant de savoir ce que c'était que l'amour, si elle pleurait avec Paul séparé de Virginie.

La lecture commença.... Assurément, depuis 1788, l'auteur avait eu le temps de se blaser sur l'effet de son livre. Pendant les dernières saisons qui précédèrent les grandes catastrophes, d'augustes suffrages avaient ratifié l'admiration des lettrés et l'empressement du public. Les échos de Trianon avaient redit les paroles touchantes de madame de la Tour; les plus beaux yeux de Paris et de la province s'étaient mouillés de larmes en suivant les traces de Virginie dans le sentier des Pamplemousses, en relisant la scène pathétique des adieux. Bernardin de Saint-Pierre, en un mot, qu'il fût vaniteux ou modeste, avait pu épuiser toutes les jouissances de l'amour-propre ou même d'un sentiment meilleur; et cependant il n'aurait pu être insensible aux émotions qui agitè-

rent le naïf auditoire à mesure que se déroulait ce chef-d'œuvre de grâce virginale et de fraîcheur printanière. Geneviève fut conquise dès les premières pages. Immobile, les yeux humides, les mains jointes sur ses genoux, sa double maternité croyait se reconnaître dans ces deux mères unissant leurs joies et leurs peines et couchant leurs enfants dans le même berceau. Quand le lecteur arriva à cette phrase de madame de la Tour : « Mon amie, chacune de nous aura deux enfants, et chacun de nos enfants aura deux mères ! » Geneviève se tourna brusquement vers Jeanne, la prit dans ses bras, la pressa sur son cœur ; et l'orpheline, subjuguée déjà par cet aimable tableau, rendit à sa mère adoptive toutes ses caresses. Cette fois, la glace était rompue ; le génie du poëte triomphait. Pendant deux heures, ces âmes pures, ouvertes à ces douces influences, vécurent en idée sous les bananiers, au milieu des bengalis, dans une atmosphère où ne pénétrait aucune

des servitudes sociales qu'imposent les civilisations vieillies. Mais comment peindre le trouble, l'enthousiasme, l'ivresse, la douleur, la pitié, qui marquèrent pour Pierre chaque page de cette pathétique lecture? Son âge, les premiers battements de son cœur, lui permettaient de comprendre et de partager ce qui n'était pour Jeanne qu'une sorte d'éblouissement. Tout ce que Paul avait ressenti, il l'éprouvait. Ce langage de la passion sans limites et sans entraves, ces paroles ardentes où déborde, dans toute sa plénitude, la poésie du dévouement et du sacrifice, Pierre les avait pensées; il croyait les avoir dites avant de les avoir entendues. Les ambitions de Paul, c'étaient les siennes; comme lui, il aurait voulu « faire fortune, devenir un grand seigneur, faire des actions courageuses, forcer l'admiration des hommes, » afin que rien ne s'opposât plus à son mariage avec Jeanne En attendant, il s'agitait sur sa chaise, retenait à grand'peine ses cris, ses sou-

pirs et ses sanglots, craignant de perdre une syllabe, et cependant tenté, à tous moments, d'interrompre le docteur, que cette exaltation croissante commençait à effrayer. A la fin, lorsque Paul, désespéré du prochain départ de Virginie, s'écrie avec un redoublement d'amour et d'angoisse : « Ah ! vous trouverez dans un monde nouveau à qui donner le nom de frère, que vous ne me donnez plus !... Vous le choisirez, ce frère, parmi des gens dignes de vous par une naissance que je ne puis vous offrir !... Mais où formerez-vous une société plus aimable que celle qui vous aime ? Comment vivrez-vous sans les caresses de votre mère, auxquelles vous êtes si accoutumée ?... Que deviendra-t-elle elle-même, lorsqu'elle ne vous verra plus à ses côtés, à table, dans la maison, à la promenade, où elle s'appuyait sur vous ?... » L'impétueux jeune homme, voyant Geneviève fondre en larmes, ne put plus se contenir. Il se leva, comme poussé par un ressort, s'élança d'un

bond vers Jeanne, l'enleva comme une plume, et la couvrant de baisers, il lui dit d'une voix étouffée par ses pleurs :

— Toi, nous quitter ! T'en aller comme Virginie !... Te séparer de ma mère, de ceux qui t'aiment !... Jamais ! jamais !...

A ce cri, à cette étreinte, dont elle ne pouvait s'expliquer le vrai sens, Jeanne redevint petite fille, et, qui pis est, petite duchesse. Son émotion, vive et franche tout à l'heure, s'effaça pour faire place à une impression pénible ; quelque chose comme un mélange de malaise physique, de surprise désagréable et de fierté offensée. Elle se dégagea de l'étreinte fougueuse de Pierre, et lui dit avec le geste et l'accent d'un enfant boudeur :

— Finis donc !... Laisse-moi tranquille !... Tu es fou !... tu me fais mal !... Je ne suis pas Virginie, et nous ne sommes pas à l'île de France !...

Était-ce un simple accès de mauvaise hu-

meur? une boutade d'enfant gâté? le mouvement de répulsion, presque d'effroi, bien naturel chez une petite fille de onze ans, qui ne pouvait voir dans cet élan passionné de Pierre que le côté bizarre et violent? Douée de cette finesse féminine qui *n'attend pas le nombre des années*, Jeanne avait-elle voulu maintenir la distance et réserver l'avenir? Voilà ce qu'ignorèrent également le docteur, Pierre et Geneviève. Mais l'incident suffit à leur gâter tout le charme de cette lecture de famille. Pierre se rassit d'un air désolé; Geneviève, aussi effrayée de l'explosion qui ne lui laissait plus de doute, qu'attristée de l'attitude de Jeanne, n'écouta plus que d'une oreille distraite. M. Berval, pareil aux acteurs qui sentent fléchir, au dénoûment, une pièce applaudie au premier acte, perdit presque contenance. Le récit fit naufrage comme *le Saint-Géran*, et ce triomphe du sentiment, comme on disait alors, faillit se terminer par une déroute

Mais le docteur était d'origine bretonne et d'un naturel fort entêté. Il comprit que, malgré son âge et son expérience, il avait imité les soldats novices qui font feu trop tôt au début d'une bataille, et, pour réparer ce qu'il appelait sa bévue, il se mit en quête d'un nouvel expédient. Que fallait-il à Pierre, pour le faire agréer par l'altière orpheline, à défaut de cette noblesse de race que l'on ne pouvait lui donner? Une situation dans le monde et un nom sonore, entouré d'une auréole de célébrité. Dans le roman de *Paul et Virginie*, un passage l'avait frappé. Paul, s'épuisant à chercher un moyen pour s'élever au-dessus de sa condition, dit au vieillard qui essaye de l'apaiser: « Je serai si exact dans mes devoirs, que je mériterai d'être adopté par quelque grand personnage. » — Adopté! se dit M. Berval; pourquoi pas? Moi, je ne suis pas assez célèbre; on m'a oublié, et mon nom d'ailleurs est trop plébéien.... Mais il existe à Paris un homme qui, en

consentant à être le parrain de Pierre Goudard, n'a pas prétendu, j'aime à le croire, s'en tenir à une simple formalité. Il ne peut avoir oublié le dévouement fanatique d'Eustache, ni cette espèce de paternité idéale que lui préparait l'enthousiaste barbier, quand il voulait, malgré sa femme et son curé, donner à son fils le nom symbolique de Figaro.... Les obligations de parrain, dont l'a détourné, jusqu'à ces derniers temps, sa fâcheuse passion pour les affaires et les aventures, rien ne l'empêche de s'en souvenir aujourd'hui.... Si j'ai bonne mémoire, il est mon aîné.... pas de beaucoup.... soixante-sept ou soixante-huit ans.... Le voilà revenu de ses voyages, reposé de ses fatigues.... C'est le bon moment.... M. de Beaumarchais! c'est un nom qui sonne bien.... fils d'un horloger, soit; mais il n'en a pas moins fait brillante figure à la cour.... Il a eu des succès éclatants; ses comédies, ses *Mémoires* ont passionné tous ses contemporains.... Les tantes du roi, si

pieuses, si sévères, l'admettaient dans leur intimité.... Je comprends — sans l'excuser — qu'une jeune personne entichée de préjugés nobiliaires refuse de s'appeler madame Goudard tout court; mais madame de Beaumarchais! c'est tout autre chose!

Nous l'avons dit, M. Berval était de son siècle. Or, au milieu de ses innombrables erreurs, le dix-huitième siècle a eu un mérite, parallèle à ses erreurs mêmes. Il a prisé très-haut les dis tinctions de l'esprit, et leur a assigné, pour la première fois peut-être, parmi les puissances sociales, un rang bien déterminé, indépendant de la protection des grands et des caprices du public. Au moment où les autres pouvoirs se décomposaient et tombaient en ruines, il a fondé sur leurs débris le pouvoir de la pensée humaine, prompte à conquérir dans le monde invisible ce qu'on lui refusait encore dans le monde réel. Un peu plus tard, cette pensée aiguisée en sophisme ou nvenimée par la haine

s'est mise à son tour au service des démolisseurs; mais l'abus qu'on en a fait n'ôte rien à la dignité de l'homme qui, parti de bas, s'élève par le travail et le talent au niveau de toutes les influences. Ce siècle terrible et charmant, destiné à périr pour avoir, par une contradiction singulière, demandé des prodiges de vertu à cette nature dont il caressait les vices, a du moins cherché et trouvé, pour ces spirituels déclassés qu'on nomme les gens de lettres, la note juste entre le triste amalgame d'apothéose et d'arithmétique qui fait de nos écrivains modernes des industriels ou des demi-dieux, et les airs de domesticité brillante qui, sous le règne de Louis XIV, rendaient si difficile à définir, si accessible au dédain, la position des auteurs les plus recherchés dans le monde. Le grand Condé disait de Voiture: « Il serait intolérable s'il était de notre condition. » Il ne l'aurait pas dit de Voltaire.

Aux yeux du docteur Berval, il ne pouvait

donc exister ni objection, ni équivoque. Avoir écrit le *Mariage de Figaro* ou être le petit-neveu d'un habitué de l'Œil-de-Bœuf; avoir, dans des pamphlets étincelants, fait rire tout Paris aux dépens d'un membre du parlement *Maupeou* ou compter parmi ses aïeux un héros de champs de bataille, c'était exactement la même chose; s'il y avait eu une différence, elle aurait disparu, comme un brin de fleur artificielle, dans le gouffre révolutionnaire. Le docteur ruminait son idée, et la considérait sous toutes ses faces : — Est-ce que le public et la postérité n'en savent pas plus que d'Hozier et que Chérin ? Y a-t-il une puissance au monde capable de débaptiser les hommes tels que Molière, Voltaire, Beaumarchais, de leur enlever le nom qu'ils ont fait illustre ? Sous l'ancien régime, le roi pouvait dire au plus humble de ses sujets : « Je te fais noble ! » et nul n'eût osé protester contre cette volonté souveraine.... Pourquoi Tartuffe, Chrysale, Zaïre, Mérope, Rosine, Figaro, ne feraient-

ils pas des nobles comme Charles le Simple ou Louis le Hutin?... C'est clair! il faut aller trouver M. de Beaumarchais et le prier de compléter son œuvre en adoptant son filleul... Que lui demandons-nous? Son nom, rien que son nom.... De sa fortune pas un sou.... Sa fortune, s'il lui en reste encore, doit être tout entière à sa fille.... Il n'a jamais eu d'enfant mâle.... Sa fille est, dit-on, spirituelle et bonne.... Je lui raconterai, s'il le faut, mon petit roman.... Les femmes, en pareil cas, sont du parti du plus faible, surtout si le plus faible est passionnément amoureux. Elle n'a d'ailleurs rien à perdre en partageant ce nom avec nous.... Il s'éteint avec elle, si elle reste fille; mariée, elle l'abdique pour s'appeler comme son mari.... Allons! on ne peut pas nous refuser.... Or, pour mon cher élève, quelle différence à son début dans le monde! quelle recommandation, s'il sollicite une place, auprès des survivants de la mémorable soirée du 27 avril 1784!... Monsieur Pierre

de Beaumarchais !... on se retourne, on le regarde.... Le beau jeune homme !... Est-ce le fils du célèbre auteur de cette comédie qui....que.... — Mieux que cela, monsieur ou madame !... — Et on raconte l'histoire.... Tel que vous le voyez, ce beau jeune homme, c'est Figaro en personne, mais Figaro devenu l'égal du comte Almaviva, et passé de l'antichambre au salon.... Cette fois, je crois avoir trouvé notre dénoûment. *Eurêka !...*

Le docteur communiqua son idée à Pierre qui l'accepta d'enthousiasme ; le lendemain, dans la matinée, ils se dirigèrent vers la maison de Beaumarchais.

Ce lendemain, c'était le 19 mai 1799.

En arrivant, ils eurent le pressentiment d'un malheur. La porte d'entrée était ouverte. Les voisins affluaient; tout le monde parlait à la fois; des exclamations de douloureuse surprise circulaient dans la foule. M. Berval se mêla au rassemblement, et sa première question lui at-

tira une foudroyante réponse. M. de Beaumarchais était mort dans la nuit!

— Mort subitement! une attaque d'apoplexie! Les mieux informés donnaient des détails.... La veille, il s'était promené, il avait parlé, soupé comme d'habitude; on ne l'avait pas entendu se plaindre; et, à six heures du matin, on l'avait trouvé dans son lit!

Pierre était atterré; le docteur, plus accoutumé aux brusques faillites de la vie humaine, partageait pourtant le chagrin de son jeune protégé. En ce moment, il vit sortir de la maison un médecin qu'il avait souvent rencontré au Val-de-Grâce. Celui-ci ne put que lui confirmer la triste nouvelle.

— Hélas! lui dit-il, ce n'est que trop vrai.... La famille m'a fait appeler à la hâte, et je n'ai eu qu'à constater le décès.... Ah! cher et savant confrère! quelle leçon de philosophie! Ainsi passent les célébrités et les joies de ce monde. M. de Beaumarchais finit avec le siècle qu'il a

tant de fois agité de ses aventures, occupé de son nom, amusé de sa verve.... Il n'était pas bien vieux, et cependant l'on peut dire que, pour sa gloire et pour son bonheur, il est mort quinze ans trop tard.... Vous figurez-vous quel bruit, quel éclat, quels regrets, quelles funérailles, s'il avait disparu le 28 avril 1784, le lendemain du *Mariage de Figaro*?...

Pierre fit un mouvement; M. Caruel poursuivit :

— Chose étrange! Nul n'a plus contribué que M. de Beaumarchais à la chute de cette vieille société qui ne peut plus renaître.... Il l'a livrée aux rires du public, comme s'il n'y avait pas eu, entre elle et lui, de liens possibles, comme s'il eût entrevu déjà, à travers les brumes lointaines, un nouveau monde.... Et pourtant, depuis que cette société est tombée, depuis que ce monde a essayé de sortir du chaos, on eût dit que Beaumarchais n'avait plus sa raison d'être.... il s'agitait dans le vide; il était en

proie à un perpétuel malaise, dont la trace se reconnaît à chaque ligne de ses derniers écrits.... Le régime qu'il a flagellé avait fait de lui une de ses idoles; la Révolution dont il fut le précurseur l'a menacé, persécuté, ruiné, dénoncé, anéanti, et peu s'en est fallu qu'il ne fût étouffé, lui et les siens, dans ses griffes sanglantes.... Que de fois il a dû maudire ce qu'il avait préparé et regretter ce qu'il avait démoli!... Je le voyais assidûment dans ces derniers temps; ce n'était plus le même homme. Ses dangers, ses infortunes, ses mécomptes d'affaires et d'argent pesaient de tout leur poids sur ce cerveau fatigué d'où s'échappaient jadis tant de saillies heureuses, d'imaginations hardies, de projets et d'idées. Il a survécu à son vrai moment, il s'est survécu à lui-même; son intelligence, sa conversation, entravée d'ailleurs par une surdité absolue, en avaient contracté quelque chose de funèbre, et, pour ainsi dire, de posthume.... sa mort subite ne m'étonne pas.... La

nuit s'est faite d'un seul coup.... mais le public n'est ni médecin, ni moraliste, et je crains....

— Quoi donc?...

— Oui; je viens d'entendre, dans les groupes, quelques nouvellistes chuchoter le mot de suicide.... il est fort possible que cette rumeur s'accrédite.... Bien que passé de mode, M. de Beaumarchais était encore célèbre, et il est censé que tout doit être extraordinaire dans la vie et dans la mort des hommes qui ont passionné l'opinion.... Vous savez que d'histoires on a racontées pour le diffamer et le noircir.... Cette dernière calomnie va sans doute s'attacher à sa mémoire.... N'est-ce pas un châtiment? l'auteur du *Mariage de Figaro* a trop aimé le bruit.... Pour continuer sa légende, on ne voudra pas qu'il soit mort de mort naturelle.... on prétendra qu'il s'est empoisonné....

— Vous douteriez-vous que j'allais lui faire

une visite intéressée? Je voulais lui présenter son filleul....

— Son filleul?...

— Oui, cher collègue! Ce jeune homme qui m'accompagne et qui mérite toute mon affection, a été tenu sur les fonts de baptême, en l'église de Saint-Germain des Prés, par M. de Beaumarchais, le surlendemain de la première représentation du *Mariage de Figaro*, le 29 avril 1784; à peu près le jour où, selon vous, M. de Beaumarchais aurait dû mourir.... Et franchement, pour ce que mon jeune ami a gagné à cet illustre parrainage, c'eût été la même chose!

Le docteur raconta brièvement à M. Caruel comment Eustache Goudard avait obtenu de Beaumarchais cet acte de condescendance; les espérances qu'en avait conçues le pauvre barbier pour l'avenir de son fils; comment, dans son naïf enthousiasme, il avait prétendu incarner en la personne de ce fils le type du héros

de la comédie, et comment, après quinze ans d'oubli, il avait eu, lui, docteur Berval, sincèrement dévoué à Pierre et à sa mère, l'idée de rappeler Beaumarchais à ses devoirs de parrain.

— Et que veniez-vous lui demander?

— D'adopter son filleul et de lui donner son nom.... Nous ne désirions rien de plus.

— Trop tard! c'est dommage, reprit M. Caruel; puis il ajouta avec une expression d'affectueux intérêt :

— Courage, jeune homme! Je vous vois en bonnes mains. Tourné comme vous êtes, élevé par mon savant et excellent confrère, favorisé par les conditions de la société nouvelle qui n'admet plus ni hiérarchies ni priviléges, vous pouvez arriver à tout.... Que diable! ce n'est pas pour rien que nous avons fait une révolution.... La République est plus vivace qu'on ne le croit; tant qu'elle résistera à ses ennemis du dehors et du dedans, un jeune homme in-

telligent, honnête, instruit, laborieux, courageux, n'aura besoin de l'adoption et du patronage de personne pour faire son chemin.... La mort subite de M. de Beaumarchais est un deuil pour sa famille, pour ses amis, pour notre littérature dont il restera une des figures les plus originales; mais, pour vous, peut-être vaut-il mieux qu'il en soit ainsi. Assurément, vôtre désir n'avait rien que de fort légitime; pourtant je n'aurais pas osé vous promettre son consentement.... Je vous l'ai dit, le Beaumarchais que je viens de voir étendu sur son lit de mort n'était plus celui que votre père avait admiré et aimé, celui qui avait mis sa gaieté et sa bonne humeur sur les lèvres de Figaro et de Suzanne.... Devenu pessimiste et misanthrope, il se croyait victime de l'injustice et de la méchanceté des hommes.... Il mêlait au souvenir de ses années de jeunesse et de gloire un sentiment profond d'acrimonie et d'amertume. Il en voulait à son pays d'avoir trompé ses es-

pérances, à son temps d'avoir traduit ses épigrammes en violences, à sa jeunesse de s'être évanouie, à sa vieillesse de l'avoir rendu sourd, à ses spéculations de l'avoir ruiné, à la liberté de l'avoir mis en prison, à sa verve de s'être éteinte, à sa philosophie de ne plus lui suffire, à ses comédies de s'être laissé remplacer sur l'affiche par les tragédies de Chénier et les drames de Monvel.... L'autre jour, en le poussant un peu, j'étais arrivé à lui faire renier, une à une, toutes les phrases, passées en proverbes, que j'avais recueillies dans sa pièce. Peut-être lui seriez-vous apparu comme un reproche, comme un remords, comme la vivante image de ce qu'il qualifiait de chimère et de folie. S'il vous avait refusé, quelle déception cruelle! Si, consentant à vous adopter, il vous eût gardé auprès de lui, quelle servitude! De toutes façons, vous y auriez perdu cette faculté d'enthousiasme qui est un des meilleurs trésors de la jeunesse. Le vieillard morose vous eût gâté

l'amoureuse chanson de Chérubin.... Il ne faut pas voir de trop près les écrivains, les artistes et les poëtes qui ont eu leur moment, et qui ne l'ont plus. Ils ont vieilli pendant que leur œuvre restait jeune, et ils font payer à ceux qui les entourent cette différence d'âge. Grâce au coup de foudre de cette nuit, vous ne conserverez dans votre imagination ou votre mémoire qu'un Beaumarchais idéal, brillant et charmant, tel qu'on vous l'a représenté d'après le succès de ses ouvrages et les souvenirs de votre père; et, plus tard, aucune pensée importune ne viendra troubler vos plaisirs, quand vous applaudirez au théâtre les créations de son esprit....

M. Caruel, qui paraissait fort content de sa tirade, prit congé du docteur, salua Pierre d'un geste amical, et s'éloigna.

— Il a peut-être raison, dit M. Berval; mais avec tout cela, mon pauvre Pierre-Figaro, tu ne peux plus compter que sur toi-même!...

VII

Ce triste épisode fut vite oublié. Pierre n'avait pas eu le temps d'attacher au nom de Beaumarchais de bien vives espérances. Jeanne n'avait rien su des projets du docteur, et, très-probablement, elle n'en eût pas compris le sens. Lorsque, en jouant avec son camarade d'enfance, qui, pour lui plaire, se refaisait enfant avec elle, il lui arrivait de l'appeler son bon ou son méchant Figaro, on l'eût fort embarrassée en lui demandant ce que signifiait au juste ce sobriquet. Quant à Geneviève, tou-

jours fidèle à son caractère de douceur mélancolique, elle se bornait à regretter que M. de Beaumarchais — l'homme que son mari avait aimé, le parrain de son fils, — fût mort sans avoir pu se repentir ou se reconnaître.

M. Berval eut bientôt d'autres soucis. Pour lui comme pour tous les bons juges, il était clair qu'une grande crise approchait. Quel en serait le dénoûment? On pouvait le pressentir, sans en être sûr; mais ce dont on ne pouvait douter, c'est que la République, réduite à l'état de simulacre et de fantôme, déshonorée par un gouvernement sans vertu et sans grandeur, impossible en France du moment qu'elle n'a plus quelqu'un à tuer ou quelque chose à détruire, touchait à son agonie. Tout conspirait contre elle et favorisait les violences des partis; l'anarchie morale, la lassitude universelle, les désordres et les ignominies du dedans et même les succès du dehors; car ils préparaient fatalement la prépondérance du sabre, la méta-

morphose d'une révolution confisquée par un homme de guerre et l'absorption finale de la liberté politique par la gloire des armes.

Le docteur Berval, nous l'avons dit, était de ceux qui, après avoir exécré les crimes et les folies de la Terreur, auraient voulu voir sortir de ce repaire ou de cette fournaise une République corrigée par ses fautes, ramenée à son idéal, et digne de racheter par des siècles de liberté les années de désolation et d'horreur. Poursuivi par ses souvenirs d'ancien régime, se refusant à croire qu'il fût possible aux royalistes, exaspérés par la persécution et la lutte, de fonder une monarchie libérale, effrayé de l'idée qu'une dictature militaire verserait peut-être plus de sang sur les champs de bataille qu'il n'en avait coulé sous les échafauds, sachant trop bien ce qu'eût réservé à la France le triomphe de l'ancien parti jacobin, l'honnête docteur se demandait chaque matin, avec une anxiété patriotique, de quel côté pen-

cherait la balance et s'il devait désirer ou craindre la dispersion définitive de ses beaux rêves d'autrefois. Il oubliait ses sentiments et ses intérêts personnels en songeant aux dangers de son pays.

Pierre était le confident de toutes ses pensées, et, dans ces causeries familières, il apprenait à juger plus froidement ce qu'il avait trop admiré dans le premier élan de son adolescence. Le culte aveugle qu'il avait d'abord voué au héros de la campagne d'Italie, comme à l'éblouissant modèle du *fils de ses œuvres*, ne tarda pas à se changer en méfiance. Son vieux maître n'eut pas de peine à lui faire comprendre, d'une part, tout ce qu'il y a de funeste et de cruel dans un genre de gloire qui ne peut s'élever que sur des monceaux de décombres et de cadavres ; de l'autre, tout ce que l'humanité, la liberté, la justice, l'égalité, peuvent avoir à souffrir, quand cette gloire, investie de la toute-puissance, arrive à gouverner sans contre-poids

et sans contrôle. Pierre était donc plus qu'à demi dégrisé, lorsqu'un soir, à la fin de l'automne, le docteur entra brusquement chez Geneviève ; Jeanne courut à lui ; Pierre lui tendit la main. Il répondit à leurs caresses avec une expression de douloureuse sympathie ; un voile de deuil couvrait son visage dont les rides semblaient plus profondes que la veille. La pâleur habituelle de son front et de ses joues se colorait au feu intérieur ; sa voix était brève et saccadée.

— Mes enfants, dit-il, et vous, ma respectable amie, tout est fini ; la liberté est morte, et la France lancée dans de nouvelles aventures. C'est le moment de trembler pour ceux qu'on aime ; car les tyrannies, celle d'un homme comme celle d'une multitude, celle d'en haut comme celle d'en bas, sont condamnées au même sort, soumises à la même loi : s'exagérer dans le sens de la violence et de l'injustice jusqu'à ce qu'elles ne connaissent plus d'autre

règle que leur bon plaisir ou leurs fureurs ; vivre de leurs excès en attendant qu'elles en meurent!

Et il leur raconta les préliminaires, les péripéties et le dénoûment de la journée du 18 brumaire.

Geneviève leva les yeux au ciel, et répondit par le refrain que chaque nouvelle catastrophe ramenait sur ses lèvres :

— Voilà donc où conduisent, voilà donc à quoi servent les révolutions!...

— Bon ami! dit Jeanne au docteur avec une câlinerie charmante, à présent que ce général Bonaparte est le maître, est-ce qu'il ne va pas rappeler le roi de France et le rendre à l'amour de ses sujets?

— C'est peu probable, mademoiselle la petite duchesse, à moins que vous n'alliez le lui dire! répliqua-t-il en souriant malgré sa colère.

Pierre l'attira dans un coin de la chambre et lui dit à voix basse :

— Cher docteur ! à présent que Bonaparte est le maître, croyez-vous qu'il songe à rétablir l'ancienne noblesse et à lui rendre ses privilèges?...

— C'est possible.... va le lui demander ! répondit M. Berval avec un surcroît de brusquerie.

Puis le moraliste reprit le dessus, et il ajouta *in petto :*

— Pauvres enfants !... Dans cette calamité publique, Jeanne n'a vu que l'intérêt de sa caste ; Pierre, que l'intérêt de son cœur !

Cette dernière déception politique acheva de resserrer l'intimité de M. Berval avec le paisible logis de Geneviève. Il y apportait à la fois sa fausse misanthropie et son infatigable bonté ; il y était attiré par son désir d'être utile à Pierre, son envie d'échapper aux servitudes sociales, la puissance de l'habitude, et ses économies de vieux célibataire, ainsi qu'il appelait ses tendresses d'arrière-saison pour

ses deux élèves. Il se promettait aussi d'observer et peut-être de catéchiser sa *petite duchesse*, à mesure qu'elle approchait de cet âge où il n'est pas encore jour, mais où il n'est plus nuit, et où un sentiment vrai peut enfin prévaloir contre des résistances factices. Bien souvent, pendant ces années transitoires, il put se croire arrivé au bout de ses tribulations et payé de ses peines. Jeanne, dont il ne voulait pas faire une savante, mais seulement l'intelligente compagne d'un homme digne d'elle, semblait saisir d'instinct cette délicate nuance. Tandis que sa figure et toute sa personne passaient de la gentillesse à la grâce, et de la grâce à une angélique beauté, son caractère, un peu revêche au début, un peu enclin à une sorte de méfiance contre ces trois affections qui l'enveloppaient tout entière, s'assouplissait de jour en jour et s'attendrissait au contact des âmes d'élite qui ne lui demandaient que de se laisser aimer. On eût dit une

fleur exquise, longtemps captive dans une atmosphère artificielle, et s'épanouissant tout à coup au souffle d'une tiède brise, aux doux rayons du soleil d'avril. Tout se ressentait, en elle et autour d'elle, de cet heureux changement, de ces suaves influences. On était encore plus ému que charmé en la regardant. Sa voix avait échangé les intonations dures et criardes de l'enfance mutine contre un timbre pur et pénétrant qui caressait toutes les fibres du cœur; sa démarche trahissait, par des alternatives de vivacité et de langueur, ce léger trouble qui n'est pas encore l'amour, mais qui peut en être le présage. Ses mouvements avaient l'harmonie d'une page d'*Esther*, les ondulations du cygne glissant à la surface d'un beau lac. On ne pouvait la voir sans songer à une hermine et à un lis. Il y avait dans cet ensemble un parfum d'élégance aristocratique, d'autant plus irrésistible qu'elle s'ignorait elle-même, un idéal de fraîcheur virginale fait pour

dompter les âmes les plus rebelles et les esprits les plus sceptiques.

Son attitude à l'égard de Pierre avait aussi de quoi ranimer les espérances du docteur et de Geneviève. Renonçant à ses allures de petite fille — nous allions dire de *gamine*, — dont elle avait l'air de se faire une armure défensive, elle les remplaçait par un mélange d'affectueuse familiarité et de chaste réserve. Elle n'était plus la sœur, elle n'était pas encore la fiancée ; elle remplissait les espaces intermédiaires par ses empressements passionnés ou ses attentives prévenances pour son vieux maître et sa mère d'adoption. Avec un peu d'optimisme, un observateur tel que M. Berval pouvait croire que ces effusions de tendresse, de reconnaissance et de respect étaient destinées à lui faire deviner ce qu'elle n'osait pas dire ; qu'une bonne moitié en revenait à Pierre. Il en jouissait doublement pour Pierre et pour lui. Elle manifestait une curiosité sympathique et

de bon augure pour des souvenirs de famille qui l'avaient d'abord laissée indifférente ; la naissance et le baptême de son compagnon d'enfance, et l'intervention de ce fameux M. de Beaumarchais, dont le nom revenait encore quelquefois dans les conversations de la veuve du barbier. Sûr désormais d'être écouté avec faveur, le docteur en profita pour lui expliquer ce qu'elle pouvait apprendre sans inconvénient ; que M. de Beaumarchais était l'auteur d'une comédie qui avait fait dans le temps beaucoup de bruit, et qui en ferait encore ; que le principal personnage de cette comédie s'appelait Figaro ; que, Pierre étant né le soir même de la première représentation et M. de Beaumarchais ayant consenti à être son parrain, il en était résulté une sorte de confusion légendaire entre le héros et l'enfant ; que, dans sa pensée, le nom de Figaro, appliqué à Pierre, signifiait tout simplement la possibilité, la chance de parvenir à une situation assez belle pour

n'avoir plus à redouter le mépris de personne.

— Et qui oserait le mépriser, lui si bon, si généreux, si noble de sentiments et de langage? s'écria Jeanne.

Elle craignit d'en avoir trop dit, et ajouta en souriant :

— Allons, je vois que je puis maintenant lui donner sérieusement ce nom, que je ne comprenais pas, et dont je l'affublais par plaisanterie.... Croyez-vous qu'il en soit contrarié?

— Non ; mais je suis sûr que le jour où vous l'appelleriez Pierre, là.... d'une certaine façon, il serait encore bien plus content !

Elle rougit et ne répondit pas.

Cette petite scène se passait sous un tilleul du jardin du Luxembourg, pendant que Geneviève et son fils se promenaient dans la grande allée. Un instant après, Jeanne, retenant par les basques de son habit le docteur qui avait

repris sa canne et parlait de rentrer chez lui, s'appuya doucement sur son bras, et lui dit avec un regard que Pierre aurait volontiers payé de sa vie :

— Mon ami, faites-moi répéter ma leçon de botanique. Je crois la bien savoir.... c'est Pierre qui me l'a apprise.

En somme, ils eurent là quelques années heureuses. Pour Geneviève, ce bonheur se composait des deux sentiments les plus purs qui puissent amoindrir la distance entre la terre et le ciel. Combien de fois, depuis dix ans, elle avait gémi au spectacle des saturnales populaires ou des parades officielles qui célébraient le culte de la Raison sur les autels de la débauche et de la folie! Quelle privation poignante, de ne pouvoir, au milieu de ses douloureuses épreuves, aller s'agenouiller dans sa chère église de Saint-Germain des Prés, et demander à Dieu la résignation et le courage! Maintenant elle voyait les églises se

rouvrir, les prêtres, consacrés de nouveau par la persécution et le martyre, reparaître dans leurs sanctuaires, les fidèles, régénérés par le péril et le malheur, affluer autour de leurs pasteurs avec un empressement qui rappelait les premiers siècles du christianisme. Son âme simple, très-peu au fait des combinaisons politiques, ne cherchait rien au delà des conséquences immédiates et visibles de cette restauration religieuse : elle en jouissait sans essayer d'en démêler les secrets mobiles. Elle savourait les douceurs de la prière, la mystique odeur de l'encens, les hymnes de délivrance, les cérémonies des grandes fêtes, d'autant plus touchantes qu'elles avaient perdu leur magnificence extérieure pour reprendre possession de la pauvreté évangélique. Geneviève apportait au consolateur divin le trop-plein de son cœur. Son amour maternel se confondait avec les pieuses ardeurs de sa foi ; précieux privilége des mères chrétiennes qui, en priant pour leur

enfant, absorbent l'une dans l'autre leur maternité et leur religion!

Ne se mêlait-il pas quelque alliage terrestre à ces ferventes extases? L'avenir de Pierre, son amour pour Jeanne, l'espoir, longtemps voilé, de voir l'orpheline répondre à cette passion, trop profonde pour ne pas être effrayante, n'attiraient-ils pas sur ses lèvres d'autres prières que celles de son *Eucologe?* Ce qui est positif, c'est qu'elle ne pouvait se défendre d'un mouvement d'orgueil et de joie lorsque, le dimanche, conduisant Jeanne à la messe, elle recueillait sur son passage des murmures d'admiration arrachés aux plus insouciants par cette idéale beauté. Ce sentiment était plu doux et plus complet encore quand Pierre les accompagnait. De temps à autre, elle entendait des gens qu'elle n'avait jamais vus, s'écrier en la suivant du regard : « Oh! l'heureuse mère! » Et elle était tentée de leur répondre : « Oui, bien heureuse; car j'aime Jeanne comme si

j'étais sa mère, et elle peut épouser mon fils! »

Le docteur Berval avait sa part dans ces floraisons tardives, écloses sur des tombeaux. Jusqu'au seuil de la vieillesse, la passion de savoir avait supprimé pour lui le besoin d'aimer. Il se comparait parfois à un de ses vieux herbiers dont les pages ne renfermaient que des feuilles mortes et des plantes desséchées. L'étude, les livres, l'anatomie, l'hôpital, l'amphithéâtre, avaient accaparé ses jeunes années. Plus tard, il s'était habitué à ne vivre que par le cerveau; on l'avait recherché pour son esprit, ses talents, sa discrétion à toute épreuve, et ses heures, prises par sa clientèle, s'étaient envolées une à une, sans lui dire s'il avait un cœur. Dans la société brillante et frivole dont sa profession lui ouvrait les salons et les boudoirs, il avait surpris des secrets, deviné des larmes, assisté à des scènes d'intérieur peu propres à le brouiller avec ses goûts de céli-

bataire. Ayant constaté, dans ses causeries et ses lectures, que jamais on n'avait tant parlé de sentiment, et s'apercevant, dans le monde, que jamais on ne s'en était moqué avec plus d'audace, il avait fini par conclure que le sentiment n'existait qu'en effigie ; que, pour éviter d'être malheureux ou ridicule, il fallait aimer le moins possible et ne s'attacher à personne. Sur ces entrefaites, la soixantaine était arrivée ; plus que jamais le docteur avait cru qu'il finirait comme il avait vécu, dans une atmosphère de philosophique indifférence. On l'aurait bien étonné, si on lui eût dit qu'il allait commencer à vivre.

C'est que, malgré sa remarquable sagacité, il ne se connaissait pas lui-même. Il est difficile de s'étudier sans se recueillir, et le recueillement était peu praticable dans cette existence, toute de mouvement au dehors, toute de sécheresse au dedans. Le jour où le docteur Berval se reposa, il comprit que son cœur était de

ceux qui s'ajournent, mais n'abdiquent pas. Il lui suffit des aimables vertus de Geneviève, de son intrépide dévouement à la duchesse d'Erlange en un moment où le *chacun pour soi, chacun chez soi*, semblait devenir la loi commune, pour éveiller en lui une émotion inconnue, une émulation généreuse, le vague désir de s'associer à ce modèle de simplicité et dè bonté. Bientôt, ce qu'il y avait encore d'indéfinissable dans cette première impression s'était fixé sur les fronts charmants de Pierre et de Jeanne, et le docteur avait trouvé l'emploi du trésor caché qu'il venait de découvrir. C'était bien là le rayon d'hiver, dans les pays chauds, qui fond en un matin la couche de neige et fait reparaître, sous les déchirures, les chrysanthèmes et le gazon. Tout ce qui pouvait l'intéresser, le ranimer, le piquer au jeu, se trouvait réuni chez ces deux enfants. L'un était le fils de Geneviève, le filleul d'un homme célèbre que M. Berval avait connu au temps où il était

lui-même une célébrité. L'autre, noble orpheline ramassée sous l'échafaud, adoptée par la veuve d'un barbier, résumait dans sa destinée et dans sa personne les tragédies, les mystères et les contrastes de cette formidable époque. Tous deux offraient à un observateur, à un savant, l'attrait d'une éducation à faire, et ils y apportaient assez d'aptitudes naturelles et de qualités originales pour encourager leur maître. Dénouer cette tragédie en idylle, effacer ces contrastes, terminer cette éducation par un mariage, contribuer à la défaite d'un préjugé, quelle aubaine ! Un moment il avait désespéré de sa tâche ; il avait craint que la voix du sang ne fût plus forte que tout le reste ; mais à présent, rassuré par l'heureux changement de Jeanne, il ne doutait plus du succès final, et il s'applaudissait d'avance.

Cette espérance le ramenait à chaque instant chez Geneviève. Remarquant qu'elle perdait de ses forces, quoique jeune encore, et qu'elle ne pouvait plus suffire à ses soins de ménagère, il

exigea qu'elle acceptât de sa main une servante, une vieille Bretonne, nommée Marianne, dont il payait les très-modestes gages. Afin de rétablir l'équilibre, et de peur de poser en bienfaiteur, il s'invitait à dîner deux ou trois fois par semaine. Seulement, comme il se déclarait gourmand et prétendait connaître les bons endroits, il avait soin d'apporter, tantôt un pâté de Lesage, tantôt une poularde de Bresse, tantôt un sac de bonbons plus spécialement dédié à la *petite duchesse*. Ces dîners étaient aussi gais que le permettait une situation mêlée de trop d'incertitudes et de douloureux souvenirs pour que ce petit groupe pût se livrer franchement à la joie. Geneviève parlait peu ; il lui suffisait de voir auprès d'elle tout ce qu'elle aimait, tout ce qui la rattachait à la vie. Le docteur ne négligeait rien pour faire briller Pierre, dont le cœur bondissait quand ses réponses obtenaient de Jeanne un bon et sympathique sourire. Il n'avait plus ses désespoirs et ses dé-

couragements d'autrefois; pourtant, aux heures de confiance et d'apaisement succédaient des retours d'inquiétude et de doute. Le bonheur auquel il aspirait lui semblait si haut, il s'était cru si longtemps incapable de l'atteindre, qu'un rien, un geste, un mot dit au hasard, un nuage passant sur ce frais visage, le replongeaient dans toutes ses angoisses. De ses airs de duchesse en miniature, de ses supériorités de naissance qui l'avaient si souvent effrayé et désolé, Jeanne ne gardait qu'une nuance de dignité naturelle qui ne déplaisait pas à Pierre, mais qui l'intimidait. Dans ses moments de trouble et de pessimisme, il prenait cette dignité pour de la froideur. Lorsque le docteur ou Geneviève cherchait à le rassurer: « Je vous dis qu'elle ne m'aime pas, répliquait-il, comme je voudrais être aimé. Elle m'aime d'amitié, par tendresse pour vous, pour ne pas vous affliger.... rien de plus!... Ah! c'est que je l'aime trop pour qu'elle puisse jamais me

rendre ce que je lui donne! » Mais bientôt Jeanne arrivait; elle lui tendait la main, lui disait quelque douce parole, et Pierre était consolé.

Ces jours de soleil se prolongèrent jusqu'en janvier 1804. Vers cette époque, Pierre et Jeanne eurent, à quelques semaines d'intervalle, un double sujet d'inquiétude. Geneviève, dont la santé n'avait jamais été bien forte, se plaignit d'abord d'un peu de lassitude; puis survinrent de légers accès de fièvre et de pénibles insomnies. Le docteur lui tâta le pouls, ordonna des potions anodines, rassura ses enfants, lui recommanda surtout d'éviter les émotions trop vives, conseil plus facile à donner qu'à pratiquer. Il constata à plusieurs reprises — pour me servir de la formule proverbiale — que *la lame usait le fourreau*, et un soir il dit à Jeanne, avec une intention marquée:

— O ma chère demoiselle, ménagez bien le

cœur de votre mère; sans quoi je ne réponds de rien!

Geneviève parut se rétablir, et ne garda de son indisposition passagère qu'une pâleur qui rendait encore plus touchante sa mélancolique figure. Ce qui manquait à sa convalescence, c'était justement ce repos d'esprit que M. Berval lui avait conseillé. Comment ne pas trembler à l'idée de ce que deviendraient Jeanne et Pierre, si elle n'était plus là?... Ils ne pourraient plus même demeurer ensemble, et le peu qu'elle leur laisserait ne suffirait pas à les faire vivre. Grâce à son égoïsme maternel, dont elle s'accusait, sans se croire capable d'en guérir, Pierre, qui approchait de sa vingtième année, n'avait pas d'état. M. Berval assurait bien qu'il avait admirablement profité de ses leçons, qu'il pourrait subir sans crainte tous les examens, et que, le jour où il le voudrait, toutes les portes lui seraient ouvertes. Geneviève, si peu initiée qu'elle fût aux tristes rouages de la

société — ancienne ou nouvelle — savait que les apprentissages sont durs, que les salles d'attente sont pleines, et que l'on a le temps de mourir de faim avant d'être surnuméraire.

Elle comptait, il est vrai, sur l'affection toujours croissante de M. Berval pour ses enfants et pour elle; mais le docteur était presque septuagénaire. Déjà sa démarche s'alourdissait; il s'essoufflait aisément, et son visage amaigri avait une expression de fatigue et de malaise. D'ailleurs, avant de savoir que Dieu accorderait à sa vieillesse une famille adoptive, il avait, suivant un usage assez explicable chez les vieux garçons, placé sa modeste fortune en rentes viagères. Et puis, ne lui restait-il pas des parents qui auraient droit à son héritage? Geneviève ne le lui avait jamais demandé; toute question d'argent répugnait à son âme délicate. Sa véritable inquiétude, c'était l'âge du bon docteur; c'était la possibilité d'un

malheur qui priverait ses enfants de leur dernier soutien.

Hélas! elle put croire bientôt que ses craintes étaient des pressentiments. Un jour, le docteur ne vint pas; il fit dire qu'il était un peu souffrant, et qu'il demandait à ses chers élèves une petite visite. Un vieillard forcé de garder la chambre par une glaciale journée d'hiver, il n'y avait rien là de bien extraordinaire; et pourtant Geneviève et son fils tressaillirent; Jeanne eut peine à retenir ses larmes. Tous trois avaient le cœur serré, comme à l'approche d'un malheur.

Ils sortirent à l'instant. Le docteur habitait le quartier de l'Observatoire. Février enveloppait d'un voile de brume le jardin du Luxembourg. Les rares passants ressemblaient à des ombres. Les arbres de la grande allée estompaient dans le brouillard leur noire silhouette. Les objets extérieurs s'accordaient trop bien avec les impressions de tristesse.

Nos amis trouvèrent M. Berval assis ou plutôt affaissé dans son grand fauteuil à la Voltaire, seul luxe de son appartement. Son visage trahissait une intime souffrance, mais rayonnait d'intelligence et de bonté. Il les reçut, le sourire sur les lèvres; la veille, leur dit-il, en traversant le Luxembourg, il avait éprouvé un refroidissement; pour tout le reste, il épargnait à leur amitié les explications médicales. — Aujourd'hui, ajouta-t-il, je suis encore un peu trop fatigué pour que nous puissions causer tout à notre aise; revenez après-demain, il me semble que nous aurons bien des choses à nous dire!

VIII

Pierre aimait Jeanne avec passion ; mais son âme ardente était trop pure pour mêler un sentiment égoïste aux inquiétudes que lui inspirèrent tour à tour la santé de sa mère et celle de son maître ; sans quoi il aurait pu remarquer que, à chacune de ces secousses, Jeanne devenait pour lui plus affectueuse et plus confiante ; comme si elle avait voulu le dédommager ou lui laisser deviner que, en cas de malheur, elle lui resterait. Ces deux natures exquises ne pouvaient mieux s'entendre et

s'unir que dans la douleur. Les larmes sont de droit commun; elles ne savent pas s'il y a une bourgeoisie et une noblesse.

Le surlendemain, il y avait du mieux dans l'état de M. Berval. La visite fut plus longue. Le docteur voulut s'entretenir séparément avec Pierre et avec Jeanne :

— Mon jeune ami, dit-il à Pierre, te voilà un homme !... Ne nous attendrissons pas, et parlons de ton avenir. Tu seras mon héritier; mais ma succession est bien peu de chose, sauf ma bibliothèque et mon herbier, dont tu es digne. La semence est bonne, le terrain excellent; maintenant il faut songer à la récolte.... Aimer ta mère, chérir Jeanne, soigner l'une, épouser l'autre, c'est très-bien; mais tu ne dois pas oublier que, d'un moment à l'autre, tu peux devenir leur seul appui.... Je ne t'apprendrai rien en te disant que ta mère est une sainte, que Jeanne est un ange.... Au milieu des traverses de cette vie, c'est beaucoup, pour

un jeune homme tel que toi, d'avoir à se dire tous les matins : pour réaliser toutes les espérances, pour braver toutes les épreuves, pour m'encourager au travail, il me suffit de songer à ma mère et à ma fiancée (car je m'obstine à lui donner ce doux nom, et elle ne me démentira pas). Je te crois, Pierre, doué de nombreuses aptitudes. Tu pourrais être.... voyons.... auditeur au Conseil d'État.... mais je ne t'y engage pas.... Tu t'asservirais à un homme qui ne veut que des esclaves et à qui je ne puis pardonner son 18 brumaire.... ingénieur, bibliothécaire, professeur ou répétiteur de mathématiques, secrétaire d'un membre de l'Institut, attaché au Muséum d'histoire naturelle, voilà ce qui te conviendrait mieux.... Je te donnerai des lettres pour quelques savants qui ont été mes amis, et que je me reproche d'avoir négligés.... Je te dis tout cela par précaution, et parce qu'on ne sait pas ce qui peut arriver.... Pour le moment, ne t'effraye pas, et

sèche tes larmes.... Je suis malade ; je ne suis pas encore mort.

Il dit à Jeanne :

— Ma chère enfant, Dieu qui vous a fait naître d'un sang illustre, et qui a permis que la méchanceté des hommes vous fît orpheline presque dès le berceau, Dieu qui a voulu que la veuve d'un barbier devînt votre seconde mère, vous indique, par ce contraste, votre avenir et votre devoir. Vous avez une mission à remplir en ce monde.... il faut que la noblesse de votre âme vous serve à sacrifier la noblesse de votre naissance.... Mon âge, ma tendresse pour vous, l'état de ma santé, ma qualité même de docteur, m'autorisent à vous parler à cœur ouvert.... Je ne dis rien de Pierre, — vous n'êtes pas forcée de l'aimer autant qu'il vous aime, — sinon qu'il dépend de vous de le frapper d'un découragement funeste ou d'en faire un homme capable de s'élever très-haut. Pour cette âme, que j'ai pu

observer avec une attention scrupuleuse, il n'y aura pas de milieu ; l'aiguillon qui excite ou le coup de massue qui écrase.... selon qu'elle sera repoussée ou partagée , sa passion décidera de son sort.... Mais pardon ! j'oublie que je ne voulais vous parler que de Geneviève.... Il y a un mois, quand elle était souffrante, je vous ai rassurée de mon mieux, et je ne vous ai pas trompée.... A votre tour, ne vous y trompez pas.... Si on la séparait de vous, s'il lui fallait renoncer à son rêve, voir son fils réduit au désespoir par votre indifférence ou votre refus, Geneviève en mourrait !...

Il prononça ces dernières paroles avec un accent de conviction profonde, qui leur prêtait une expression prophétique. Son émotion fut communicative. Au lieu de répondre, Jeanne, par un mouvement délicieux de grâce virginale, se jeta dans ses bras, et lui offrit son front à baiser ; puis elle murmura à son oreille : « Soyez tranquille ! elle ne mourra pas ! »

M. Berval ne lui demanda rien de plus ; il comprit que la cause était gagnée.

Il fallut se séparer ; mais on se quittait cette fois sous une impression consolante. Le brouillard de l'avant-veille avait disparu. On était aux derniers jours de février ; un souffle léger, attiédi, circulait à travers les allées. Un gai rayon de soleil, glissant sur la cime des arbres, semblait courir à la rencontre du printemps. Pierre donnait le bras tantôt à sa mère, tantôt à Jeanne. Jamais il ne s'était senti si heureux ; le bras de Jeanne s'appuyait sur le sien, un peu plus que le nécessaire. Arrivé devant le grand bassin, il ralentit le pas ; il se souvenait des heures cruelles qu'il avait passées dans ce jardin, deux ou trois ans auparavant, alors qu'il croyait que Jeanne ne l'aimerait jamais. — Qu'il fait beau ! qu'on est bien ici ! s'écria-t-il.

Geneviève, un peu fatiguée, proposa de faire une halte avant de rentrer au logis. Il y avait

déjà, à cette époque, des bancs et des chaises de paille le long de l'allée demi-circulaire qu'abrite la grande terrasse. Geneviève s'assit et tira de sa poche un journal que lui avait prêté, le matin, une de ses voisines. Elle le déplia, et se mit à le lire avec une parfaite indifférence.

Tout à coup ses enfants la virent pâlir ; la stupeur, l'épouvante, le désespoir, se peignirent sur son visage, calme et souriant tout à l'heure. Elle étouffa à grand'peine un cri d'angoisse et parut près de s'évanouir. Jeanne et Pierre, croyant à une indisposition fortuite, s'élancèrent pour la secourir ; mais, par un suprême effort, elle redevint maîtresse d'elle-même. L'horrible contraction de sa figure se détendit et s'apaisa. Elle replia le journal et le remit dans sa poche en disant d'une voix tremblante : « Ce n'est rien, chers enfants, absolument rien.... Vous savez.... ces premiers soleils.... avant de sortir, j'avais un peu de migraine.... C'est passé.... rentrons!... »

Ils se mirent en marche. Pierre soutenait sa mère, qui chancelait de temps à autre. On n'échangea pas une parole pendant le trajet, d'ailleurs fort court, qui va du Luxembourg à la rue de l'Ancienne-Comédie. Sans pouvoir s'expliquer ce nouvel incident, les jeunes gens sentaient peser sur l'âme de Geneviève un je ne sais quoi de mystérieux et d'effrayant, dont ils prenaient leur part. A peine rentrée dans la chambre, Geneviève, ordinairement ennemie des gestes violents, se précipita sur Jeanne comme une lionne dont on enlèverait les petits, et l'embrassa avec une sorte de fureur. Sans doute, elle craignait de se trahir; car, dans cette fougueuse étreinte, elle ne prononça que quelques mots inintelligibles. Puis ses forces défaillirent de nouveau, et elle retomba presque inanimée sur sa chaise.

A dater de ce moment, cette femme si douce eut d'étranges alternatives de vivacité, d'amertume et de tendresse. Dans la même journée,

à la même heure, il lui arrivait de s'emparer de Jeanne, de lui prodiguer les caresses les plus ardentes, et, un instant après, de la repousser, comme si elle avait vu se dresser un spectre entre elle et sa fille adoptive. D'autres fois, c'était Pierre qui devenait l'objet de ses inégalités d'humeur. Il s'en alarmait d'autant plus qu'il savait, d'après le docteur, combien les émotions trop fortes pouvaient être fatales à sa mère.

Cette femme si pure semblait avoir perdu même le repos de la conscience. On eût dit qu'elle se débattait sous le choc d'un ennemi invisible, qu'une puissance infernale la forçait de choisir entre un désespoir et un remords. Cette femme si pieuse n'avait plus, à l'église, l'attitude sereine et recueillie que retrouvent les chrétiens sincères dans ce lieu d'inviolable refuge, alors même qu'ils doivent être ressaisis, au dehors, par toutes les douleurs de la vie. Depuis le rétablissement du culte catholique, elle avait donné toute sa confiance à un

saint prêtre de Saint-Sulpice, l'abbé Dermont, échappé, comme par miracle, aux massacres de septembre. L'abbé Dermont avait fait faire à Jeanne sa première communion. Il aimait à regarder dans l'âme limpide de Geneviève, et il ne trouvait à lui reprocher qu'une tendresse trop passionnée pour son fils et pour l'orpheline. Encore ce reproche ne s'exprimait-il que sous la forme d'une appréhension amicale : « Prenez garde ! il n'est pas sage de trop s'attacher à des affections, légitimes sans doute, mais périssables.... au jour de l'épreuve, la résignation est plus difficile. »

Bien des fois, pendant les journées qui suivirent, Geneviève alla jusqu'à la porte de l'abbé Dermont. Toujours elle retournait sur ses pas en murmurant des paroles entrecoupées : « Non ! non !... c'est impossible ! il me dirait que c'est mon devoir, qu'il ne m'est pas permis d'y manquer, que Dieu me demande ce sacrifice.... et je ne puis pas ! je ne veux pas !... »

Chez M. Berval elle s'observait davantage. Alléguant l'état de maladie du docteur, elle avait défendu à ses enfants de lui rien dire qui pût le troubler. D'ordinaire elle les laissait chez lui sous quelque prétexte, et revenait les reprendre ; soit qu'elle redoutât la sagacité de son vieil ami, soit qu'il lui fût devenu trop difficile de causer d'un sujet autre que celui qui la dévorait.

Si nous écrivions une histoire à sensation et à surprise, peut-être vous ferions-nous attendre indéfiniment le mot de cette douloureuse énigme. Mais notre simple récit s'arrangerait mal de ces artifices ; voici ce qu'il y avait dans le journal :

« Chaque jour la sage politique et la magnanimité du Premier Consul ramènent des Français égarés, qui ne demandent plus qu'à s'unir dans un même sentiment de gratitude et d'admiration pour le héros législateur. Bientôt l'émigration nous aura rendu tous les survi-

vants quelque peu considérables de l'ancienne noblesse. Parmi les retardataires, récemment rentrés à Paris, on cite l'ex-prince de Rieux, M. Jules de Tamayon et M. Louis-Maurice, ci-devant marquis de Trévières. »

IX

Il y a des moments dans la vie où nous nous refusons à l'idée d'un malheur qui pourrait détruire nos rêves. Il y a dans un amour partagé, alors même que le partage est un peu inégal, une mystérieuse puissance, prompte à absorber à son profit tout ce qui essayerait de la troubler ou de la contredire. Il en est de cette espèce d'égoïsme à deux comme de ces maisons parées pour une fête, où une figure rembrunie ferait tache, où on n'oserait entrer

si on ne laissait sur le seuil les inquiétudes et les tristesses.

Pendant quelques jours, Pierre et Jeanne s'alarmèrent en voyant Geneviève si agitée, si différente d'elle-même. Puis elle parut se calmer; sans doute elle s'était fait violence; ils profitèrent de cet apaisement sans se demander quels efforts il avait coûtés. Rien n'était changé, en apparence, dans cette tranquille existence; Geneviève avait repris ses occupations habituelles. Si, le matin, son visage accusait une douloureuse insomnie, elle avait soin d'en effacer les traces. Si une larme montait à ses paupières, elle se détournait pour la cacher. S'il lui arrivait, en parlant à son fils ou à l'orpheline, de s'arrêter tout à coup comme suffoquée, elle se hâtait d'attribuer son malaise aux craintes que lui inspirait l'état de santé de M. Berval. Il eût fallu un observateur bien attentif et bien pénétrant pour s'apercevoir qu'elle dépérissait.

Cet observateur, nous le connaissons. En tout autre temps, le vieux docteur eût promptement deviné le ravage intérieur que dissimulait cette tranquillité factice, et peut-être eût-il amené Geneviève à lui dire son secret; mais il avait lui-même à lutter contre une situation analogue. Trop savant pour se faire illusion sur son mal, trop ferme pour en avoir peur, il voulait que ses amis pussent ignorer encore l'approche de son agonie.

L'imagination contemporaine va chercher ses effets bien loin ou bien bas. Il lui faut, ou des bizarreries physiologiques qui favorisent le despotisme des sens sous prétexte d'étudier les phénomènes du cœur, ou des complications infinies qui prêtent aux fictions du théâtre et du roman quelque chose des tours de force du gymnaste. Je me trompe peut-être, mais il me semble que ces deux êtres d'élite, cette mère et ce vieillard, se sentant mortellement frappés, et s'accordant, sans se rien dire, pour

éviter de mêler une image de deuil à de douces fiançailles, offrent un spectacle pathétique. Ne nous lassons pas de le redire à cette époque troublée, dont les désastres et les périls donnent le vertige aux plus intrépides. C'est le triomphe de la matière qui a préparé notre chute. C'est par la prépondérance de l'âme que nous pouvons racheter nos fautes.

Trois semaines s'écoulèrent sans apporter de notables changements dans une situation comparable à ces chaudes journées où l'on voit, en levant les yeux, l'azur du ciel, et où l'on entend, en prêtant l'oreille, les sourdes menaces de l'orage. Le 21 mars, dans la matinée, Geneviève, accompagnée de Pierre et de Jeanne, fit au docteur Berval sa visite habituelle. Il était plus sombre et plus affaibli que la veille; il attribua ce redoublement de malaise aux rumeurs qui circulaient dans tous les quartiers de Paris. Soit pessimisme de malade, soit instinct prophétique de mourant, le docteur de-

venait chaque jour plus sévère pour le Premier Consul, qui allait être l'Empereur. — Il date bien plutôt, disait-il, de 93 que de 89. Il a supprimé de la Révolution ce qu'elle avait de bon, ses aspirations vers un idéal de liberté; il lui prend ce qu'elle a eu de pire, le despotisme, la violence, l'esprit de dictature, le goût du sang, le mépris de la vie humaine.... Voici des conspirations qui le servent à souhait; pour arriver du Consulat à l'Empire, il enjambera des cadavres.... On le dit exaspéré d'avoir encore à redouter des ennemis, des adversaires, des meurtriers peut-être, dans cette France qu'il croyait courbée sous son joug ou enivrée de son prestige.... Sincère ou simulée, cette exaspération cache ses desseins; sa colère n'est qu'une forme de son ambition. Il veut qu'on le force d'accepter la couronne et qu'on étouffe sous la pourpre impériale les griefs du Premier Consul.... En attendant, que va-t-il faire de ces illustres ou héroïques cou-

pables, Moreau, Georges, Pichegru, de ces intrépides gentilshommes dont le crime est d'avoir cru que la République ne pouvait périr qu'au profit de la royauté?... Il fera grâce à quelques-uns pour inaugurer son rôle de César; les autres seront exécutés.

— Encore du sang! Encore des larmes! Toujours des supplices?... La dictature aussi cruelle que l'anarchie! murmura tristement Geneviève; à quoi donc a servi de faire une révolution?...

— Hélas! chère dame, nous nous le demandions il y a dix ans.... Nous nous le demandons encore.... Dieu veuille qu'il arrive un moment où personne ne le demandera plus!...

Il s'était animé en parlant; il se laissa retomber sur son fauteuil; ses yeux avaient la fièvre; de rapides alternatives d'agitation et d'abattement se succédaient dans son attitude et sur son visage; dernières lueurs de la lampe prête à s'éteindre!

Pour ne pas aggraver sa fatigue, ses amis se levèrent en lui disant : « à demain ! » Il fit alors un effort pour se redresser, et attira auprès de lui Pierre et la *petite duchesse*. Sa figure pâle et amaigrie prit une expression de solennité qu'ils ne lui connaissaient pas. Par un geste d'autorité paternelle, il s'empara de leurs mains et les joignit ; Jeanne ne retira pas la sienne.

— Mes enfants, leur dit-il, recevez la bénédiction d'un vieillard qui s'est consolé, en vous aimant, d'avoir oublié d'aimer !...

Ils reprirent le chemin tant de fois parcouru qui les conduisait de l'Observatoire à la maison de Geneviève. Pierre et Jeanne marchaient un peu en avant. Elle avait voulu qu'ils fussent plus libres d'échanger leurs confidences et leurs tendresses.

Leur émotion était profonde. Jusqu'à ce moment, l'amour de Pierre s'était mille fois trahi, jamais déclaré. Il crut l'heure venue d'en finir

avec les dernières réticences, et dit à Jeanne d'une voix tremblante :

— Oh ! que je vous aime ! et combien vous êtes bonne de n'avoir pas retiré votre main !

— Fallait-il désoler ce bon docteur? répliqua-t-elle avec un sourire mélancolique.

— Ce n'est donc que pour lui épargner un chagrin? reprit-il avec angoisse; rien pour moi ! Pas un battement de cœur qui réponde à un amour dont je vivrai si vous ne me repoussez pas, dont je mourrais s'il fallait vous perdre !...

— Oh ! par grâce, mon ami, ne parlez pas ainsi !... vous savez bien que je vous aime !...

Par un secret accord, un scrupule de pudeur naturel aux âmes délicates, ils cessaient tous deux de se tutoyer au moment même où ils semblaient prêts à se fiancer l'un à l'autre. Elle poursuivit avec une expression affectueuse qui promettait tout, excepté la passion :

— Chaque jour ajoute à ma tendresse, à ma

reconnaissance pour votre mère.... L'idée de devenir encore mieux sa fille a pour moi un charme ineffable.... L'idée de l'affliger serait la plus cruelle de mes peines.... Et vous, Pierre, cher compagnon de mon enfance, comment ne vous aimerais-je pas?... Votre éloge, dans ma bouche, serait bizarre, peu convenable peut-être.... mais, en vérité, je cherche vainement la qualité qui vous manque....

— Ah! je ne la cherche pas, moi! je ne la connais que trop bien! répondit-il avec un mélange de douleur et d'emportement.

— Je vous devine, Pierre, et je veux profiter de l'occasion pour vous parler à cœur ouvert.... Ce sera la première et la dernière fois que nous aborderons ce sujet.... Je vous ai paru, dans les commencements surtout, trop préoccupée du sentiment.... du souvenir de ma naissance.... Chose singulière, n'est-ce pas? une petite fille s'obstinant à croire que son nom a une valeur et lui impose un devoir! Chose

blâmable, une orpheline sans appui, sans ressource, recueillie et sauvée par la charité d'une femme admirable, et refusant d'oublier le seul bien qui lui reste, une fiction, un rêve, l'image d'un passé dont elle est fière, mais qui ne reviendra plus !... Une incorrigible *petite duchesse*, dirait le bon docteur.... Une *ci-devant* entêtée, diraient les jacobins d'hier, les plats valets d'aujourd'hui.... Que voulez-vous? c'était dans le sang.... un instinct ou un héritage.... Mais j'ai grandi, j'ai réfléchi ; à mesure que se révélait à moi, dans toute sa grandeur chrétienne, le bienfait de votre mère, à mesure que je me sentais pénétrée de ses vertus, de sa bonté, de son amour maternel, et que j'apprenais à vous bien connaître, mon préjugé — n'est-ce pas le mot à la mode? — perdait son caractère de résistance et de méfiance.... Maintenant, mon ami, pardonnez-moi ce que j'en garde encore.... Ce n'est plus de l'orgueil, c'est de la piété filiale.... Je ne relis plus des par-

chemins, je pleure sur des tombeaux.... En dépouillant la noblesse, en s'efforçant de la détruire, en traînant à l'échafaud ou dans les geôles ses représentants les plus illustres, la Révolution en a fait quelque chose de sacré comme la faiblesse et le malheur.... On renonce à un privilége; on ne se détache pas d'une infortune; on abandonne un palais; on ne jette pas une relique.... Pierre! si je vous disais : Je suis fière, parce que ma mère était une amie de la reine, parce que mon père était duc et pair, ce serait un tort.... mais je vous dis : Je ne veux pas abdiquer mes souvenirs de famille, parce que mon père est mort martyr de la Terreur, parce que ma mère est morte de désespoir.... Aurez-vous le courage de me blâmer?

Elle avait prononcé ces paroles avec une émotion qui ajoutait encore à son idéale beauté; elle continua d'un ton plus calme :

— Et puis, mon ami, ne vous plaignez pas

trop de mes entêtements d'*aristocrate*.... ils m'ont servi....

— A quoi?...

— A vous rendre avec usure ce que je vous avais d'abord disputé.... à apprécier en vous, non-seulement cette noblesse d'intelligence et de cœur qui vous fait l'égal des plus hauts personnages, mais cette noblesse de manières et de langage qui peut tenir lieu de blason.... Ah! c'est une autre manie qui me vient aussi de naissance.... Un mot grossier, un geste vulgaire, un propos de corps de garde, m'auraient mise au supplice.... Et, je vous l'avoue franchement, si je vous avais entendu jurer une seule fois, je crois que je serais morte plutôt que de vous épouser....

Pierre tressaillit à ce mot qui ne lui laissait plus de doute sur les sentiments de Jeanne.

— M'épouser!... vous m'aimez donc?... murmura-t-il en pressant le bras de l'orpheline

contre le sien; m'épouser!... vous m'aimez donc?...

On eût dit qu'il voulait se rassasier de ces douces paroles, les entendre toujours et les répéter encore.

Jeanne n'eut pas le temps de répondre; ils arrivaient, et Geneviève était venue les rejoindre.

Marianne, la vieille servante, les attendait dans la chambre de sa maîtresse.

— Madame! dit-elle à Geneviève, vous avez eu une visite.... un vieux monsieur....

— Comment est-il, ce monsieur? demanda la veuve, saisie, à cette annonce si simple, d'un trouble insurmontable.

— Grand, voûté, maigre, pas très-bien mis.... à peu près de l'âge de M. le docteur.... mais il n'a pas l'air si bon.... Faut croire qu'il était absent depuis bien longtemps.... car il ne savait pas....

— Quoi donc?

— Que madame était veuve.... Il a commencé

par demander M. Eustache Goudard.... Il a dit qu'il reviendrait demain matin.

L'agitation de Geneviève devenait plus visible. Pierre et Jeanne n'y comprenaient rien....

— Son nom? Il n'a pas dit son nom? balbutia-t-elle d'une voix étouffée.

— Pardon, madame.... il l'a écrit au crayon sur ce chiffon de papier....

— Donnez donc!

Geneviève arracha le papier des mains de Marianne. Un cri d'épouvante s'échappa de sa poitrine ; sa figure se couvrit d'une pâleur mortelle; ses yeux se promenèrent avec égarement sur Pierre et sur Jeanne, terrifiés sans savoir pourquoi; elle s'appuya sur Marianne pour ne pas tomber, et dit avec un frisson de vertige:

— Le marquis de Trévières!...

— Le marquis de Trévières!... Mon oncle!... s'écria Jeanne, à qui ce nom parut inspirer plus de surprise que de joie.

— Votre oncle ! que vient-il faire ?... Que veut-il ?... Ah ! ce marquis de Trévières était votre oncle ?... fit Pierre, dont le désespoir dépassa d'un bond celui de Geneviève.

— Oui, sans doute.... le frère de ma mère....

— Ah ! c'était donc un pressentiment !... c'est pour cela que ce nom, ce nom fatal, se grava si profondément dans mon cœur, à un âge où les impressions s'effacent si vite !... Vous vous en souvenez, ma mère ! continua le malheureux jeune homme dont les sanglots étranglaient la voix ; c'était dans cette même chambre.... pendant une nuit d'angoisse et de deuil.... mon père allait mourir....

— Et, dans son délire, reprit Geneviève en s'exaltant de plus en plus, il ne cessait de prononcer ce nom : le marquis de Trévières !

— Et il ajoutait ces mots sinistres : « Il a tué.... il en tuera d'autres !... » Ah ! ce n'était que trop vrai !... c'est moi qu'il tue !

Jeanne se taisait. Pierre poursuivit, en s'adressant à sa mère, comme si un éclair eût tout à coup sillonné le chaos de ses pensées :

— Mais.... vous saviez donc que le marquis de Trévières était l'oncle de Jeanne, le frère de la duchesse d'Erlange?

— Oui.

— Et saviez-vous qu'il était vivant, rentré en France, revenu à Paris?

Ces derniers mots portèrent au comble, chez Geneviève, le paroxysme d'une douleur qui touchait à la folie.

— Oui, je le savais, répliqua-t-elle; mais je n'ai rien dit.... rien écrit. Pour la première fois de ma vie, j'ai refusé d'écouter la voix de ma conscience.... car c'était un devoir peut-être.... Je n'avais pas le droit de laisser ignorer à cet homme que sa nièce.... Oh! Jeanne! Jeanne! pardonne-moi!... Dieu me punit.... je t'aimais trop! je n'aurais pas dû faire ce que j'ai

fait, garder le silence, te séparer du seul parent qui te reste!... Je te voulais pour moi seule, pour Pierre, qui mourra si tu nous quittes! J'étais coupable, je le sens, je le vois.... J'espérais qu'il ne saurait rien, qu'il te croirait morte.... Mais comment a-t-il appris que tu étais ici?... Qui lui a fait retrouver ta trace? Dieu seul a pu l'avertir et le guider, pour châtier ma faute!... Ah! si la faute est grave, le châtiment est terrible!... Pierre, mon malheureux enfant, tu ne peux pas t'y tromper, ce marquis vient nous la prendre!

— J'en suis sûr, répondit Pierre avec l'impitoyable clairvoyance de l'amour, qui donne des yeux de lynx quand il n'aveugle pas. Du moment que Jeanne n'est plus seule au monde, elle nous échappe.... L'orpheline était à nous; la nièce du noble marquis de Trévières redevient la fille du duc d'Erlange!

Un feu sombre brillait dans ses regards; il y avait dans son attitude ce je ne sais quoi de

menaçant qui trahit les résolutions désespérées. Poussé à bout, voyant perdu le bonheur qu'il avait cru tenir, il se montrait sous cet aspect violent qui offensait Jeanne et qui l'effrayait. Cette âme virginale, restée un peu altière, se méfiait de la passion et ne voulait que de la tendresse.

Tout à coup l'impétueux jeune homme saisit le bras de mademoiselle d'Erlange, et, dans l'ivresse du désespoir :

— Jeanne, lui dit-il, nous avons encore à nous près de vingt-quatre heures.... Veux-tu nous enfuir avec ma mère?... aller nous cacher dans quelque faubourg.... ou mieux encore, quitter Paris, chercher ensemble une retraite si lointaine, si inconnue, que ce marquis ne puisse nous y retrouver?

— Vous oubliez, mon ami, que ce marquis est mon oncle, le frère de ma mère, répondit-elle avec un mélange de gravité et de tristesse.

— Ah ! vous ne m'aimez pas !... vous ne m'avez jamais aimé ! s'écria-t-il dans une suprême explosion de douleur et de colère.

Et il sortit en courant.

X

Ce que fut cette course insensée, on peut aisément le deviner. Un quart d'heure après, sans avoir conscience de ses actes, Pierre se trouvait à la grille du Jardin des plantes. Il entra : tous ses souvenirs d'adolescence se réveillèrent en foule à la vue de ces allées qu'il avait parcourues tant de fois avec Jeanne, le long de ces sentiers en pente, témoins de leurs promenades et de leurs jeux, devant ces arbustes exotiques qui avaient si souvent servi de texte à leurs leçons en plein air.

— Elle s'est assise sur ce banc, se disait-il comme dans un rêve. C'est ici que je la poursuivais, en ayant soin de ne pas l'atteindre, jusqu'à ce qu'elle se fût blottie sur les genoux de *maman Geneviève*. Voici la plante dont elle m'a demandé le nom, la faisanderie où elle émiettait le pain de son déjeuner, la cage du tigre dont elle me disait : « S'il s'échappait, tu me défendrais, n'est-ce pas ? »... Et tout cela perdu, brisé, anéanti !

La *Vallée suisse* lui rappela Bernardin de Saint-Pierre... Ce fut un nouveau déchirement.

— Paul et Virginie ! murmurait-il. Fou que j'étais ! J'ai cru qu'elle finirait par m'aimer comme Virginie aimait Paul !... Comment pouvais-je m'aveugler à ce point?... Ne m'avait-elle pas repoussé en m'accablant de ces mots impitoyables : « Je ne suis pas Virginie, et nous ne sommes pas à l'île de France ! »

— Ah ! c'est bien vrai, reprenait-il avec un rire amer ; nous ne sommes pas à l'île de

France! Nous sommes dans un pays civilisé, qui a cru faire une révolution, et qui est resté l'esclave du préjugé et du mensonge! A quoi donc a-t-elle servi, cette révolution exécrable? Elle hurle, elle brûle, elle détruit, elle massacre, elle tue, et elle n'est pas seulement bonne à créer une égalité véritable, à fonder une société nouvelle où il suffise d'être digne de la femme que l'on aime, pour avoir le droit de l'aimer!... Oh! ce marquis de malheur! je le redoutais, je le haïssais d'instinct... Si j'allais l'attendre demain sur le seuil de notre maison? si je le provoquais? si je le tuais?... Folie! c'est un vieillard... D'ailleurs sa mort élèverait entre Jeanne et moi une barrière de plus. O mon Dieu! mon Dieu! si je ne dois plus la revoir, c'est que vous voulez que je meure!

Ces images, accumulées dans sa tête en feu, achevaient de bouleverser le peu de raison qui lui restait. Il eut peur des ténèbres dont il se sentait envahi. S'arrachant à ces réminiscences

de bonheur qui rendaient plus âcre la souffrance présente, il sortit par la grille qui donne sur le quai, côtoya pendant quelque temps la Seine, non sans jeter des regards sinistres sur le fleuve, dont les eaux jaunâtres, grossies par les pluies d'équinoxe, exerçaient sur son désespoir une attraction magnétique. Bientôt il s'enfonça en rase campagne, à travers des terrains vagues, dans la direction d'Ivry. Incapable de réfléchir, il lui semblait pourtant qu'il souffrirait moins, s'il pouvait ne plus voir de maisons, ne plus rencontrer de passants, se cacher sous des arbres, s'engloutir dans quelque solitude.

Il était trois heures de l'après-midi. Chassés par le vent, des nuages gros de giboulées traversaient un de ces ciels parisiens qui serrent le cœur, et que nous avons bien des fois remarqués en suivant au cimetière le convoi d'un ami. Des averses alternaient avec les rafales et transperçaient les habits de Pierre, qui

ne sentait rien. Ses cheveux mouillés se collaient à ses tempes; ses pieds glissaient dans la boue des chemins défoncés: cependant il marchait toujours.

A la fin, il s'arrêta. La crise de violence et de fureur était passée. Il se laissa tomber sur un tronc d'arbre abandonné par les bûcherons, mit sa tête dans ses mains, puis se releva:

— Et ma mère! dit-il. Ah! je suis un misérable et un lâche!... Ma mère, brisée comme moi, foudroyée comme moi!... Chaque moment que je passe loin d'elle est un crime.... Un crime après un malheur, ah! c'est trop!

Il rassembla son courage et retourna sur ses pas, en évitant de rentrer au Jardin des plantes. Lorsqu'il arriva rue Saint-Jacques, le ciel s'était un peu éclairci; un rayon de soleil couchant miroitait aux vitres des magasins. Le hasard fit que Pierre, arrêté un instant par un embarras de voitures devant une boutique de bric-à-brac, se regarda machinalement dans

une glace adossée au mur. Il eut peine à retenir un cri d'étonnement et d'épouvante. Il était méconnaissable. Son chapeau déformé, ses yeux hagards, sa figure livide, sa cravate défaite et en lambeaux, ses bottes à revers — telles qu'on les portait alors — recouvertes d'une couche de boue noire et fétide, de larges taches sur ses mains et ses vêtements, tout cet ensemble, qui ne s'accordait que trop bien avec le désordre affreux de son âme, avait de quoi effrayer et surprendre, même les indifférents.

— J'ai l'air d'un voleur ou d'un spectre, pensa-t-il. Je *lui* ferais peur!

Il y avait alors rue Saint-Jacques, à l'angle de la rue des Grès, un estaminet qu'on aurait, cinquante ans plus tard, qualifié de brasserie ou de taverne, et qui servait de rendez-vous à une clientèle plus nombreuse qu'homogène. Dans un petit salon attenant à la grande salle, le maître de l'établissement avait organisé pour ses habitués de prédilection une manière de

table d'hôte. Bœuf et bouillon le matin, cuisine bourgeoise le soir, punch et café à toute heure. Les étudiants, les polytechniciens en congé, les externes des hôpitaux voisins, les élèves des ateliers de Houdon et de David, y coudoyaient bon nombre de ces figures équivoques, à l'œil louche, au feutre rabattu, dont on ne saurait dire si elles sont chargées de faire arrêter les autres, ou s'il ne conviendrait pas de les arrêter elles-mêmes. Tous les esprits étant alors tournés vers la mythologie et la gloire militaire, on avait décoré la porte principale d'une enseigne où se lisaient ces deux mots, écrits en lettres rouges sur fond noir : Café Bellone.

Pierre, malgré ses habitudes de sobriété, connaissait le café Bellone. Le docteur Berval, qui avait pour système d'ouvrir de temps à autre à son cher disciple quelques perspectives de la vie réelle, s'était accoutumé, une ou deux fois par semaine, à y déjeuner avec lui, avant d'aller herboriser dans les bois de Gentilly ou

étudier au Muséum d'histoire naturelle. Justement fier des progrès et de la bonne mine de Pierre, il l'avait présenté à de jeunes artistes en train de se faire un nom et à deux ou trois étudiants qui le saluaient avec respect, son cours de clinique ayant laissé de bons souvenirs dans les traditions de l'école. Pierre n'était donc pas un inconnu pour la dame du comptoir. Il pensa qu'elle l'introduirait dans le petit salon, où il n'y avait encore que la nappe et les chaises, et qu'elle lui ferait l'aumône d'une brosse et d'une cuvette.

Quand il entra, la grande salle était au complet. Des groupes se formaient autour du poêle; les journaux circulaient de main en main. Une atmosphère torride, épaisse, suffocante, contrastait avec l'air vif du dehors. Bien que l'usage du cigare et de la pipe fût en 1804 beaucoup moins répandu qu'aujourd'hui, le café Bellone comptait déjà, en ce genre, assez de précurseurs pour donner l'idée d'une tabagie.

Évidemment, les bruits de complot, les arrestations, les rumeurs publiques, dont le docteur Berval avait parlé le matin, défrayaient les conversations; mais, si Pierre avait été plus calme, il aurait remarqué, d'une part, que plusieurs assistants écoutaient sans mot dire, de l'autre, que les consommateurs bavards trouvaient moyen de pérorer et de crier très-fort sans exprimer une opinion bien tranchée. Les noms de Georges, de Moreau, de Pichegru, d'Armand de Polignac, répétés par les nouvellistes, ne donnaient lieu qu'à de timides commentaires. Personne n'osait rompre la glace. A la fin, un artiste du voisinage, que Pierre connaissait de vue, eut la hardiesse ou la naïveté de s'écrier :

— Ma foi ! s'ils conspiraient contre le Premier Consul et la République, on a bien fait de les coffrer !

Pierre ne put se contenir.

— Elle est jolie, votre République, et je vous

conseille d'en parler! répliqua-t-il d'une voix stridente.

Aussitôt, tous les regards se fixèrent sur le nouveau venu. Sa physionomie, son accoutrement étaient, nous l'avons vu, fort peu rassurants. Chacun l'examinait avec appréhension ou méfiance. Un peu plus loin, cinq ou six individus d'assez mauvaise mine, rangés autour d'une table et à demi perdus dans un nuage de fumée, se regardaient du coin de l'œil, manifestant ou dissimulant une autre espèce de curiosité.

Quelques bourgeois prudents s'esquivèrent ; les discoureurs baissèrent d'un ton le diapason de leur éloquence. D'autres parurent s'absorber dans la lecture des journaux. Deux trembleurs se parlèrent à l'oreille :

— C'est un conspirateur échappé à la police, dit l'un d'eux à voix basse.

— Ou peut-être un agent provocateur, murmura l'autre.

En ce moment, on entendit dans la rue un pas lourd et une voix enrouée. Le silence de plomb qui pesait sur la salle se fit plus pesant encore, et ces paroles, que l'Histoire attendait au passage pour leur infliger son immortalité vengeresse, pénétrèrent à travers le vitrage du café :

« Arrestation, jugement, arrêt et exécution du nommé Louis-Antoine-Henri de Bourbon, duc d'Enghien, atteint et convaincu de complot contre la sûreté de l'État et la vie du Premier Consul ; arrêté à Ettenheim le 16 mars, fusillé à Vincennes le 21 mars 1804. Le voilà pour un sou. »

Il y eut dans toute l'assistance un mouvement de consternation et de stupeur ; le silence redoubla.

Dans la situation d'esprit où se trouvait Pierre Goudard, il n'avait plus rien à ménager ; une étincelle devait suffire pour faire tout éclater. Pourquoi était-il entré au café Bellone ? Il

l'avait oublié. Le désordre effrayant de ses vêtements et de toute sa personne, il n'y songeait plus. Tout ce qu'il savait, c'est qu'il était assez malheureux, assez désespéré, pour ne plus rien craindre ; c'est que M. Berval, son bienfaiteur, son maître, lui avait soigneusement enseigné ce que tant de gens ignoraient alors, ce que bien des gens s'obstinent à méconnaître encore ; la grandeur de la monarchie des Bourbons, la gloire de la maison de Condé.

Souvenirs, colères, sentiment d'honneur et de justice survivant à son naufrage, énergie du désespoir, loyauté de jeune homme, envie de défier l'omnipotence d'un seul et la lâcheté de tous, surexcitation du blessé qui envenime ses plaies, tout cela se heurtait dans son cerveau enfiévré. L'univers entier aurait essayé de lui fermer la bouche, il aurait bravé l'univers entier. Il promena autour de lui un regard de flamme, et, d'une voix qui retentit dans toute la salle :

— Le scélérat ! s'écria-t-il.

— Ah ! oui, le conspirateur, l'ennemi de la France, l'allié de l'étranger, dit d'un air doucereux un des individus à figure suspecte qui occupaient le fond de la salle.

Il s'était détaché de son groupe et se rapprochait du poêle.

— Non, l'autre ! riposta Pierre avec plus de force ; l'ennemi, le meurtrier, l'assassin, c'est Bonaparte ! Quel crime et quelle honte !... Ce faux grand homme déshonore à la fois l'autorité et l'obéissance. A l'heure où je parle, il n'y a pas un Français qui ne sache ce que valent, dans ces mains sanglantes, la justice, le droit des gens, la liberté, l'humanité, le respect des lois !... Et pourtant on va se courber sous son joug.... et qui sait? le cadavre de ce jeune prince va servir à son bourreau de marchepied pour se hisser au trône !... Nous a-t-il assez trompés, assez méprisés ?. . Nous qui étions assez aveugles pour croire que ce ga-

gneur de batailles se proposait d'en finir avec le régime des tueries et des violences, de réparer les ruines que la République avait faites!... En quoi diffère-t-il des grands coupables de 93, des monstres de la Terreur? Ils égorgeaient des innocents pour prolonger leur règne... il immole la plus illustre des victimes pour inaugurer le sien!... Et ses vils flatteurs le qualifient de héros!... Un héros, lui! allons donc!... L'héroïsme a ses affinités comme le vice; il reconnaît, il honore à travers les âges ceux dont il continue les traditions et les exemples... Si ce Bonaparte était un héros, s'il aimait vraiment son pays, le sang des Condés lui serait aussi sacré que peut l'être pour un chrétien le sang des martyrs... Il aurait eu pour le vainqueur de Rocroy une tendresse filiale, et ordonner la mort du dernier descendant de cette grande race lui eût fait l'effet d'un fratricide... Eh bien, non! tout ce qui lui rappelle les gloires du passé l'irrite comme une injure....

Il lui plairait d'anéantir cette terre féconde où il n'a pas de racines! il souille même ses propres victoires..... Renier Rocroy, c'est flétrir Marengo.... Que le monde commence à lui, voilà ce qu'il veut; le reste n'est rien.... Ah! ce début promet pour l'avenir!... Que fera-t-il de notre argent, de nos soldats, des paysans de nos campagnes, de la fortune de la France, l'homme qui a compté pour rien le nom de Bourbon et de Condé? Que pèsera la vie des pauvres jeunes gens arrachés à l'atelier et à la charrue, dans cette âme de bronze que n'ont émue ni la noblesse, ni la majesté, ni la pitié? A ses yeux, le duc d'Enghien ne valait qu'un feu de peloton et une douzaine de consciences; que vaudront ces générations obscures, ces combattants anonymes, dont il va faire de la chair à canon?... Je vous dis que nous sommes des lâches!... Notre pays n'aura que ce qu'il mérite..... S'il se soulevait tout entier à la nouvelle que vient de nous apprendre la voix avinée de ce crieur, le

crime de Vincennes aurait du moins l'avantage de nous délivrer d'un tyran qui sera le mauvais génie de notre siècle !

Prononcées avec une exaltation fiévreuse par un jeune homme dont les habits étaient maculés de boue, les yeux injectés, les cheveux en désordre, et qui, à la suite des incidents de la matinée, avait l'air d'un malfaiteur ou d'un mouchard bien plutôt que d'un redresseur de torts, ces paroles produisirent sur les diverses fractions de son auditoire des impressions différentes. A chacune de ces phrases incendiaires, deux ou trois des assistants se levaient sur la pointe du pied et s'esquivaient discrètement. En revanche, la factieuse improvisation de Pierre était très-attentivement écoutée par les mystérieux personnages qui restaient isolés des autres groupes, et qui ne paraissaient nullement effrayés des hardiesses du jeune orateur. Quand il eut fini, il n'y avait plus qu'eux dans la grande salle du café Bellone. Un vieillard, qui avait tenu

bon jusqu'à la fin, passa rapidement près de Pierre, et lui dit à voix basse :

— Jeune homme ! si vous n'êtes pas fou, vous êtes sublime... mais croyez un vieux survivant des mauvais jours de la Révolution... ne couchez pas chez vous ce soir... Et Dieu veuille que ce conseil ne vous arrive pas trop tard !...

Il lança un regard furtif aux hommes qui n'avaient pas bougé de leur place, et sortit précipitamment.

« Ne couchez pas chez vous ce soir ! » Cet avis inquiétant rappela Pierre à lui-même. Pour la seconde fois, pendant cette journée fatale, l'émotion et la passion du moment lui avaient fait tout oublier. Il tressaillit en songeant à sa mère, à ce surcroît de douleur et d'angoisse qu'il lui infligeait. La pendule du café marquait sept heures. La nuit était venue, tandis que Pierre s'abandonnait à ses imprudentes colères. Au dehors, une obscurité croissante ; dans l'intérieur du café la lueur bla-

farde de deux ou trois quinquets, noyés dans les nuages de fumée.

Bien qu'il n'eût rien consommé, Pierre jeta une pièce blanche sur le comptoir, et s'élança dans la rue. Depuis le matin, il côtoyait de trop près l'hallucination et la folie pour se rendre compte des réalités de la situation. Il ne s'aperçut pas qu'il était suivi.

Au moment où il passait de la place Saint-Michel à la rue des Francs-Bourgeois, deux bras vigoureux le saisirent; une large main s'appliqua sur sa bouche pour l'empêcher de crier; il sentit ses yeux brûlants se fermer sous la pression d'un mouchoir, puis un paquet de cordes fines assujettir ses poignets. Tombé tout à coup d'un extrême à l'autre, d'une surexcitation effrayante dans un état de prostration et d'ahurissement invincibles, Pierre ne fit pas plus de résistance qu'on n'en oppose, dans un cauchemar, à des ennemis fantastiques. Ses agresseurs hélèrent un fiacre de la station qui

se voyait encore, en 1823, place Saint-Michel : Pierre comprit que les hommes qui venaient de l'arrêter montaient en voiture avec lui. L'un d'eux dit quelques mots au cocher en lui montrant une carte, et le fiacre partit. En tout, l'opération n'avait pas duré deux minutes.

XI

— Ma mère ! Jeanne ! adieu ! je ne vous verrai plus en ce monde ! — Telle avait été l'unique pensée du fils de Geneviève, emmené par des agents de police vers une destination inconnue. Une heure après, il était écroué à la Conciergerie ; quinze jours plus tard, on l'enfermait au fort de Joux.

On ne lui avait pas même fait l'honneur d'un interrogatoire et d'un procès. Il fut traité comme un conspirateur subalterne, un factieux anonyme, affilié sans doute aux auteurs du complot qui avait menacé la vie du Premier

Consul, mais trop obscur pour qu'on prît la peine de s'informer de ses antécédents et de ses origines. Plus que jamais, en se voyant mis au secret, privé de toute communication avec le dehors, forcé de subir le dur régime des prisons d'État, Pierre put se demander à quoi avait servi la Révolution, et pourquoi son père, avec cent mille autres amis du progrès et du peuple, avait cru devoir prendre la Bastille.

Mais un sentiment meilleur le dominait, à mesure que l'uniformité de la vie de prison lui rendait, sinon le calme, au moins la faculté de se souvenir et de penser. Au lieu de maudire, il se repentit. Sa généreuse nature, arrachée par l'excès même de son irréparable malheur aux violences et à l'égoïsme de la passion, fit un sévère retour sur elle-même, et son amour pour Jeanne s'absorba dans sa piété filiale. Il ne se pardonnait pas de s'être enfui de la maison, d'avoir abandonné Gene-

viève au moment où, frappée au cœur, elle avait encore plus besoin de sa tendresse. N'était-elle donc pas assez malheureuse? se disait-il; menacée de perdre Jeanne, elle me perd, par ma faute, dans des conditions horribles où l'incertitude devient plus poignante que la douleur.... Le même jour lui a ravi ses deux enfants.... Elle en mourra; elle en est morte peut-être.... — Alors sa vive imagination, sa mémoire trop fidèle, lui retraçaient les signes de dépérissement qu'il avait, dans les derniers temps, aperçus chez sa mère, qu'il aurait mieux remarqués, songeait-il, sans ses ivresses d'amour et d'espérance qui l'aveuglaient sur tout le reste.

— Je suis d'autant plus coupable, ajoutait Pierre, qu'elle ne se plaignait jamais... Sainte femme! J'aurais dû l'entourer des soins les plus attentifs, comme un vase précieux et fragile... Mais non! j'ai cessé d'être un bon fils du moment que j'ai trop aimé!

Puis il évoquait la sympathique et vénérable figure du docteur Berval : — Et lui ? il m'aimait aussi ; nous étions devenus sa famille ; il s'était accoutumé à nous voir tous les jours. Quel chagrin, quand on lui dira que j'ai disparu, que Jeanne réclamée par son oncle va quitter notre maison !... Pourra-t-il résister à ce coup de foudre ? Lors de notre dernière visite, il était bien faible, bien malade... il nous a bénis... il a mis la main de Jeanne dans la mienne. N'était-ce pas le pressentiment d'une mort prochaine ?... Et je ne sais rien !... Je ne puis rien !...

Ces douloureuses images l'accablaient ; mais son désespoir y perdait peu à peu ce caractère de fureur et de révolte qui rend toute consolation impossible. En s'accusant, il se résignait ; en se jugeant presque aussi coupable que malheureux, il s'habituait à supporter son malheur. Le fils de Geneviève ne pouvait pas ne pas être chrétien de sentiment, d'édu-

cation et de cœur. Sa foi, qui n'était qu'endormie au milieu des premiers tumultes de la jeunesse, se réveilla, et, avec elle, l'esprit de sacrifice dont il n'avait eu jusque-là qu'une idée trop vague. Il pria, et, à chaque nouvel élan de sa prière, il éprouva une sensation d'apaisement. Quelquefois, lorsque ces douces clartés l'aidaient à lire dans son âme, lorsqu'il n'y re trouvait plus ni rébellion, ni haine, ni colère, il était tenté de s'effrayer d'une influence si balsamique et si puissante. Qui lui obtenait cette grâce? Était-ce son ange gardien? N'était-ce pas sa mère?

Il ne maudit plus, il aima. Sa passion pour Jeanne, sa tendresse pour sa mère, sa filiale reconnaissance pour le docteur Berval, se fondirent dans un même sentiment grave et triste, comparable à celui que les âmes pieuses gardent pour les morts qu'elles ont chéris sur cette terre et qui les attendent au ciel. Il mesura la distance qui sépare, dans l'ordre moral, la

passion fougueuse qui dévore et consume du dévouement chrétien qui purifie et qui sauve. Il était sauvé!

Un jour, en regardant par la fenêtre de sa cellule, il aperçut, dans la cour du château, deux hommes bien différents, qu'un des guichetiers lui nomma : c'étaient le comte d'Andigné et Toussaint Louverture : l'héroïque Vendéen dont la vertu indomptable avait tour à tour bravé les bourreaux de 93, les généraux de la Convention et le meurtrier du duc d'Enghien; — et le représentant le plus illustre de cette race noire dont les souffrances protestaient, de siècle en siècle, contre la cupidité et l'injustice des peuples civilisés; tous deux victimes de l'ambition, de l'orgueil et de l'astuce des *patriotes* de la République et du *héros* du 18 brumaire; tous deux plus fiers, plus grands, plus nobles dans leur captivité et leur infortune, que les stoïciens de la Terreur, les sanglants parodistes de Brutus et de Caton, qui

allaient, en ce moment même, s'agenouiller sous la botte du Premier Consul.

— Que suis-je, moi, se dit Pierre, auprès de ces deux géants? un pygmée, un atome. — Sa résignation en devint plus virile et plus ferme.

Bientôt ce travail intérieur, cet ensemble de douleurs courageusement acceptées, communiquèrent à sa belle et énergique figure une expression de dignité mélancolique dont il était difficile de n'être pas frappé. Le commandant du fort de Joux était un vieil officier, blessé à Valmy, sans méchanceté, mais esclave de sa consigne. Il finit par s'intéresser à ce jeune homme qui ne demandait rien, ne se plaignait jamais, et dont la physionomie, l'attitude, le langage n'avaient rien d'un conspirateur vulgaire ou d'un émeutier de carrefour. Il fit appeler Pierre, lui adressa des paroles de sympathie, et lui offrit d'adoucir en sa faveur le rigoureux régime de la prison.

— Oh ! monsieur, lui répondit le prisonnier,

je ne désire pas d'adoucissement matériel. Du pain noir, de l'eau de citerne, un lit de paille dans un cachot ! je vous bénirai; mais, par pitié, qu'on ne m'isole plus ainsi de ceux qui me sont chers ! qu'il me soit permis d'écrire à Paris quelques lignes qui passeront sous vos yeux. Je n'ai rien à cacher ; si vous avez une famille, vous devez comprendre ce que je souffre ! Faites-moi mettre une chaîne au cou, un boulet au pied ; mais que je puisse avoir des nouvelles des personnes qui m'aiment et leur donner des miennes !

Le vétéran parut ému. Il passa brusquement sa main sur sa moustache grise et abaissa ses gros sourcils sur ses yeux, comme pour retenir une larme... En savait-il plus qu'il ne voulait dire ? Était-il vraiment forcé d'obéir à des ordres supérieurs ? Il hésita un moment, puis dit à Pierre avec la fermeté douce du soldat, dont la volonté s'efface dans sa consigne :

— Jeune homme, c'est impossible !

Il fallut se résigner encore.

De toutes les offres bienveillantes du commandant, Pierre n'en accepta qu'une; quelques livres pour occuper ses longues heures de réclusion et de solitude. Ces livres, on peut le croire, n'étaient pas des traités de théologie, mais des romans de la *Bibliothèque bleue*, entremêlés de quelques pièces de théâtre : dans le nombre se trouvait le *Mariage de Figaro*.

C'était presque une nouveauté pour lui. Heureux de rester, le soir, avec Jeanne et Geneviève qui n'allaient pas au spectacle, il n'avait jamais vu jouer la comédie de son parrain. Quand il l'avait lue, quatre ou cinq ans auparavant, il était trop jeune pour en comprendre toute la portée, pour en contrôler les détails d'après les vicissitudes sociales qui avaient transformé la France. Enfant, il s'était amusé à s'entendre appeler Figaro ; adolescent, il s'était fait vaguement expliquer le sens que

son père attachait à ce nom supplémentaire ; jeune homme, il aurait perdu ce souvenir dont le séparait un abîme, si Jeanne ne l'eût encore, de loin en loin, appelé Figaro pour le taquiner ou se divertir, sans songer à mal, comme une fantaisie de petite fille, dégénérée en habitude.

— Voilà donc mon patron pour rire... ou pour pleurer ! dit Pierre avec plus de tristesse que d'amertume. Il relut attentivement l'œuvre de Beaumarchais, et son impression fut singulière. Nous, jeunes gens de 1830, qui avons vu le *Mariage de Figaro* pendant les belles années de la monarchie tempérée, nous avons pu y reconnaître en germe la réforme d'une foule d'abus, y saluer le point de départ de la société moderne; mais mettons-nous à la place de Pierre, brutalement arrêté et incarcéré pour avoir cédé à un mouvement d'indignation généreuse contre un attentat sans excuse. Depuis le 27 avril 1784 — vingt ans ! — qu'a-

vaient gagné la justice, la vérité, la liberté, l'humanité? Que pouvait envier le siècle fini au siècle commencé? En quoi Bonaparte était-il moins despote que Louis XVI? Le règne de la force était-il plus débonnaire, plus ménager de la vie humaine et de la conscience publique que le règne du bon plaisir? L'égalité civile et politique était-elle plus respectée, parce que les terroristes échangeaient leur carmagnole d'échafaud contre des uniformes d'antichambre, qu'à l'époque où la noblesse accaparait les charges de cour? Les priviléges du crime servile étaient-ils préférables à ceux de la naissance hautaine? Y avait-il en somme moins d'opprimés, moins de victimes, moins de geôles, moins de sang répandu, moins de violences, moins d'arbitraire, moins de dureté en haut, moins de misère en bas? — Pierre se posait ces questions, et d'autres encore, en avançant dans sa lecture. Chaque épigramme, chaque ironie de Figaro retombait d'aplomb, non plus

sur la société qui l'avait applaudi, mais sur celle qu'il avait préparée.

— Mon patron ne m'a pas porté bonheur! se dit Pierre en fermant le volume.

Il n'ajouta pas comme un de nos spirituels contemporains : Plus ça change, plus c'est la même chose! — Mais il revint à son refrain d'autrefois :

— A quoi donc a servi la Révolution?

Sa captivité dura treize mois. A la fin d'avril 1805, le commandant lui dit :

— Vous êtes libre! — et lui remit une somme suffisante pour vivre pendant quelque temps.

— Cette somme, lui dit-il, m'est arrivée de Paris avec l'ordre de vous mettre en liberté. Quant à d'autres explications, ne m'en demandez pas.... d'abord, parce que je ne sais rien; ensuite, parce que mon métier est de me taire.

Pierre mit quatre jours pour revenir de Pontarlier à Paris. Il lui eût été impossible de

dire si ces mortelles journées lui paraissaient longues ou courtes, lentes ou rapides. O vous qui, avant le règne des chemins de fer, à l'époque des conducteurs bourrus, des commis-voyageurs, des retards interminables, des heures perdues dans une auberge de village, avez entrepris un long voyage, rappelés auprès d'une mère ou d'une femme par une dépêche effrayante, avec une lueur d'espoir et des craintes comparables à des certitudes, vous devinerez trop aisément ce qui se passait dans l'âme de Pierre, tandis que la sérénité des nuits d'avril, les détails du paysage, le visage des indifférents, les insipides propos des bavards, les incidents de la route, contrastaient avec ses angoisses. Un an auparavant, il eût payé de sa vie la permission de retourner à Paris ; maintenant, il avait peur ; il craignait d'y arriver trop vite.

La diligence le déposa rue Montorgueil. Il commença par se diriger vers la rue de l'An-

cienne-Comédie ; mais bientôt la force lui manqua ; ses jambes fléchirent ; son front se mouilla d'une sueur froide.

— Non ! se dit-il ; si elle est morte, je ne veux pas que la nouvelle m'en soit donnée par une voisine ou un portier.... Si elle vit encore, ma brusque apparition la tuerait.

Il changea son itinéraire, prit le pont au Change, traversa les rues étroites et tortueuses qui montaient au quartier Latin ; un quart d'heure après, il frappait à la porte du docteur Berval, rue Cassini. A sa première question, la réponse fut foudroyante.

— Vous ne savez donc pas que M. le docteur est mort depuis plus d'un an ?... dit un concierge que Pierre n'avait jamais vu. Tout le personnel de la maison semblait s'être renouvelé dans cet espace de treize mois. Des figures inconnues répondaient à Pierre comme à un étranger qui serait venu prendre un renseignement.

Son cœur se brisa. Ce bulletin funèbre était tout à la fois une douleur profonde et un présage infaillible. Le fils de Geneviève ne douta plus de ce qui l'attendait dans l'autre maison où il n'avait pas osé entrer. Il se décida pourtant ; en ce moment suprême, Dieu eut pitié de lui. Arrivé à la grille du Luxembourg, Pierre se souvint que l'abbé Dermont logeait rue Servandoni. L'abbé Dermont ! le confesseur de sa mère ! le premier guide de sa conscience d'adolescent ! Le saint prêtre qui avait fait faire à Jeanne sa première communion ! S'il y avait à Paris un homme qui dût connaître à fond les détails de l'épisode de deuil et de larmes que Pierre redoutait et brûlait de savoir, un homme qui, par son âge, son caractère, son autorité affectueuse, le souvenir de ses propres épreuves, fût capable et digne de le renseigner et de le consoler tout ensemble, cet homme n'était et ne pouvait être que l'abbé Dermont.

Ce fut lui qui vint ouvrir à Pierre. Au premier abord, il ne le reconnut pas; mais à la pâleur de son visage, aux larmes de ses yeux, au tremblement de sa voix, aux frissons de tout son corps, il devina un affligé, c'est-à-dire un ami.

— Monsieur, balbutia Pierre, je venais.... vous ne me reconnaissez pas ?... Je suis Pierre Goudard, le fils....

— De l'infortunée Geneviève.... une sainte qui est au ciel ! Ah ! mon pauvre enfant ! mon pauvre enfant !...

Pendant quelques minutes, on ne put rien entendre de plus; des sanglots longtemps contenus, qui s'échappaient de la poitrine du jeune homme; des paroles entrecoupées dans la bouche du vieux prêtre; le cri vingt fois répété : mon pauvre enfant ! mon pauvre enfant ! entremêlé d'embrassements et d'étreintes. Pierre n'avait plus rien à apprendre.

Lorsqu'il fut enfin, non pas maître, mais en

possession de sa douleur, il dit à l'abbé Dermont d'une voix un peu plus distincte :

— Je m'y attendais ; j'en étais sûr.... Depuis plus d'un an, j'ai fait provision de résignation et de courage.... Maintenant..,. vous pouvez tout me dire.,..

Il n'osa pas prononcer le nom de Jeanne.

Revenu de sa première émotion, l'abbé put lui donner quelques détails. Le docteur Berval était mort, le lendemain du jour où Pierre, avec Geneviève et Jeanne, lui avait fait sa dernière visite. Bien qu'il eût mesuré le temps qu'il lui restait à vivre, il n'avait pas voulu affliger ses amis en ayant l'air de se préparer à la mort ; mais il s'était discrètement arrangé pour que la dernière heure ne le surprît pas à l'improviste. Voulant, disait-il, mourir dans la religion de Geneviève et de Jeanne, il avait appelé auprès de lui l'abbé Dermont. De longs entretiens s'étaient échangés entre les deux vieillards, et, ajoutait le saint prêtre, ce sa-

vant, ce penseur, cet enfant du dix-huitième siècle, cet habitué du café Procope, s'était éteint doucement, le sourire sur les lèvres, un crucifix sur la poitrine, avec la sérénité d'un sage et la foi d'un Breton. Pour sa première récompense, Dieu avait permis qu'il s'en allât de ce monde sans rien savoir de ce qui s'était passé chez Geneviève, sans se douter ni de l'apparition du marquis de Trévières ni de la fuite de Pierre....

Et Geneviève?... Elle avait vécu jusqu'à la semaine suivante, pleurant son fils comme s'il était mort, affreusement tourmentée de l'idée que le désespoir avait pu conduire Pierre au suicide, mais offrant à Dieu cette série de sacrifices avec une piété dont le souvenir arrachait des larmes à l'abbé Dermont. — Elle avait été, disait-il sans nommer personne, admirablement soignée....

Ces derniers mots amenèrent une question que Pierre avait longtemps retardée,

mais qu'il ne pouvait plus retenir ? Et Jeanne ?

L'abbé, après un court silence, lui prit la main, la serra dans les siennes, et lui dit gravement : Du courage, mon cher enfant ! Encore du courage !...

Il ouvrit son bureau, et en tira une enveloppe cachetée de noir : — Ceci est à vous, dit-il à Pierre.

D'une main plus tremblante que jamais, le jeune homme brisa le cachet. L'enveloppe renfermait une lettre de Geneviève et un manuscrit de Jeanne.

La lettre avait quelques lignes, le manuscrit avait quelques pages.

« Pierre, mon cher enfant, avait écrit Geneviève, j'aurais voulu vivre, pour que tu ne trouves pas la maison vide, dans le cas où tu reviendrais.... Et tu reviendras, mon cœur me le dit.... Tu t'es enfui par amour pour Jeanne.... Tu reviendras par amour pour moi.

» Mais, vois-tu ? mon enfant, c'est impossible.... Vivre sans toi, savoir que Jeanne va me quitter, perdre cette douce espérance qui vous unissait tous deux dans ma tendresse, c'est au-dessus de mes forces.... Quand on souffre ainsi, il faut mourir.... Dieu seul peut me rendre la consolation et l'espérance.... Je vais les chercher. ..

» Pourtant, n'aie pas trop de remords !... ce sera bien assez de ta douleur. Je vous avais caché, à Jeanne et à toi, le mal qui me consume. Ce n'était plus qu'une différence de quelques mois ou de quelques jours.... Ma vie s'en allait ; en s'en allant, elle se reposait sur vous ; à présent, cet appui lui manque.... elle s'en va tout à fait.

» Jeanne est admirable.... elle restera ma fille, tant que... j'aurai besoin d'elle. Par un scrupule de délicatesse, elle s'est arrangée de façon à me dérober la vue de ce marquis.... Il est revenu ; j'ignore ce qu'il a dit, ce qu'il a

fait... ce que je sais, c'est qu'il me la laisse jusqu'à ce qu'elle m'ait fermé les yeux....

» Adieu, Pierre !.... Je te bénis et je t'aime.... Je m'expliquais ton départ, mais je comptais sur ton retour. Encore ce sacrifice !... Sans doute, il y aura eu quelque obstacle, dont je m'effraye sans le connaître. Où es-tu ?... Où es-tu ?... Adieu ! M. l'abbé Dermont me dit que ma lettre est assez longue, que mes dernières heures appartiennent à mon souverain maître, qui me frappe pour mieux me pardonner.... L'abbé a raison ; je vous ai trop aimés !... Quand tu reviendras, je te demande une prière.... Tu sais ?... une de ces bonnes prières que je t'apprenais lorsque tu étais tout petit, lorsque tes petites mains se rejoignaient près de mon cœur.... Pierre, encore un mot !... N'oublie pas, n'oublie jamais que nous ne pouvons plus nous aimer et nous retrouver que dans le ciel....

» Ta mère. »

21 mars 1804, dix heures du soir.

Le manuscrit, tout entier de la main de Jeanne, racontait au jour le jour les impressions de la *petite duchesse*, à mesure que se présentait quelque nouvel incident. Elle lui avait donné cette forme de journal, au lieu de l'adresser directement à Pierre, par un instinct de pudeur et peut-être de fierté. Elle ne pouvait plus considérer Pierre comme son fiancé; dès lors, elle ne devait pas lui écrire :

24 mars.

« Pierre n'est pas revenu.... il ne reviendra pas; et sa mère se meurt!...

» Mon Dieu, donnez-moi du courage! En moi, autour de moi, il n'y a plus que deuil et que malheur.... Le bon docteur Berval est mort.... ma mère adoptive n'a pas trois jours à vivre.... Pierre n'a pas reparu.... qui sait? Un suicide peut-être?... S'il avait commis ce crime, je le pleurerais toute ma vie, mais je ne regretterais

plus de ne pas être sa femme.... Jamais je n'aurais pu répondre à cette passion insensée...

» J'ai vu mon oncle.... ô surprise! ô honte! ô mystérieuse action de la Providence!... Ce n'était pas moi qu'il venait chercher.... il ne savait pas que j'existais encore, que j'avais été recueillie par la veuve d'Eustache Goudard.... Il ne savait pas qu'Eustache était mort.... C'est lui qu'il voulait voir.... et pourquoi, grand Dieu?... parce que le barbier, lors de leur unique rencontre, lui avait dit qu'il comptait, dans sa clientèle, de hauts et riches personnages.... Lui, le marquis de Trévières, que je m'étais représenté si altier et si superbe, il cherche... un protecteur qui lui obtienne un emploi, ou un nouvel enrichi qui lui facilite un emprunt!!! Je croyais qu'il me ferait peur.... Il me fait pitié!...

» Voilà donc le produit d'un siècle sans principes et sans croyances!... Pas plus de sens moral dans l'infortune que dans la prospé-

rité.... Jeune et riche, on foulait aux pieds tout ce qui n'était pas le caprice ou le plaisir du moment... Vieux et pauvre, on se courbe; on n'a pas même la dignité de la vieillesse et de la pauvreté.. L'exil, ses privations et ses souffrances, ont été funestes à mon oncle.... Il ne s'y est pas retrempé, mais amolli... Il me fait songer à une horloge dont on aurait cassé le grand ressort.... Le *marquis terrible* n'est plus, hélas! qu'un vieil enfant, capable d'enfreindre les lois de la conscience et de l'honneur sans se douter de ce qu'il fait. Je ne le condamne pas; je le plains.... il paraît qu'il a tant souffert! Lui, le marquis de Trévières, il a eu faim, il a eu froid.... il a presque demandé l'aumône.... Il a tressé de petits paniers pour vivre; il s'est industrié, humilié, pour gagner son morceau de pain.... Maintenant, le voilà rentré en France, et il trouve ses propriétés vendues, son château sous le séquestre.... il habite, rue Furstenberg, une mauvaise mansarde, et il ne sait

pas comment il pourra payer à la fin du mois....

Il n'est pas méchant; lorsque je lui ai raconté la mort de sa sœur, lorsque je lui ai parlé de tout ce que la veuve du barbier avait fait pour moi, j'ai vu distinctement une larme glisser sous ses paupières et tomber sur ses joues ridées.... Il n'a donc pas perdu la faculté de s'émouvoir et de pleurer?... Quant à me laisser demeurer auprès de ma chère bienfaitrice jusqu'à son dernier soupir, je n'ai même pas eu besoin de le demander au marquis.... Comment pourrait-il me prendre avec lui? Où me mettrait-il? Il n'en a pas même l'idée.... Je resterai donc ici; je la soignerai mourante, je la veillerai morte, je prierai sur son cercueil.... Mais après? Mon Dieu, secourez-moi! me voici presque aussi délaissée, presque aussi seule que le jour où ma pauvre mère tomba évanouie sur le pavé, devant la hideuse charrette qui conduisait mon père à l'échafaud....

» L'agonie approche.... Elle mourra sans revoir son fils.... Pierre, où êtes-vous?... J'ai tout dit à l'abbé Dermont. Si je perds ma seconde mère, je n'aurai plus d'asile possible qu'auprès de mon oncle; mais comment me ferait-il vivre, lui qui revient de l'émigration sans appui et sans ressources?... L'abbé m'a promis d'agir; il tiendra parole.... Maintenant, je ne veux plus songer qu'à ma tâche douloureuse...., je veux me figurer qu'il n'existe rien pour moi au delà de ce lit de mort d'où cette âme angélique va s'envoler vers le ciel.... Ah! si *maman* Geneviève pouvait m'emmener avec elle!

29 mars.

» Tout est fini... hier j'ai fermé les yeux à cette pauvre mère qui n'avait plus de place en ce monde.... Aujourd'hui je l'accompagne à sa dernière demeure, avec quelques braves gens du voisinage... demain j'aurai quitté cette humble maison qui était devenue mienne....

» Mon oncle m'a parlé d'un M. de Voltaire, qui a passé soixante ans à se moquer du bon Dieu. J'aurais voulu que ses disciples — hélas ! il en avait, dit-on, même parmi les ducs et les marquis, — assistassent à la mort de *maman* Geneviève ; ils auraient vu comment une foi simple et fervente peut nous protéger contre le désespoir. Son âme m'apparaissait sur son visage ; d'heure en heure, elle se détachait des liens terrestres. Je la contemplais, cette âme, comme une lampe à travers l'albâtre. Ses yeux se dirigeaient encore du côté de la porte, comme si elle eût espéré voir rentrer le cher absent.... Puis cette espérance s'est éteinte ; la grâce divine a demandé et obtenu ce dernier sacrifice.... O fils de Geneviève ! vous qui n'êtes plus et ne pouvez plus être que mon frère ! Que vous êtes coupable, si vous vivez encore ! plus coupable peut-être, si vous avez cessé de vivre !...

» Le bon abbé Dermont n'a pas perdu son temps.... Il est intimement lié avec un prêtre

de l'ancien Oratoire, qui a du crédit auprès du ministre de la police.... Quel temps! Un religieux défroqué répondant de la sûreté de l'État! un régicide *protégeant* le marquis de Trévières et la fille du duc d'Erlange! Mais mon oncle a des maximes plus commodes qu'héroïques; il se rattrape par le persiflage: « Quand nous serons forcés, me dit-il, de mendier dans les rues, nos illustres ancêtres en seront-ils plus avancés?... »

» L'abbé et son ami ont aisément démontré au ministre que, dans un moment où le Premier Consul cherche à s'entourer de tous les prestiges qui doivent le métamorphoser en Empereur, il importe qu'il ne soit pas dit que le descendant d'une des plus antiques familles de Normandie, et sa nièce, dernière héritière d'un grand nom, meurent de faim dans un galetas.... Le lendemain, mon oncle a reçu une somme de douze mille francs.... Nous irons habiter, rue de Grenelle, un logement convenable.... Provi-

soirement, c'est moi qui ferai le ménage, quoique le marquis, en souvenir de ses vieilles habitudes de galanterie, prétende que mes *belles mains* ne sont pas faites pour ce vil usage... Nous passons de la misère au strict nécessaire.... C'est tout ce que je demande....

« Me voici déjà punie de cette fierté d'*aristocrate* qui désolait Pierre.... Que dis-je? Une fois sur cette pente, je fais un pas de plus.... Puisque nous avions une humiliation à subir, je ne suis pas fâchée que notre protecteur soit le ministre de la police.... Pourquoi?... J'ai mes raisons; mais, à présent que j'ai perdu *maman* Geneviève, je ne veux les dire à personne....

25 avril.

» On s'est occupé de moi *en haut lieu*.... C'est mon oncle qui le dit en refusant de s'expliquer plus clairement. Un très-puissant personnage s'est informé de ma naissance, de mes origines, de mes alliances, des circonstances tragiques

qui ont fait de mademoiselle d'Erlange la fille adoptive de la veuve du barbier. Ses minutieuses questions, que le marquis trouve de bon augure, m'étonnent plus qu'elles ne me flattent.... Ma figure même a été l'objet d'un interrogatoire.... Le ministre, à qui mon oncle avait peut-être fait la leçon et qui possède son *Télémaque*, a répondu que j'étais belle comme Eucharis et comme Calypso.... que signifie cette curiosité, qui ressemble presque à une offense?... Oh! que j'aime bien mieux l'abbé Dermont, à qui je viens de demander si je suis belle, et qui a répliqué avec son doux sourire : « Je n'en sais rien, mais je vous crois bonne. »

10 mai.

» Mon oncle m'attriste et m'inquiète. Depuis ce qu'il appelle son changement de fortune, — encore bien précaire, — il semble près d'oublier ses malheurs et son âge ; il perd cette gravité qui sied aux nobles infortunes ; il af-

fecte des airs de rajeunissement et de gaieté qui lui vont mal.... L'autre jour, il a manifesté une joie puérile en se voyant à peu près habillé comme les personnes de son rang.... Je ne voudrais pas le juger; mais en vérité, il est trop sensible à ces petits détails de bien-être matériel dont il a été longtemps privé.... Les hommes de cette époque et de cette école ignoraient donc la supériorité du monde moral, des grandes idées de vertu, de justice et d'honneur, sur ces réalités vulgaires? Tristes ou légers, abattus ou étourdis, jamais sérieux.... Et cependant je m'attache à ce pauvre oncle, comme à un enfant qu'on voudrait rendre plus heureux et meilleur.... Pourquoi puis-je si peu pour lui? Malgré sa légèreté, feinte ou naturelle, il est évident qu'il regrette profondément, amèrement, son château, ses terres, sa situation dans le monde, son ancien état de maison.... Pourquoi ne puis-je pas les lui donner?...

» Ce qui m'alarme et m'intrigue le plus, c'est

son attitude envers moi. Il y a des moments où il me regarde d'une façon singulière ; il m'adresse sur ma *beauté* — toujours ma beauté ! — des compliments qui m'embarrassent et me froissent.... Encore un châtiment pour mes pruderies d'hermine ou de sensitive ! Hier, il me disait : « Savez-vous, Jeanne, qu'avec votre nom et votre figure, on pourrait non-seulement se passer de dot, mais assurer, par-dessus le marché, l'avenir et le bonheur d'un vieux parent qui risque de mourir à l'hôpital?... » Que signifie ce propos bizarre? Ah ! *maman* Geneviève ! Et vous, bon docteur Berval ! Comme je me sentais plus à l'aise, plus en sûreté, sous vos pures influences ! Comme il y avait, dans vos âmes, plus de vraie noblesse que dans ce monde inconnu où je crains de mettre le pied, où tout me semble mensonge, péril et piége ! J'ai peur, protégez-moi !...

30 mai.

» .... Qu'est-ce dônc que cette nouvelle énigme? Il y a deux mois à peine que j'ai perdu ma mère adoptive.... J'ai déclaré bien haut que je porterais son deuil, comme si elle était réellement ma mère.... Et voici qu'on me parle, à moi doublement orpheline, de parures, de fêtes, de spectacle aux Tuileries!... Et tout cela, au nom de *très-hauts personnages,* refrain qui revient sans cesse sur les lèvres de mon oncle!... Ces gens-là n'ont donc pas de cœur?... Encore une fois, que me veut-on?...

15 juin.

» J'ai refusé spectacle et fêtes. Mais, pour ne pas désespérer ce pauvre marquis, — décidément il me fait pitié, — j'ai consenti à assister à une grande revue sur la place du Carrousel.... Quelle est donc la fascination étrange exercée par cet

homme dont les mains sont encore teintes du sang du duc d'Enghien?... J'ai vu là, perdus dans la foule ou se pavanant sous de brillants uniformes, bien des représentants de notre vieille noblesse.... Mon oncle me les nommait avec une insistance toute particulière ; il échangeait avec quelques-uns des saluts et des sourires.... On me regardait beaucoup.... J'éprouvais, à être ainsi regardée, un malaise indéfinissable.... Je me sentais rougir ; j'avais envie de pleurer....

» Et pourtant, je l'avoue, il y a eu un moment où ce bruit, cet éclat, ce mouvement, m'ont enivrée.... Je subissais, moi aussi, le prestige de cette pompe guerrière, de ces panaches, de ces drapeaux, de ces armes étincelant au soleil.... Ces tambours, cette musique militaire, tous ces souvenirs vivants d'une gloire qui, dit-on, doit nous consoler de nos malheurs, vibraient en moi comme des cordes longtemps muettes et tout à coup réveillées.... Fille d'une

race chevaleresque, je ne pouvais être insensible à ces radieuses images qui réconcilient la France nouvelle avec la France du passé.... C'est donc bien beau, la guerre? Je remarquais, chez les femmes surtout, un enthousiasme extraordinaire.... Ces généraux, ces colonels, tout couverts de broderies et d'aiguillettes, passant devant nous, comme des éclairs, au galop de leurs chevaux, excitaient dans les groupes un mélange de curiosité et d'émotion dont ils doivent être bien fiers.... Moi-même, j'ai senti deux ou trois fois mon cœur battre.... Et je m'étais flattée de ne pas ressembler aux autres femmes!... Qu'aurait dit le docteur Berval, qu'aurait dit le malheureux Pierre, devant ces magnificences soldatesques où la liberté, l'humanité et la justice ne sont assurément pour rien?... Ah! je crois les entendre répéter ces paroles de plus en plus vraies : « Tant de panaches! Tant de sang versé ou à » verser encore! L'apothéose de la force, de

» la guerre, de la destruction de l'homme par » l'homme !.,. A quoi donc a servi de faire une » révolution ?... »

» Parmi ces généraux, — la plupart sont jeunes, — il y en avait un qui a passé devant nous à plusieurs reprises.... Il a ralenti son cheval ; ses yeux se sont fixés sur moi.... Physionomie martiale et franche.... Mon oncle s'est empressé de me dire : « Voilà une des » plus jeunes gloires de l'armée.... Trente ans, » de splendides états de service ; la confiance » et l'amitié de l'Empereur ; d'ici à quatre ou » cinq ans, il sera maréchal de l'Empire.... les » femmes l'adorent.... » Le marquis ne tarissait pas.... Je l'ai interrompu pour lui demander, sans songer à mal : comment s'appelle-t-il ? — Ah ! dame ! a-t-il répondu avec une certaine impatience, il ne s'appelle ni Rohan, ni Montmorency.... — Le dialogue en est resté là. que m'importent tous ces détails ?... pauvre Pierre !...

14 juillet.

» .... Je comprends tout maintenant!... les sous-entendus et les allusions de mon oncle, ses compliments sur ma *beauté*, l'expression chaque jour plus vive de ses regrets au sujet de son château de Trévières et de sa fortune perdue, son offre de me conduire au théâtre des Tuileries, ses instances pour me faire assister à la revue du Carrousel, le jeune général de brigade ralentissant devant moi le trot de son cheval pour mieux me regarder, son éloge dans la bouche du marquis, tout s'explique.... C'est moi que l'on veut.... C'est la pauvre héritière du noble duc d'Erlange que l'on prétend marier... à qui? A un des lieutenants favoris de l'Empereur, — satellites de cette éblouissante planète!... Bizarre destinée que la mienne! Il y a seize ans, quand je suis venue au monde, on eût dit que toutes les bonnes fées se groupaient autour de mon ber-

ceau pour me prodiguer leurs dons.... Six ans après, je n'étais plus qu'une malheureuse orpheline recueillie par la charité d'une veuve de barbier.... Et aujourd'hui!... Aujourd'hui, je tiens une place dans la politique de ce conquérant superbe qui fait trembler tous les rois de l'Europe.... Il paraît, en effet, que c'est une de ses idées. Il travaille à fonder une société nouvelle avec les débris de l'ancienne; un de ses procédés pour y réussir, est de saisir, au retour de l'émigration, des familles bien nobles et bien pauvres, et, si son *œil d'aigle* (style à la mode) y découvre une fille à marier, de la demander pour un des glorieux compagnons de ses victoires; moyennant quoi, on restitue aux parents leurs hôtels, leurs châteaux et leurs terres; on lève les séquestres; on transforme les ducs et les marquis en chambellans ou en maîtres des cérémonies, et on permet à leurs fils d'aller se faire tuer en criant : « Vive l'Empereur! » On a interrogé mon blason,

constaté les dispositions de mon oncle, tâté le pouls à ses scrupules, mesuré le contraste entre sa pauvreté actuelle et sa richesse passée; on m'a regardée comme on regarde l'objet d'un marché, et j'ai paru digne de prêter mon nom à un chapitre d'histoire contemporaine, de personnifier cette alliance entre les survivants de l'ancien régime et les parvenus de l'Empire.... Je n'en suis pas plus fière.... Que dis-je? C'est maintenant que je vais devenir humble.

» Je ne dis pas que ce système manque d'habileté ou même de grandeur.... Je n'en veux pas à ce jeune général, dont on prétend faire mon mari, et qui est, m'assure-t-on, un modèle de loyauté et de bravoure.... Mais, sire, avez-vous réfléchi? Vous possédez toutes les qualités de l'homme de génie.... Seriez-vous dépourvu des délicatesses de l'homme bien élevé?... Ignorez-vous ce qu'il y a d'odieux à trafiquer ainsi de la naissance et de la beauté

d'une fille de noblesse, à s'emparer de sa main sans consulter son cœur?... On jette sous les roues d'une machine des métaux ou des étoffes.... Y jeter un corps vivant, ce serait un crime.... Et vous, sire, vous voulez y broyer une âme!...

» J'ai refusé; mais que de conflits, que de chagrins je prévois!... Mon oncle est sombre, anxieux, consterné!... Chacun de ses regards est une plainte muette, chacune de ses paroles un reproche détourné.... J'aurais pourtant été si heureuse de rendre à sa vieillesse un peu du bonheur et de l'éclat de ses jeunes années!... Mais cela, je ne le puis pas.... Non, c'est impossible.... Le souvenir de mes deux mères, la charrette fatale, ma naissance, ma pauvreté même, l'image de mon compagnon d'enfance, disparu, errant, mort peut-être par amour pour moi, tout me le défend!...

» C'est dommage! ce brave général, ayant gagné tous ses grades sur le champ de batail-

le, ne me déplaît pas.... Et puis, ce serait le complément de la leçon que je mérite.... Il est le fils d'un tisserand, et il s'appelle Cruchot[1] !... Ah ! rien ne manquerait au châtiment ! Un jour, lorsque j'étais petite fille, et qu'il m'était permis d'écouter aux portes, j'ai entendu *maman* Geneviève dire tristement au docteur Berval : « Elle ne se résignera jamais à » s'appeler madame Goudard..... » Et maintenant, si je voulais obéir au plus hautain des marquis de 1770, je m'appellerais madame Cruchot !...

22 août.

» Ainsi que je m'y attendais, ma situation n'est pas tolérable.... Hélas ! dans les derniers jours que j'ai passés rue de l'Ancienne-Comédie, j'ai été garde-malade.... Je n'ai pas changé

1. Il est bien entendu que ce général Cruchot n'a jamais existé ; il me suffit qu'il soit vraisemblable.

de fonctions.... Seulement, cette fois, c'est une maladie morale.... Mon oncle a la nostalgie de son manoir, de ses équipages, de l'or qui sonnait dans ses poches, de tout ce qui composait son existence de grand seigneur. — « Quel » beau temps ! me disait-il hier ; voici le moment » par excellence pour habiter la campagne.... » La saison des chasses.... J'étouffe dans cette » chambre.... Ah ! si je redevenais propriétaire » et châtelain de Trévières, je voudrais rendre » à ces fêtes d'automne toute leur ancienne » splendeur.... Mes piqueurs, ma meute, qu'êtes-» vous devenus?... J'ai soixante-quatre ans, » c'est vrai ; mais je me sens encore de force » à monter à cheval, à tirer un chevreuil, à » faire à trente convives, gentilshommes du » voisinage, les honneurs de ma salle à man-» ger.... Pardon ! j'oublie que tout cela dé-» pend de vous, et que vous ne voulez pas !... » Au fait, vous n'êtes pas forcée de vous sa-» crifier pour votre vieil oncle !... Je ne vous

» demande que de me fermer les yeux, le jour
» où je mourrai de chagrin.... »

» Il avait d'abord paru content de recouvrer un peu de bien-être; à présent, il ne s'aperçoit plus que de ce qui lui manque: « A mon » âge, un valet de chambre me serait néces- » saire.... J'ai lié connaissance avec un médecin » qui m'assure que l'exercice du cheval me fe- » rait beaucoup de bien.... Les courses à pied » me fatiguent horriblement, et je suis obligé » d'y regarder à deux fois avant de prendre » une voiture.... Comment faire? Se passer » de ce qu'on n'a pas, ou de ce qu'on n'a » plus.... »

» Autre variation sur le même thème: « En- » core, si nous étions sûrs de garder le peu » que l'on nous a rendu!... Mais qui me dit » que vos refus, vos dédains, n'irriteront pas » nos protecteurs au point de les amener à » tout nous reprendre?... Le ministre est fu- » rieux, et sans doute sa colère n'est que le

» reflet d'un courroux plus redoutable.... » — Là, mon oncle est peut-être dans le vrai; j'avoue que cette idée m'épouvante.

» Ce matin, il était un peu moins lugubre : — « Je vois ce qui vous *chiffonne*, m'a-t-il dit » en reprenant un peu de ses allures de *talon* » *rouge;* il vous répugne de vous nommer ma- » dame Cruchot.... C'est dur, en effet, très- » dur.... Mais voyez-vous, petite entêtée? J'ai » retrouvé ici quelques anciens amis, fort bien » en cour, qui m'ont fait pressentir la pensée » du maître.... Il lui faut une noblesse.... qui » soit sienne.... Il la fabriquera sur les champs » de bataille ou dans les provinces conqui- » ses.... Avant cinq ans, le Cruchot aura dis- » paru dans quelque magnifique nom de capi- » tale ou de victoire.... » — C'est peut-être vrai!...

» Oh! de l'air! de l'air! quelque chose qui me relève l'âme! Un souffle d'héroïsme et d'honneur qui me dérobe à ces plates réalités!

— Moi aussi, je dis comme mon oncle : « J'é-
» touffe.... Que faire? »

27 septembre.

» J'ai fini par où j'aurais dû commencer... J'ai consulté l'abbé Dermont; j'ai prié Dieu, et une résolution que je crois bonne a remplacé mes incertitudes.

» L'autre jour, répondant à de nouvelles insinuations de mon oncle, je me suis armée de courage :

» — Eh bien! mon oncle, lui ai-je dit d'un ton ferme, voulez-vous faire nos conditions?

» Un rayon d'espérance et de joie a passé sur sa figure :

» — J'accepte d'avance les vôtres, a-t-il répliqué.

» — Le haut et puissant personnage qui veut me marier au général, c'est l'Empereur, n'est-ce pas?

» — Vous le savez bien.

» — Et l'homme qui s'est chargé de traiter cette affaire, — car c'est une *affaire*, — c'est le ministre de la police?...

» — Oui.

» — Eh bien! je veux avoir une entrevue avec le ministre de la police.

» Le marquis a paru fort étonné; il n'ignore pas l'extrême répulsion que m'inspire ce loup devenu berger. Il m'a répondu après un moment d'hésitation :

» — Je m'y engage.... Je ne crois pas que ce soit bien difficile.

» En effet, le surlendemain, j'obtenais l'audience demandée. — Ne vous gênez pas, m'avait dit tout bas mon oncle; appelez-le monseigneur!...

» Il m'a fallu d'abord subir des compliments mythologiques. Puis le ministre a ajouté d'un air paterne:

» — Voyons, ma belle enfant! je puis donc vous être bon à quelque chose?...

» — Monseigneur, — et s'il n'a pas compris l'ironie, à quoi sert d'être un roué? — Monseigneur! Votre Excellence m'a fait l'honneur de songer à moi pour seconder les vues politiques de Sa Majesté l'Empereur.... J'ai refusé.... Il dépend peut-être de Votre Excellence de me faire changer d'avis....

» Il paraissait ravi de ces formules d'ancien régime.... Je vous dis que cet homme finira par être duc et par oublier qu'il ne l'a pas toujours été.

» — Expliquez-vous, mon enfant! a-t-il répondu avec un redoublement de bienveillance.

» — Je suis orpheline, par le fait des monstres de la Terreur, — soubresaut du ministre. — Le jour même où mon père mourait sur l'échafaud, j'ai été recueillie par une sainte et digne femme....

» — La veuve du barbier Goudard, je le sais.... Nous savons tout....

» — Ah! Votre Excellence sait tout?... Alors,

il lui sera facile de m'accorder la faveur que je demande.... Adoptée par cette veuve qui avait adouci et consolé l'agonie de ma mère, je me suis regardée comme sa fille.... J'ai vécu, grandi dans sa maison.... Je l'ai tendrement aimée.... Elle avait un fils, de quatre ou cinq ans plus âgé que moi, qui est devenu le compagnon de mon enfance.... Malheureusement, tandis que je le chérissais comme un frère, il m'a aimée....

» — Autrement.... Je ne m'en étonne pas, a-t-il repris avec son fade sourire.

» — Et, lorsqu'il a appris le retour de mon oncle, se figurant que le marquis de Trévières venait nous séparer, il s'est enfui.... Il ne se doutait pas, le malheureux! que sa mère, gravement malade, n'avait plus que six jours à vivre, et que cet acte de folie achevait de la tuer; il n'est pas revenu.... Elle est morte sans le revoir....

» — Et maintenant?...

» — Maintenant, monseigneur, avant de dire un mot qui m'engage, je voudrais payer ma dette à la mémoire de ma bienfaitrice, de ma seconde mère.... Je voudrais tenter un suprême effort pour savoir ce qu'est devenu son fils.... Des bruits sinistres ont couru dans le quartier.... On a prétendu qu'il s'était jeté dans la Seine.... Je suis convaincue qu'on se trompe.... Quelque chose me dit qu'il est vivant.... Mais où est-il?

» — Vous voulez que je vous aide à le savoir.... Ce n'est pas impossible.... Quel jour ce jeune homme a-t-il disparu?

» — Le 21 mars, à midi.

» Il a froncé le sourcil:

» — Il ne s'occupait pas de politique? a-t-il ajouté négligemment.

» — Jamais.

» — C'est plus étrange alors.... Et je pencherais à croire.... Mais je ne veux pas vous désoler.... Avec une piété comme la vôtre, on doit avoir en horreur le suicide....

» — Oui, monseigneur,... comme tous les autres crimes.

» Nouveau soubresaut; un silence. Puis il a repris de bonne grâce:

» — Il n'y a rien que je ne sois disposé à faire pour vous être agréable... et pour vaincre les résistances de notre charmante ennemie.... Je vais lancer deux ou trois de nos plus fins limiers...C'est aujourd'hui le 25 septembre... Le 1er octobre, j'espère pouvoir vous donner un renseignement certain, en guise de traité d'alliance....

» Il s'est incliné poliment; l'audience était finie; j'ai fait une belle révérence, et je suis sortie.... Ne m'étais-je par pas trop abandonnée à *notre* péché mignon? Nous autres vaincus, nous prenons trop aisément nos ironies pour des revanches.

3 octobre.

» Pierre, mon ami, mon frère! pardonnez à

votre sœur! Elle vous accusait d'ingratitude filiale; elle vous soupçonnait d'un acte de folie, d'un crime.... Et vous étiez sous les verrous, pour avoir cédé à un mouvement d'indignation généreuse! Ah! vous êtes plus noble que nous tous, et chaque incident nouveau m'apporte une nouvelle leçon! Le fossé de Vincennes garde encore les traces d'un meurtre abominable.... Les antichambres du meurtrier n'en regorgent pas moins de solliciteurs, de courtisans, dont quelques-uns sont des *nôtres*.... et vous, fils de barbier, vous, mon cher et brave Figaro, comme je vous appelais dans notre bon temps, vous avez vaillamment protesté au nom de l'humanité et de la justice! C'est bien, c'est beau.... vous valez cent fois mieux que moi, et je ferais preuve d'un orgueil ridicule en vous disant que je vous rends tout un arriéré d'estime et de tendresse. Désormais, — toujours comme dans le bon temps, — il m'est permis de ne plus vous séparer, dans

mon affection, de *maman* Geneviève.... Vous êtes digne d'elle!...

» Mais, à côté de cette joie profonde, quelle angoisse! La note qui m'a été transmise de la part du ministre est d'une sécheresse qui m'effraye.... « Le jeune homme auquel s'inté-
» resse mademoiselle d'Erlange a été arrêté, le
» 21 mars 1804, à sept heures du soir, place
» Saint-Michel, au sortir du café Bellone, pour
» injures et outrages contre le Premier Consul.
» Il a été conduit au fort de Joux. Il y est en-
» core. » Et, au-dessous de cette note officielle, le ministre a ajouté de sa main : « Il y restera
» longtemps, à moins.... » Pas un mot de plus. Cette réticence n'est que trop claire.... Ainsi, c'est au moment où mes soupçons et mes doutes font place à une admiration sincère, à un redoublement d'amitié fraternelle, qu'il me faudrait déchirer ce noble cœur et achever de m'éloigner de lui!...

16 octobre.

» .... J'avais deviné juste : les obsessions redoublent, et, cette fois, les promesses s'entremêlent de menaces.... Ces hommes-là sont capables de tout ; ils ont leurs *oubliettes*, comme l'ancien régime. — Ah ! quelle amère plaisanterie que les révolutions ! — Qui me dit que, si je persiste dans mes refus, Pierre ne sera pas *oublié* dans cette forteresse lointaine ?... A vingt ans !... une si belle intelligence, une âme exquise, un cœur d'or, une riche nature cultivée par un maître admirable, des talents, des aptitudes, un grand courage, des manières dignes de la cour de nos rois, tout cela étouffé, perdu, enfoui dans une prison d'État, sous la garde des porte-clefs de Bonaparte ! Non, ce n'est pas possible ! Je n'ai qu'un mot à dire.... Le dirai-je ?...

20 octobre.

» .... Enfin, enfin, dans cette cohue de gen-

tilshommes énervés par le malheur, de solliciteurs faméliques, de parvenus odieux ou grotesques, de flatteurs méprisables, de héros de caserne, de séides prêts à vendre leur corps et leur âme sur un signe de leur idole, j'ai trouvé un cœur énergique et loyal, capable de dévouement, unissant une noble franchise à une éclatante bravoure, plein de bonté sous une écorce un peu rude, tel enfin que je pouvais le désirer.... ou le craindre.

» C'est le général Cruchot.... Eh bien! oui, Cruchot; je veux écrire et répéter ce nom, pour m'y acclimater et pour me punir. N'ai-je pas dit que rien ne devait manquer à l'expiation, à la leçon?...

» Poussée à bout par une situation que rendaient de plus en plus insupportable les instances et les alarmes du marquis, mes propres craintes, l'inflexible persistance du ministre à dire que le sort de Pierre dépendait de moi, je me suis décidée à faire un grand pas de plus;

j'ai demandé qu'on me présentât le général, et qu'on me laissât seule avec lui.

» A la bonne heure ! au moins, avec celui-là, je n'étais plus forcée d'abaisser mes regards pour rencontrer une figure, et de prendre un microscope pour découvrir une âme. Je lui ai tout dit, tout raconté, comme à un ami.... Il semblait que nous nous connaissions depuis dix ans.... Ah ! par exemple, il y a eu des moments critiques. Quand je lui ai parlé de la brutale arrestation de Pierre, il a murmuré entre ses dents : « Ces gens de police font un f.... un vilain métier. » Il s'est repris à temps, mais tout juste. Un instant après, comme je vantais le courage de Pierre, son intrépide protestation contre un attentat impardonnable, il a dit à demi-voix : « Oui, c'est un bon b.... un brave garçon !... » Eh bien ! encore une humiliation ! encore un châtiment !... je crois, en vérité, qu'on s'y accoutume !

» Hélas ! oui, je suis humiliée, punie.... Si

j'avais rêvé d'être supérieure aux autres femmes, me voici bien près d'expier cette orgueilleuse chimère. L'ardente émotion du général m'allait au cœur.... Je n'étais pas insensible à ce contraste. Un homme dont les actions d'éclat se comptent par douzaines, qui a été vingt fois mis à l'ordre du jour de l'armée, qui a bravé les périls les plus formidables, dont la joue est sillonnée d'une magnifique balafre, cet homme tremblait comme un enfant; il me briserait d'un coup de poing, et je devinais qu'il mourait d'envie de s'agenouiller devant moi !

» — Mademoiselle, m'a-t-il dit d'une voix mal assurée, je suis bien fier de la marque de confiance que vous me donnez. Je ne suis qu'un soldat, mais je tâcherai de m'ennoblir en vous aimant. Ce jeune homme mérite, en effet, toute votre amitié. L'Empereur, je le sais, est inexorable pour tout ce qui se rattache à un épisode.... qu'il ne m'est pas permis de juger, mais qui a dû consterner ou irriter la no-

blesse de France.... Peut-être est-il d'autant plus irascible sur ce point, que sa conscience.... enfin suffit!... Je vais demain le rejoindre au camp de Boulogne; je le verrai tous les jours.... je pourrai guetter un moment favorable.... il se prépare, vous le savez sans doute, de grandes choses pour le mois de décembre.... Le couronnement, le sacre, le pape, toutes les cérémonies de la vieille monarchie dans la basilique de Notre-Dame.... Ces témoignages de sa grandeur disposeront sans doute l'Empereur à l'indulgence.... Il tient à notre mariage.... Oh! rassurez-vous et pardonnez-moi.... si je vous en parle, c'est parce que votre consentement me rendrait à la fois meilleur pour vous mériter, et plus fort pour obtenir la grâce de ce jeune homme.... Vous avez demandé, je ne l'ignore pas, qu'on ne vous parlât de rien avant la fin de votre deuil, avant qu'un an se soit écoulé depuis la mort de votre seconde mère.... Je me résigne; ma résignation serait presque du bonheur, si...

» Il était si ému, qu'il n'a pu continuer. Il s'est levé, il se retirait sans mot dire.... Je lui ai tendu la main....

24 décembre.

» .... Mon oncle a repris possession du château de Trévières. Tous les séquestres sont levés.... le magicien, — car c'est de la magie, — a ajouté une somme ronde pour aider le marquis à racheter les terres vendues en 93. Ses transports de reconnaissance et de joie me consolent et m'attristent tout ensemble.... il m'appelle sa bienfaitrice,... tant d'allégresse en l'honneur des biens de ce monde!... Pauvre nature humaine!

» On me promet que Pierre sortira de prison dès que j'aurai dit oui,... et j'ai cessé de dire non.... Seulement, on me demande de fixer l'époque, et je réponds invariablement : pas avant le funèbre anniversaire! Pas avant le 28 mars!...

» .... J'ai assisté aux fêtes du couronnement, au sacre de l'Empereur.... Je me suis agenouillée sur le passage de notre Saint-Père.... Comment la France ne serait-elle pas éblouie de tous ces prodiges? comment l'homme pour qui et par qui s'opèrent tant de merveilles, n'arriverait-il pas à se croire tout permis et tout possible? que peut faire un effort de volonté ou de conscience au milieu de l'ivresse universelle, dans cette gigantesque débauche de puissance et de gloire? Adieu cette fierté que je regardais comme invincible! il faut se soumettre, il faut céder.... Faible créature que je suis! céderais-je si facilement, si le général n'existait pas?... Mais non, je me trompe, humilions-nous sans nous calomnier.... Si je cède, c'est pour que mon oncle ne retombe pas dans cette détresse qui l'effrayait tant;... c'est pour que Pierre sorte de cette prison qui m'irrite et me désespère.... Je n'ai pas d'autre motif, pas d'autre excuse.... En suis-je bien sûre?

» Le général est revenu avec un grade de plus.... général de division à trente-un ans!... il a sa part de l'auréole,... il communique à ceux qu'il aime un reflet de ces rayons qui l'éblouissent.... Une seconde fois, j'ai laissé tomber ma main dans la sienne.... Mais cette fois.... mon journal est fini. Que le frère pardonne à sa sœur! ce sera son dernier bienfait.... Fiancée à un autre, je serais coupable, si j'ajoutais une ligne de plus....

» JEANNE D'ERLANGE. »

Après avoir lu ces pages et deviné ce qu'elles ne disaient pas, Pierre se tourna vers l'abbé Dermont, qui le regardait avec une douloureuse sympathie. Par un énergique effort de volonté, les muscles de son visage se détendirent; il parvint à maîtriser sa douleur, et ce fut d'une voix assez ferme qu'il dit au vieux prêtre, aussi ému que lui :

— Et le mariage?...

— A été célébré le mardi 16 avril; mademoiselle Jeanne d'Erlange était trop pieuse pour consentir à se marier à la fin du carême. Après la cérémonie, les mariés sont partis pour le château de Trévières; ils y resteront jusqu'à ce que l'Empereur rappelle le général, ce qui ne tardera pas, si j'en crois les rumeurs publiques.... Hélas! l'Empire, c'est la guerre!

— Mais, reprit le jeune homme avec une certaine amertume, si j'ai bien lu la dernière page de ce journal, c'est à la fin de décembre que.... mademoiselle d'Erlange a donné son consentement; comment se fait-il que l'on m'ait laissé en prison jusqu'à la fin d'avril?

— Ah! mon ami, c'est que toutes les âmes ne sont pas aussi loyales, aussi nobles que la vôtre.... Je dois rendre cette justice au général.... il était à la fois navré, furieux et honteux de ces retards. Je l'ai entendu, ici même, me dire les larmes aux yeux, dans sa langue un peu trop martiale : « C'est affreux! made-

moiselle d'Erlange va me mépriser. Ce.... gredin de ministre juge des autres par lui-même.... Sacrebleu ! Est-ce que la parole d'une honnête fille ne vaut pas tous les contrats du monde? » On a été inflexible; on a craint....

— Quoi donc?

— Que, si vous reveniez à Paris avant la célébration du mariage, si mademoiselle Jeanne vous revoyait, ses souvenirs, sa tendresse pour votre mère, votre fraternelle amitié, votre malheur, ne la fissent retomber dans ses hésitations.... car son journal ne vous dit pas tout.... Même après cette espèce d'engagement qu'elle date de la fin de décembre, elle a eu de rudes assauts à soutenir contre sa conscience et contre elle-même. J'avais toutes ses confidences.... Je vous assure, mon ami, que vous auriez été désarmé par les déchirements de ce noble cœur. Un jour, c'était le 21 janvier, elle était allée au cimetière prier pour *maman* Geneviève, et, en même temps, pour les martyrs

de la Révolution. Elle en revint dans un état à faire pitié. — « Non, non, me disait-elle en pleurant, ce n'est pas possible! c'est une lâcheté, une impiété, une apostasie!... » — Mais la situation était impérieuse, terrible, implacable.... Et puis....

— Et puis.... elle l'aimait! dit Pierre à bou de force et de courage.

L'abbé Dermont ne répondit pas; le jeune homme poursuivit d'un air sombre :

— Je m'attendais à tous ces malheurs. Encore une fois, je suis résigné.... mais ma vie est finie, et je n'ai pas vingt-un ans! Seul, absolument seul, sans famille, sans affections, sans liens, que me reste-t-il à faire en ce monde?

L'abbé cherchait une réponse. En ce moment, Pierre était debout, adossé à une des fenêtres, qui ouvrait sur la rue de Vaugirard.

Tout à coup retentirent, dans le lointain, les sons d'une musique militaire, alternant avec le

roulement des tambours. On reconnaissait, à travers l'espace, le fameux air de Méhul : « *La victoire en chantant....* » C'était un régiment de ligne qui rentrait par la barrière et se dirigeait vers le Luxembourg. A mesure qu'il se rapprochait et que l'on entendait plus distinctement la mélodie guerrière, le visage de Pierre se ranimait ; une flamme généreuse brillait dans son regard ; à la fin il s'écria :

— Ce qui me reste à faire ? je le sais maintenant !... M'engager, être soldat, me battre, mourir, non pas pour cet homme, mais pour la France !

— Eh bien, mon ami, dit l'abbé Dermont, électrisé par cet élan irrésistible, j'approuve votre idée et je puis vous être bon à quelque chose. J'ai un parent assez proche, colonel du 15e de ligne.... Je vous donnerai une lettre pour lui. Les hommes tels que vous sont rares ; il aplanira toutes les difficultés.

— J'accepte avec reconnaissance, ô mon cher

consolateur !... mais je vous adresserai une autre demande....

— Laquelle ?

— Je désirerais.... pardon ! c'est peut-être une superstition, un caprice.... je désirerais, en m'engageant, prendre le nom de ma mère. Il y a probablement beaucoup de Goudard dans l'armée française.... Que sait-on pourtant? La police de ce.... ministre poursuivrait peut-être sous l'uniforme le factieux du café Bellone, le prisonnier du fort de Joux.... Si vous avez la bonté de me donner une lettre pour votre parent, voulez-vous me recommander à lui sous le nom de Pierre Darbel?

— Qu'à cela ne tienne, mon cher enfant ! Le colonel est un excellent homme, franc comme l'or ; il aime les braves gens et déteste la police. Dites-lui tout.... si vos papiers ne sont pas bien en règle, il y suppléera.

XII

Un pur et noble poëte, Alfred de Vigny, a peint, dans son beau livre de *Servitude et Grandeur militaires*, le sentiment d'abnégation qui pousse quelques âmes d'élite à n'accepter de la vie de soldat que ses fatigues, ses devoirs et ses périls, à garder une sorte d'*incognito* au milieu de ces scènes terribles où il semble naturel et juste que l'extrême bravoure soit payée par un peu de gloire. — « Je me cachai dans les rangs inconnus de l'infanterie de ligne, dit le capitaine Renaud, comme un chartreux dans

son cloître. » — Nous pourrions en dire autant de Pierre Goudard, devenu Pierre Darbel. Pendant les magnifiques et meurtrières campagnes qui commencèrent en septembre 1805 pour ne plus finir, il fit des prodiges de valeur sans avoir l'air, ni de se douter du danger, ni de chercher une récompense. Ce qu'il cherchait peut-être, c'était la mort; en pareil cas, on ne la rencontre pas toujours.

Cependant, quoiqu'il fît pour se dérober à l'attention de ses chefs autant d'efforts que d'autres en font pour attirer les regards, il était impossible que ce beau jeune homme, au visage triste et fier, au cœur intrépide, exposant sa vie sans ostentation et sans emphase, constamment prêt à courir aux postes les plus périlleux, ne finît pas par être remarqué. Quelques officiers, plus instruits que leurs camarades, eurent occasion de causer avec lui; quand ils découvrirent qu'il en savait, à lui tout seul, autant que la plupart de ses supé-

rieurs, leur étonnement et leur estime redoublèrent; ce fut presque du respect. Ceux qui appartenaient à des familles distinguées et qui étaient capables d'apprécier certaines délicatesses, furent également frappés de la noblesse de son langage, de l'élégance de ses manières. Bref, son avancement fut assez rapide. A la fin de 1808, trois ans après son entrée au régiment, il était capitaine.

Plus brillant encore avait été, pendant ce temps, l'avancement du général Cruchot. Vers la même époque, à la suite de deux ou trois nouvelles victoires et de l'organisation de la noblesse impériale, il était maréchal de l'Empire et duc de R.... Toutes les prévisions se réalisaient l'une après l'autre; le CRUCHOT avait disparu.

S'il y eut, à cette date ou depuis lors, des généraux qui, parvenus à l'apogée de leur fortune militaire, jugèrent à propos de se ménager un peu, le maréchal duc de R.... ne fut pas

de ceux-là ; il s'exposait comme un jeune sous-lieutenant.

Quelques mois plus tard, à la sanglante bataille d'E..., le maréchal, avec une partie de son état-major, était accouru, à la tête de deux régiments de cavalerie, pour soutenir l'aile gauche de l'armée française, qui commençait à plier. Dans ce mouvement rapide, cédant à son impétuosité naturelle, il se laissa entraîner trop vite et trop loin. Pendant dix minutes, il se trouva seul, avec une poignée de braves, séparé du gros de ses troupes. L'ennemi en profita pour faire un retour offensif; un moment, le maréchal se vit enveloppé. Déjà deux ou trois de ses compagnons d'armes étaient tombés autour de lui ; son cheval, criblé de balles, venait de s'abattre. Les Autrichiens se précipitaient le sabre à la main, et son bras, engourdi par sa chute, ne lui permettait pas de parer le coup qui le menaçait. Il se croyait perdu ou pris ; mais soudain les choses chan-

gèrent de face. Un bataillon d'infanterie, dont le commandant, tué dès le début de l'action, avait été momentanément remplacé par un capitaine, s'était élancé comme la foudre et se trouva au milieu des assaillants avant qu'ils pussent savoir comment et d'où il était venu.

Après une mêlée aussi courte que terrible, les Autrichiens furent taillés en pièces; le maréchal fut dégagé; mais l'héroïque bataillon était décimé, et le capitaine avait reçu une blessure mortelle.

Le soir, à l'hôpital de Landshut, pendant que les chirurgiens pansaient les blessés et que l'on emportait les morts sur des civières, le maréchal vint en personne visiter les héros obscurs auxquels il déclarait devoir la vie et peut-être le gain de la bataille. Quand il apprit, de la bouche du chirurgien-major, que le capitaine n'avait plus que quelques instants à vivre, il exprima son chagrin dans un langage

qui faisait moins d'honneur à son éducation qu'à la bonté de son cœur.

— Pauvre Jeanne! murmura le blessé.

Le maréchal s'approcha de son lit :

— Mon ami, mon sauveur, mon brave, lui dit-il avec une émotion très-sincère, voulez-vous me dire votre nom?

— Pierre Darbel.

— Eh bien, mon cher Pierre, je ne suis pas ingrat.... que pourrais-je faire pour vous prouver ma reconnaissance?

— Je vais mourir.

— Mais.... une commission d'amitié, de confiance?... Vous avez peut-être, là-bas, au pays, un père, une mère?

— Je suis orphelin.

— Vous n'êtes pas du moins sans avoir une famille?

— Aucune.

— Comment! je ne puis rien pour vous!... absolument rien?...

Le moribond s'affaiblissait visiblement.

Pourtant, à ces derniers mots du maréchal, il fit un effort, et d'une voix éteinte :

— Pardon, maréchal! Puisque.... vous tenez à faire.... quelque chose pour moi, veuillez, je vous prie.... dire à madame la maréchale.... que Figaro s'est fait tuer.... en vous sauvant.

Le maréchal duc de R.... eut un moment de profonde surprise. Puis, se ravisant, et jetant un dernier regard sur le capitaine, qui venait d'expirer :

— Pauvre diable! murmura-t-il, — il se servit d'un autre mot; — ces blessures à la tête n'en font jamais d'autres! On extràvague avant de mourir.

Après quoi, se retournant vers le groupe qui l'accompagnait, il s'écria d'un ton de commandement :

— Messieurs!... j... f... qui ne dirait pas

comme moi : Le capitaine Darbel était un brave !

Telle fut l'oraison funèbre du FILLEUL DE BEAUMARCHAIS.

FIN

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

Paris — Imprimerie Ph. Bosc, 3, rue Auber